

**6.3. La rhétorique philosophique.**  
**Philosophie (deuxième année) 1985/1986**

**6.3.2. p. 151 à 306**

**Contenu : voir p. 305**

W.R. 151.

Ce n'est pas la substance brute et le corps terrestre en soi que l'orphisme vise. Mais c'est l'absence de sens et de but, tangible dans l'éternel retour de la même "vie" souterraine (qui est plus morte que vivante), tantôt sur terre, dans le corps, tantôt dans les Enfers, désincarnée.

**(iii) Le puritanisme.**

*E.R. Dodds, The Greeks*, 149, en donne un aperçu comme suit.

**a.** "Je vais (...) utiliser le terme 'doctrine puritaine des âmes' à la fois pour refléter les premières croyances orphiques et les premières croyances pythagoriciennes concernant l'âme". Cela comprend les sous-idées suivantes (WR 5).

**(1)** Le corps est le tombeau de l'âme.

**(2)** L'âme, bien qu'impure ('souillée') par le péché, peut être purifiée (cf. 'catharsis' ; WR 46ff.), grâce aux rites (*note* -- 'rite' est un acte non-naturel) et, aussi, grâce à l'évitement de la consommation de viande (WR 144 (dévorer) ; 146 (dévorer par les Titans)), -- ce qui inclut le végétarisme.

**(3)** Cette purification - qui, outre les rites et le végétarisme, comprend également une bonne vie éthique - s'applique aussi bien dans cette vie que dans le monde souterrain. Cfr. Ricoeur, o.c., 268s.

**b.** Dodds et Ricoeur donnent tous deux la raison profonde du puritanisme, c'est-à-dire la pureté, le mode de vie cathartique. L'âme, bien que titanique, c'est-à-dire un être souterrain, est en fait chez elle dans le donjon. Mais il participe au banquet titanique : le fils de Dieu Dionusos, en vertu de ce banquet, est dans l'être humain. Par conséquent, il existe en l'homme une composante lumineuse, immortelle et divine. Cfr WR 76 ; 121.

Ainsi, l'orphisme et le paléopythagorisme déplacent l'accent sur la divinité, qui est immortelle, dans l'homme. L'existence terne et obscure dans le monde souterrain n'est pas nécessaire. - Cfr. WR 138 : Teiresias comme échappant à l'existence terne et obscure, dans les Enfers mêmes. Cf. WR 86 (celui qui "sait") : le poète, comme manifestement doué. Ces parangons homériques sont, dans l'orphisme et le paléopythagorisme, actualisés.

**c.** La réincarnation, en tant que "cycle de réincarnation", doit être brisée. On veut y échapper, grâce à un processus de déification par lequel le long processus d'éducation, qui comprend de nombreuses vies, est transcendé et culmine dans une vie non pas souterraine, mais ouranique-olympique, immortelle (WR 76). Cfr Dodds, o.c., 151. -- Plus tard, Platon parlera de l'âme noble.

W.R. 152.

### **3.5. -- *La psychagogie pythagoricienne.***

Le terme “agogie(k)” (WR 6 : agogè), dans son usage linguistique actuel, dérive de J.F. Herbart (1776/1841), qui a introduit le terme “andragogie” (peilage des classes inférieures).

Aujourd’hui, ce terme est souvent interprété - dans un sens gauchiste et libertaire - comme la praxis et la théorie de l’assistance et de l’orientation éducative, de sorte que, à partir de sujets autoritaires et d’élitistes, se forment des “autonomes” anti-autoritaires et des “démocrates” non-élitistes. En ce sens, ils peuvent, dans une certaine mesure, être comparés aux “mathématiciens” depuis Hippias de Metapontion (WR 100).

L’agogique est la praxis, l’agogique est la théorie (les modèles doctrinaux), l’agologie est la théorie de l’agogique (métathéorie).

### ***La philosophie paléopythagoricienne comme agogique, agologie.***

Toute la philosophie des pythagoriciens n’avait pas seulement un agog(k), elle était -- essentiellement -- agogique. Après tout, la promotion du bien-être est l’essence même d’agogie(k). Eh bien, “eu.daimonia”, le bien-être, compris comme la possession d’un bon “daimon” (destin), est, aux yeux des pythagoriciens, la valeur la plus élevée.

Herakleidès de Pontos (-390/-310), un platonicien, attribue à Pythagore la déclaration suivante : “L’eudaimonia, le bon destin (le cas échéant, sur une base non naturelle), inhérent à l’âme, est la science (la perfection) des nombres”.

Nous savons ce que signifie “nombre” (WR 104vv) :

- (i) Structure, constituée d’“unités” (éléments),
- (ii) de sorte que, de préférence, la structure idéale (WR 114/118 (Gestalt) ; 133 (forme ou structure idéalisée) est visée.

Pour les pythagoriciens, il ne s’agissait pas d’une simple “théorie” (au sens moderne de “système rationnel cohérent d’énoncés”). Non : le bien-être était l’objectif. Toute “théorie” qui n’était pas orientée vers le bien-être, “agogique”, était interdite. C’est ce qu’exprime le terme “harmonia”, c’est-à-dire la structure qui permet à tous les éléments de s’emboîter dans un souci de bien-être.

### ***L’agogie(k) pythagoricienne comme psychagogique.***

Diogène Laërtios (+200/+250) 8 : 32, comme doctrine pythagoricienne, affirme : “L’homme possède l’eudaimonia, le bien-être, s’il parvient à acquérir une bonne âme (‘psuche’).

Mais le terme eudaimonia, nous devons, maintenant, brièvement, l’expliquer”. C’est l’un des termes du système “eu.daimonia / kako.daimonia”.

W.R. 153.

(A) Est “eu.daimon”, c’est-à-dire doué d’un destin favorable naturel et extra-naturel, celui qui possède à la fois une bonne âme (“agathe psuche”), c’est-à-dire un “daimon” (âme profonde) qui lui est propre, et un bon esprit tutélaire, c’est-à-dire un “daimon” qui l’accompagne, par un comportement bon et consciencieux, qui surmonte le Titanic (soif de sang et pulsion amoureuse).

(B) Est “kako.daimon”, c’est-à-dire affligé d’un destin défavorable naturel et extra-naturel, celui qui a à la fois une mauvaise âme (en profondeur) et un mauvais daimon accompagnateur, en raison d’un mauvais comportement, qui réprime resp. supprime la bonne âme, l’âme divine-lumineuse, afin de laisser se développer pleinement le Titanic, qui se manifeste notamment par la soif de sang et le mauvais penchant.

**Note : analyse des lots.**

Il y a, bien sûr, une théorie du destin dans cette doctrine pythagoricienne.

Même le déjà sécularisant Aristote de Stageira, le Stagirite (-384/-322), écrira que “kala prattein”, la vie morale, mène à “kalos prattein”, le bien-être.

Il y a d’ailleurs un fragment qu’on lui attribue, qui dit qu’il s’attribuait un daimon pythien, accompagnateur, qui le poussait à la philosophie. En d’autres termes : à peu près autant que Socrate en avait un. Cf. O. Willmann, o.c., 472f.

**Note --** Ce qui suit constitue l’essentiel d’une psychologie des profondeurs paléopythagoricienne. Elle est, certes, contrairement à la freudienne, non pas matérialiste et athée d’emblée, mais néocologique et anagogique (c’est-à-dire mettant l’accent sur le supérieur de l’âme et son orientation vers le haut).

“(i) L’orphisme est une religion spontanée et secrète ; d’où sa grande importance accordée à Dionusos-Zagreus.

(ii) La religion pythagoricienne est une religion fondée sur la raison, d’où le rôle primordial d’Apollon.

Pourtant, le pythagorisme, fidèle au principe d’harmonie générale qui se manifeste, avant tout, dans le monde des divinités, n’oppose pas Apollon à Dionusos : il les unit (...), selon un principe de subordination qui subordonne le déraisonnable au raisonnable”. (I. Gobry, *Pythagore ou la naissance de la philosophie*, Paris, 1973, 41).

En d’autres termes, ce que l’orphisme a commencé, le pythagorisme le développe.

W.R. 154.

***Rhétorique et psychagogie palépythagoriciennes.***

Retirez le WR 135/ 136, s'il vous plaît :

(i) la compréhension (ii) l'influence exercée de manière bénéfique, pour le bien-être (WR 4 ; 118 ; 135v.),-- tel est le noyau psychagogique.

Les akoesmationnistes et -surtout- les mathématiciens (WR 100 : psuch.agogia), l'un plutôt autoritaire, l'autre plutôt démocratique, visaient le bien-être, qui est, par exemple, pour les enseignants, parfaitement, actualisable, -jusqu'à aujourd'hui.

***Les sciences humaines paléo-pagoriciennes.***

L'agogie(k), resp. la psychagogie(k) des Paléopythagoriciens dépend de leur conception de l'homme. Nous allons maintenant en donner une brève mais substantielle esquisse. Cfr. O. Willmann, O.c., 274/276.

a. -- L'homme est une dualité d'une partie supérieure et d'une partie inférieure. La sustoichia, systechy (paire d'opposés) " inférieur/supérieur ", domine la conception de l'homme, comme dans l'orphisme qui, lui aussi, raisonnait du bas (titanique) au haut (divin). Ceci - évidemment - dans la croyance cathartique au progrès (WR 76 ; 151)

L'homme, dans son essence, est certes "fronimon", âme, en tant que capacité de réflexion, âme, en tant qu'être immortel, mais sur terre, cette essence, enveloppée dans un "skanos" (= "skènos", littéralement : "coquille"), est le corps, qui est mortel.

***1.-- La partie somatique***

La partie somatique est la même que les êtres qui nous entourent : elle est constituée de la même matière. Cependant, contrairement à l'orphisme, le paléopythagorisme (WR 99), où Röd dit que le corps est " le fondement du mal ", apprécie l'importance du corps.

Röd confond le pessimisme néo-pythagoricien avec le corps-formation paléopythagoricien) le corps : le corps témoigne d'un créateur très bon, qui s'est pris pour modèle, en établissant l'"arithmos", la structure, de ce corps.

***2.-- La partie nocturne ;***

La faculté contemplative est ce que les Paléopythagoriciens appellent "thuraths", non pas d'"ici" : c'est - on sent en cela un parallèle avec l'orphisme - un don de "Zeus" (la divinité suprême). Oui, c'est un "apospasme", une partie détachée de la divinité suprême. Il est donc immatériel, comme les divinités immortelles.

W.R. 155.

**Note mythologique.**

Les “mythes” sont des histoires de pensée.

(1) “Comme en témoignent les anciens théologiens (WR 73 ; 129 ; 139 ; 149) et les voyants (WR 88)” - c’est le langage de l’époque (ce qui indique que les traditions ont été actualisées) - l’âme, ou la faculté de réflexion, qui lui est propre, souffre de la maladie de la série des réincarnations (WR 138), - ceci, à cause de la dette primitive (WR 150) et du temps d’expiation qui lui est lié. Qui est à la fois orphique et paléopyrénéen.

(2) Mais, comme les orphiques, les paléopythagoriciens ne se résignent pas à cette réalité du destin : Suivre Dieu, la divinité, la déification - c’est le but, le destin, de l’homme en tant qu’être supérieur. L’humanité est dirigée vers les régions de la lumière, pas vers les enfers.

**b. -- L’homme est une liberté à deux visages.**

“Ce qu’il y a de plus grand chez l’homme, c’est qu’il peut orienter son âme vers le bien et le mal”, dit un proverbe attribué à Pythagore. En grec ancien, “viser” est “peisai”, littéralement “persuader”. Cela équivaut à une auto-influence. (WR. 4). Il s’agit d’une nouvelle branche de la rhétorique, qui, généralement, est transitive, c’est-à-dire qu’elle construit la compréhension de sorte qu’une personne en influence une autre.

L’auto-influence - pensez à la forme autosuggestive de significatif (WR 20) - est alors une rhétorique réflexive (en boucle).

1. Comme on le sait, la psychologie moderne a abordé ce sujet, par exemple (en termes freudiens), lorsqu’elle parle de “rationalisation”. Lorsque quelqu’un - à l’encontre de son meilleur jugement - se “convainc” (c’est le terme populaire, mais très approprié) qu’il peut se permettre quelque chose, il le formule en langage “rationnel” (comprenez : “raisonnement” ; “argumentation”), en son for intérieur. Ceci, jusqu’à ce que l’auto-affirmation semble être “satisfaisante”. On compare ce “cours” avec la persuasion transitive (WR 28).

2. L’autodétermination a été exagérément mise en avant, par exemple dans les philosophies existentialistes. J.-P. Sartre (1905/1980), le grand existentialiste français, met l’accent - de manière exagérée, selon les structuralistes - sur “la liberté”. A tel point que l’on a l’impression, du moins par moments, que ni les règles de conduite ni la structure sociale ne posent le moindre problème.

Avec Sartre, cependant, l’affirmation de soi était un processus très conscient.

W.R. 156.

Un deuxième dicton, attribué à Pythagore, dit : “L’âme est l’entrepôt (arsenal) du bien, si l’homme est bon, du mal, s’il est mauvais.

L’approche, cette fois-ci, est l’inverse du sort précédent. Dans la perspective précédente, ce que l’être humain décide, en “rationalisant” consciemment ou inconsciemment, est représenté dans l’âme (profonde), dans celle-ci, ce que l’âme (profonde) garde en réserve (les directions inconscientes) est représenté dans le comportement.

En d’autres termes : son comportement trahit, au fond de son “âme” (ici : profondeur), ce qui l’influence.

Il s’agit, bien sûr, d’une observation psychique directe et profonde.

**Note --** Ceci apporte de l’eau au moulin des signifiants (WR 20), qui pointent du doigt les aspects non exprimés, peut-être inconscients, de l’influence.

**Note --** Si l’harmonie des contraires a son application partout, alors ici : le bien et le mal proviennent d’une seule et même liberté (WR 11).

**c. -- *L’homme est un destin.***

En effet, le destin est double (WR 153).

(i) L’âme pure (c’est-à-dire éthiquement responsable) est, à la mort, guidée par Hermès (WR 68), le “tamias psuchèn”, l’administrateur des âmes (en vue de la sanction), vers la région la plus élevée (c’est-à-dire le monde astral, céleste). Ainsi, dans le “catéchisme” pythagoricien, on lit ce qui suit : “Qui sont les ‘Elusia pedia’, les champs Elyséens - Soleil et Lune”. On voit : en aucun cas les Enfers ! (*Note* : “Elysien” signifie : ce qui a trait au bonheur).

(ii) L’âme impure, dans la transition, devient la proie des Erinues (Erinyes), c’est-à-dire des déesses frénétiques de la vengeance - elle tombe immédiatement dans le (insensé ; WR 151) “kuklos anankes” (cycle du destin), la série de requalification. On voit, ici, un parallélisme avec l’orphisme.

**d. -- *L’homme est doublement “daimonique”.***

Le WR 79 (76) nous a appris que “daimonios”, en grec ancien, signifie :

(i) Extra-naturel (WR 76)

(ii) de sorte que cet aspect extra-naturel est déterminant pour le destin (WR 79 ; 153).

***Premier type.***

L’esprit (comprenez : l’intellect, les pouvoirs de réflexion et de mémoire ; mieux encore : la conscience élargie (WR 142)) est, selon les “Mots d’or” (un texte de base pythagoricien), “daimon”, surdoué. (Verset 62).

C’est le “daimon” (WR 153) qui programme le destin de la vie.

W.R. 157.

**Note --** Suite au WR 154 (évaluation des corps élevés), ce qui suit.

La relation “corps/âme” est appelée “harmonia” (WR 100), intégration.-- Ici les paléopythagoriciens partent d’une analogie.

**(i)** De même que Dieu, le contrôleur de l’univers, contrôle l’univers de l’intérieur, de même notre propre daimon, l’âme profonde, contrôle le corps de l’intérieur.

**Note --** Ce chiffre est comparé au WR 96 (âme du monde d’Anaximenes).

**(ii)** De même que l’univers est un “théion”, divinum, “quelque chose de divin”, en raison de l’immanence (= présence intérieure) de Dieu, de même, en raison de l’immanence de l’âme sedaimon, le corps est un “daimonion”, quelque chose d’extra-naturel.

On reconnaît, dans cette analogie, le schéma de pensée “macrocosme/microcosme”, mais cette fois appliqué au corps - on voit que le soi-disant dualisme “corps/âme” ne conduit pas nécessairement au mépris du corps ou même à la mondanité. Pourtant, cela est souvent dit explicitement ou insinué.

### ***Deuxième type.***

Dieu (‘Zeus’) permet à l’âme incarnée d’être accompagnée sur terre par un daimon, esprit tutélaire. Selon les Mots d’or que nous venons de mentionner, ce “daimon” guide la vie de l’homme et le délivre de nombreux maux”.

*Pindaros de Kunoskefalai* (WR 83 ; 122 ; 141), le grand poète lyrique, dans son *Pyth. 5* : 122, exprime cette “foi de l’ange gardien” - chrétiennement parlant - comme suit : “L’esprit de Zeus, le Grand, guide le daimon des hommes aimés”. Bien plus tard, malgré la crise de la foi et de la morale des Protosophes (WR 64 ; 121), le comédien Ménandre d’Athènes (-342/-290) dira : “Dès sa naissance, tout homme, comme un bon “must.agogos”, chef d’âme, reçoit un daimon comme compagnon”.

### ***La relation entre les deux types.***

O. Willmann, o.c., 274f., les décrit comme suit.

**a.** Le daimon qui l’accompagne est l’esprit gardien.

**b.1.** Il est le parangon préexistant de l’âme, qu’il accompagne.

**b.2.** Il en est le “moi” supérieur, c’est-à-dire qu’il est tellement un, fusionné, avec le “moi” qu’il est, pour ainsi dire, identique à lui. -- Tout cela détermine l’un(der)conscience de la personne accompagnée.



W.R. 158.

***L'agogia(k) pythagoréenne est plus qu'une simple psychagogia(k).***

L'unilatéralité violerait l'idéal de l'harmonie, qui est la relation "corps/travers" âme".

**1.** L'agogia(k) pythagoricienne comporte aussi des aspects typiquement physiques.

Par exemple

- (i) L'austérité (par rapport à l'opulence qui émergeait déjà à l'époque) ;
  - (ii) une alimentation saine (avec le végétarisme, comme déjà mentionné) ;
  - (iii) une division saine entre le travail et le repos, entre la veille et le sommeil.
- Ils étaient répétés avec ardeur dans l'Hetaireia, la Société (WR 98).

**2.** Il n'est donc pas surprenant que les pythagoriciens aient conçu leur philosophie comme une méthode de guérison (médecine), dans la mesure où elle purifiait les maux, qu'ils soient de nature physique ou spirituelle. Car cela aussi, la guérison, c'est la catharsis, la purification. Cfr WR 151 (modèle orphique).

O. Willmann, o.c., 321, résume l'agogie(k) : "la philosophie, dans la mesure où elle est aspiration à la sagesse, est

- (a) la purification et l'achèvement de la vie,
- (b) l'art suprême de la musique (WR 81),
- (c) le service d'ordination le plus pur.

(Note : les Paléopythagoriciens (et plus encore, mais plus obscurément, les Néopythagoriciens), comme Platon plus tard, considéraient la formation philosophique comme structurée selon l'idée de "mystère(religion)" (WR 146 ; 150),

(d) La guérison véritable. De même que la médecine ne vaut rien si elle n'élimine pas les maladies du corps, de même la philosophie ne vaut rien si elle ne bannit pas le mal de l'âme".

Cette quatrième caractérisation exprime une analogie : ainsi si, ainsi aussi. Mais c'est plus que cela : il s'agit d'une intégration ("harmonia"). Après tout, l'idée archaïque de "sagesse" (éducation générale) incluait une science de la santé primitive.

Une phrase de question-réponse paléopythagoricienne le trahit : " Qu'est-ce qui, parmi les choses de l'humanité, est le plus sage ? ". -- La capacité de guérir".

Pythagore est connu comme celui qui, le premier, a établi la philosophie comme un système fermé : puisqu'il a actualisé la sagesse traditionnelle (WR 155), il ne pouvait s'empêcher de concevoir la philosophie comme étant plus qu'une simple forme de vie abstraite, la pensée "rationnelle", bien que celle-ci en fasse également partie.

C'est peut-être là que réside l'énorme différence entre nos "philosophies" fortement éclairées et rationnelles (y compris ses "crises" actuelles) et la conception paléopythagoricienne du "philosopher" ! Marx ne disait-il pas que "jusqu'alors, les philosophes n'avaient fait qu'interpréter le monde, mais pas le changer" ? En ce qui concerne les pythagoriciens, il s'est lourdement trompé. La "philosophie" pour eux, c'est la vie assumée, purifiée, exaltée.



W.R. 159.

**Pyth. -- 4. Le concept pythagoricien de la beauté.**

Nous concevons cette dernière particule pythagoricienne comme un exemple de génération de texte (essai, traité). Cfr WR 105 (nombre-en-mouvement) ; 106 (modèle génératif de Chomsky).-- Cfr. WR 5v. (Nous donnons donc, en premier lieu, le schéma (WR 105 : squelette de la pensée).

**I -- L'idée générale et universelle de "beauté".**

**(a) Vu :**

**(i)** la méthode (1. la 'theoria' milésienne (WR 70 : liste ; 88 : supplément) ; le 2. texte WR 98/158 (le pythagorisme) ; éventuellement 3. : nouveaux textes pythagoriciens) ;

**(ii)** le thème de la propriété.

**(b) Demandé (recherché) :**

une description (définition approximative ; WR 96).

**II. l'idée particulière (privée) de la beauté "choreia".**

**(a) Vu :**

**(i)** la méthode (voir ci-dessus;-- mais appliquée à la choreia) ; la méthode herméneutique de la tradition (i) la tradition (choreia chamanique et choreia orphique) ;

**(ii)** l'actualisation, dans son sens pythagoricien) ;

**(ii)** le thème, c'est-à-dire la beauté inhérente à la chorée.

**(b). Demandé (recherché) :**

Une description.

Ce schéma ("squelette de pensée" ou "arithmos", selon l'expression pythagoricienne) est applicable à l'infini, puisque pratiquement tout thème est divisible en approches universelles et privées (oui, singulières).

**Note** - Textuellement (textuellement) et linguistiquement génératif, on peut dire que le texte qui va suivre a pour sujet "schoon(heid)" et pour proverbes une collection finie de phrases, dans lesquelles - directement ou indirectement, explicitement ou implicitement - "schoon-(heid)" (compréhension pythagoricienne) est le sujet, sujet qui, dans une pluralité de proverbes (dans les différentes sous-sentences du texte dans son ensemble) est, comme les Hollandais aiment à le dire, prononcé.

Puisque ces phrases sont dénombrables, parce que finies en nombre, le texte sera une application réelle (application vérifiante, donc) de la vision pythagoricienne selon laquelle le texte, en tant que multiple de un(heid), est généré, -nl, à partir d'une idée (comprise par les pythagoriciens) "beauté(heid)".

**Note** : En tant que "grammaire" (WR 111 ; configuration), le texte peut être dessiné, en gros, comme suit.



Remarque : il s'agit d'un schéma pythagoricien archétypal : la division.

#### **4.1.- L'idée générale de "propreté".**

##### **(a) *Donné***

WR 70 ; 88.-

1. La "Theoria", idée paléo-pythagoricienne, que nous avons précisée, en suivant les déclarations ou traditions philosophiques de Thalès, signifie que, à travers des données sensorielles - par exemple les colonnes du Parthénon, à Athènes, qui, selon une étude de Georgiadès (*J. Brun, Les Présocratiques, Paris, 1982-3, 35*), on peut voir qu'elles sont construites selon une "empeiria", c'est-à-dire à travers une idée "symbolique". *Brun, Les Présocratiques, Paris, 1982-3, 35*), selon la portée pythagoricienne (WR 129), c'est-à-dire par une "empeiria", l'observation sensorielle, on pénètre jusqu'à une donnée invisible - ici la structure de l'"octave" pythagoricienne (indication de la portée), c'est-à-dire par "logismos", le raisonnement, qui détruit cette donnée invisible. En d'autres termes, nous étendons l'idée précédente de "theoria" à la perception de ce que les pythagoriciens appellent "beauté".

2. La théoria, la pénétration, dans cette figure, peut procéder sous la forme d'une "sumpatheia" (WR 85), c'est-à-dire le pressentiment, du sujet (le chercheur de beauté) à l'objet (la beauté jouie), de ce qu'est la beauté. Ce sens a la structure de "l'égal (la beauté dans l'"objet") par l'égal (la beauté dans le sujet, -- ce que les platoniciens, plus tard, appelleront l'idée de "beauté(heid)"). Paléopythagoricien : le nombre (objectif (dans le beau) au moyen du nombre (subjectif) (dans l'idée, idée de nombre, " le beau ", dans notre esprit).

Platon parle ici du joug noble (c'est-à-dire de l'union de l'objet et du sujet, en étant dépendants l'un de l'autre). Cf. O. Willmann, o.c., 439.-- Cf. WR 133 (deux plans).

##### **(b) *Demandé***

Une description, en termes pythagoriciens, de l'essence (WR 96 : définition) de la beauté.

**L'élaboration...** Cela répond à la demande. Nous divisons (= décomposer ; WR 159) - méthodiquement - en deux parties.

(a) le lemme, c'est-à-dire l'idée universelle (comme Gestalt ; WR 118) ;

(b) les applications, c'est-à-dire les vérifications (réduction peirastique).

(a) Le lemme (hypothèse). - En partant de l'idée principale "harmonie", on peut "deviner" que "beau" est identique à "harmonieux", qui va ensemble. Cependant, en partant de la deuxième idée principale "eudaimonia" (WR 152v.), nous "devinons" que l'harmonie, en même temps, doit améliorer le bien-être, afin d'être appelée "belle" - au moins dans le sens pythagoricien.

W.R. 161.

**(b) La réduction déductive**

Après la réduction lemmatique, vient la dérivation : si le soupçon précédent (la “conjonction d’amélioration du bien-être” de la Gestalt) est correct, alors nous devrions être en mesure de trouver des déclarations ou d’autres applications qui sont identiques au modèle du soupçon.

**(c) La réduction peirastique, vérificatoire.**

Il existe, en effet, un “akousma”, un dicton qui donne à réfléchir, qui se lit comme suit : “Quelle est la plus belle chose ? -- l’harmonie”. Cela exprime, sous la forme d’un maximum, que la beauté et l’harmonie vont de pair. Cfr O. Willmann, o.c., 283.

**L’élaboration plus poussée.**

Partant de l’idée que l’harmonie est toujours numérique (WR 111f.), on peut supposer qu’un pythagoricien, -- si possible, -- mettra l’accent sur le numérique et le configurationnel (qui va avec) dans la beauté.

En effet, Sextos Empeirikos ( $\pm +150/200$ ), parlant des pythagoriciens, c’est-à-dire en tant que sceptique, dit : “Aucun art n’est créé sans proportion (WR 109 ; 129). Eh bien, la proportionnalité existe dans un nombre. Par conséquent, tout art est créé par un nombre (....).

Conséquence : il y a une proportionnalité dans les arts plastiques (sculpture, apparemment), ainsi que dans la peinture, et ce, afin d’obtenir la ressemblance et l’absence de distorsion”. (Wl. Tatarkiewicz, *Geschichte der Aesthetik*, I (*Die Aesthetik der Antike*), 112).

Il s’agit ici de la proportionnalité entre l’objet représenté dans l’image ou le tableau et l’image ou le tableau. -- Mais nous savons que la proportionnalité, sous la forme d’une gestalt (éventuelle, idéalisée) (WR 114 et suivants), était déjà considérée comme présente dans l’objet, la chose à représenter dans le tableau ou la peinture.

Il y a plus : Ioannès Stobeus (Stobaeus) (tss. +400 et +500) dit : “l’ordre et la proportion sont propres et utiles. le désordre et la disproportion sont laids et inutiles”.

Iamblichos (+250/ +333) parle dans le même sens, dans sa Vie de Pythagore, 203.

**Conclusion** - La “summetria”, la proportionnalité, le rapport des parties (“points”) d’un tout (= harmonie), en tant que quantité exprimable en chiffres, est une composante essentielle de la beauté, du moins lorsqu’elle est mesurable (WR 129). C’est là que la mesure entre en jeu. C’est le moment mathématique (partie, aspect) de l’harmonie.

W. R. 162.

**Résumé.**

La première élaboration se référait au caractère bienfaisant et providentiel de l'harmonie ; la seconde ("plus loin") à l'aspect mathématique de cette harmonie. Cette double définition (harmonie, symétrie) est confirmée par Tatarkiewicz, o.c., 107.-- Nous avons utilisé deux fois la méthode réductrice (lemme, déduction, vérification).

**L'élaboration typologique (= spécifique, générique).**

Nous avons maintenant un concept universel de "propreté". Mais pouvons-nous le vérifier en termes de types (genres) de "propre" ?

**(i) Le couple "beauté naturelle / beauté artistique".**

**Echantillon bibliogr. :**

-- J. Segond, *Traite d'esthétique*, Paris, 1947 ;

-- P. Fierens, *Les grandes étapes de l'esthétique*, Bruxelles / Paris, 1945 ;

-- D. Huisman, *L'esthétique*, Paris, 1983-9 ;

-- Cl. Khodoss, ed., *Hegel, Esthétique*, Paris, 1954.

D. Huisman o.c.,119, évoque l'idée du professeur *Edgar De Bruyne* (dans son *Esquisse d'une philosophie de l'art*), qui fait la distinction entre la beauté naturelle et la beauté artistique. Huisman appelle cette définition "infiniment trop vaste" (infiniment plus vaste). Mais que fait Huisman avec une photo d'art qui dépeint un paysage "propre" ? Ou avec un tableau (une œuvre d'art) qui dépeint la beauté de la nature ? Le simple fait que les deux ne soient pas absolument séparables rend nécessaire de s'accrocher à l'idée de De Bruyne.

**(i)a.** L'"esthétique" est la théorie, la compréhension, de la beauté, qu'elle soit naturelle ou artistique. La base, en tant qu'expérience, est la rencontre (sumpatheia).

**(i)b.1.** Les Pythagoriciens connaissaient la "beauté naturelle". WR 124vv. (la musique) nous enseigne : il y a de l'ordre, de l'harmonie, et même une harmonie mathématique (= symétrie) dans l'univers. Lisez, maintenant, WR 126v. (La théorie du ciel de Pythagore).

Lire aussi WR 128 (Pythagore a reconnu l'octave (= harmonie) dans le son des marteaux du forgeron). Le fisis, la nature, recouvre l'harmonie, la symétrie, qui est agréable à entendre et qui a un effet bénéfique, fonde l'"eudaimonia". Remarque : les smiths ne sont pas des musiciens ! Leur martèlement non-musical contient de l'euphonie.

**(i)b.2.** L'art était connu des pythagoriciens, bien sûr. Nous divisons cela maintenant. (Hippodamos de Miletos, un urbaniste pythagorien, a reconstruit la ville de Miletos, précédemment détruite, en 479.

W R. 163.

En -446, il reconstruit la ville portuaire athénienne de Peiraieus (Pireils) ; après -450, il reconstruit Priène (aujourd'hui Semsun - Kalesi ; en Ionie).

La structure de base, "arithmos", de ces villes est l'échiquier. Les intersections de rues rectangulaires, l'orientation des rues en fonction des directions du vent, la régularité mathématique (symétrie), -- voilà les caractéristiques.

Comme le montre le croquis (très grossier) de Priène, les "Gestalten" (WR 114 et suivants), caractérisés par la proportion et la régularité, ont été implantés dans le fuis, la nature, pour ainsi dire, imposée à la nature.

Le père Krafft, *Gesch. d. Naturwissenschaft*, I, 230 et suivants, mentionne l'"hyperrationalisme". Il n'est pas certain que ce soit le bon mot.

Il serait préférable de parler de "musicalisme" (l'euphonie du plan de masse a été déterminante).

À droite : le "gramme" (plan dessiné) de la structure du sol d'Hippodamos à Priène, avec les lignes de contour naturelles.



#### **(ii)b. Le bâtiment.**

Comme mentionné plus haut (WR 160), selon une analyse de Geogiades, les espaces (intervalles) entre les colonnes du Parthénon se sont avérés avoir des valeurs numériques qui étaient exactement (WR 113 : akribeia) proportionnelles à la portée de Pythagore. Cfr WR 129. Cette harmonie architecturale - pensez aussi aux hexagones, aux rosaces, etc. - a été découverte par Marcus Vitruvius Pollock. - Cette harmonie architecturale - pensez aussi aux hexagones, aux rosaces, etc. - a été établie par *Marcus Vitruvius Pollio* (tss. -100 et 0), dans son *De architectura*, et, de là, transmise aux architectes du Moyen Âge et de la Renaissance. Cfr WR 119 (séquelles musicologiques).

#### **(ii)c. L'image et le tableau.**

Cfr. WR 161.

#### **Conclusion.**

Nous nous tenons, ici, devant (ce que Piaget appellerait ; WR 109 ; 112 ; 114 ; 128 ; 130) une structure.

**(i)** un système (ensemble de plans de ville, de bâtiments, de sculptures, de peintures)

**(ii)** présente une autorégulation (c'est-à-dire la même idée de beauté, d'"harmonie", voire de symétrie, qui se révèle bénéfique (musicalement) ; la "structure" au sens strict).

**(iii)** et ce à travers les transformations " (du paysage culturel au bâtiment, du bâtiment à l'image, de l'image à la peinture).

W.R. 164.

“La conception pythagoricienne de l’art a été adoptée partout en Grèce, quoique dans un sens un peu plus doux : la beauté est liée à l’ordre, c’est-à-dire à la régularité dans la disposition mutuelle des parties d’un tout (*note* : ce tout est un plan de ville, un bâtiment, un tableau, une peinture). (...) Dans le sens plus étroit, cependant, que la beauté tient ou tombe avec la mesurabilité (‘mesure’) et la dénombrabilité (‘nombre’), cette interprétation est restée l’idée de seulement quelques directions et théories de l’art”. (Wl. Tatarkiewicz, o.c., 107)... Cela signifie l’énorme portée de l’esthétique paléopythagoricienne.

**Note** - Pour revenir brièvement à l’idée structurelle de “structure” (WR 109) : l’harmonie (éventuellement conçue mathématiquement), en tant que facteur d’amélioration du bien-être, est la mesure (“métronome”) à l’aune de laquelle on mesure la beauté d’un paysage culturel, d’un bâtiment, d’une sculpture ou d’une peinture. Ou encore : l’harmonie (comprise de cette manière) est la structure par laquelle la beauté de ces choses est structurée - on peut voir combien le pythagorisme arithmologique est proche de certains aspects fondamentaux du structuralisme.

#### **4.2.- L’idée particulière de la “beauté de la chorée”.**

(a) **Vu** : (164/166) la choreia (WR 82;--125v.), c’est-à-dire l’unité de la “triade” (WR 104 : tricho.tomia) musique, danse, chant (poème) ; bien qu’existent en elles-mêmes, elles étaient souvent pratiquées ensemble;-- étant donné, d’autre part, la méthode herméneutique traditionnelle (WR 11 (herméneutique comme interprétation textuelle) ; 15 (théorie littéraire) ; 17 (herméneutique du sens) ; 20 (herméneutique comparative).

#### **Digression.**

Nous interrompons le schéma pour mettre une fois pour toutes en évidence la notion d’“herméneutique”.

*H. Arvon, La philosophie allemande, Paris, 1970, 116/120 (L’herméneutique), en donne un aperçu.*

**1.** Le sens classique-traditionnel est “la compétence, respectivement la science, qui permet d’interpréter (interpréter, expliquer, ‘comprendre’, ‘appréhender’) des textes transmis (par exemple un code de droit (herm. judiciaire) ; la Bible (herm. biblique). C’est une science auxiliaire de la littérature, par exemple. Voir ci-dessus, par exemple : WR 11, etc., à titre d’exemple.

**2.1.** F.K. von Savigny (1779/1861), fondateur de l’Ecole historique, donne un nouvel accent : “L’herméneutique” est avant tout une “re.pristination” précise, (empathie, jusque dans les détails, avec le passé, par l’interprétation des documents historiques : “Comment pensait-on, vivait-on dans le passé ?”. WR 3 (méthode d’histoire culturelle, -- élaborée pour Thales : WR 31/91)). Il s’agit d’une méthode, valable pour l’analyse historique.



W.R. 165.

**2.2.a.** F.D. Schleiermacher (1768/1834), dans sa *Dialektik* (1839), a refondé l'herméneutique : elle est devenue une science de l'interprétation, prenant pour objet des textes transmis, ceux de la Bible, mais de telle sorte que le sens de la Bible soit "compris" par l'expérience (existentielle) ; seule la personne qui essaie de rendre le texte réel dans sa vie personnelle comprend ("Verstehen") le sens de la Bible (cf. WR 17) : herméneutique du sens, se référant à une interprétation qui va au-delà des données textuelles ; il s'agit encore d'une "repristinisation" : on cherche à "comprendre" le sens du texte tel qu'on l'a compris à l'époque ;

Schleiermacher ajouterait un second degré de signification à ce premier : je m'efforce personnellement de "réaliser" l'idéal de "l'homme respectueux" dans ma propre vie ; en d'autres termes, j'"actualise" le texte (et sa "signification").

**2.2.b.** W. Dilthey (1833/1911), fondateur de la méthode des sciences humaines, rétablit l'herméneutique comme une science de l'interprétation, ayant pour objet le comportement des personnes (autrefois,-- sur la base de documents), de sorte que la vie de l'âme soit "comprise" ("verstehen"),-- non sans un minimum d'expérience personnelle, "existentielle" de celle-ci (axiome de l'essence).

### **Conclusion.**

Dans les quatre variantes, la même structure est exposée.

(i) on ne comprend pas sans représailles (empathie avec ce qui a été transmis en son temps).

(ii) Mais on ne peut pas non plus comprendre sans un minimum d'actualisation ("to realize", comme disent les anglo-saxons, c'est-à-dire se sentir en empathie avec ce qui a été transmis, comme si on y était, en quelque sorte, personnellement impliqué, maintenant, à son époque). Schleiermacher va le plus loin dans cette actualisation.

Entre le moment où la tradition est née et le moment où elle est interprétée, aujourd'hui, il y a un intervalle culturel-historique : les éléments de la situation ont changé. Ce changement de situation est appelé "historicité" : nous avons l'histoire et nous faisons l'histoire.

L'herméneutique de la tradition signifie donc le fait que les gens interprètent le passé (la tradition) dans le contexte des circonstances actuelles. Ils actualisent la tradition. L'herméneutique de la tradition signifie aussi la science de cette actualisation.



W.R. 166.

Comme modèle applicatif de ceci, nous nous référons au WR 103/130 (le nombre pythagoricien) : nous y avons, autant que le permet ce cours d'introduction,

(i) **La répristinction**, en essayant de “comprendre” la signification de l'un et de ses multiples (nombres) à ce moment-là (premier type d'interprétation),

(ii) **Actualisation**, en essayant de traduire le sens d'alors en idées actuelles (par exemple, l'algorithme chomskyen, la Gestalt, la “structure” piagétienne), afin de lui donner un sens actuel, présent, qui est toujours utile, malgré l'énorme intervalle culturel-historique qui nous sépare des paléopythagoriciens. Voilà pour le fait.

**(b) demandé**

Une description de la manière dont les Paléopythagoriciens ont “compris” (“interprété”) la chorée transmise et ont fondé une chorée actualisée. En d'autres termes : comment ils ont reconstruit la chorée.

**4.2.A.-- La chorée survivante.**

Celui-ci était triple.

**(a) La chorée chamanique.**

WR 99 ; 140v. -- M. Hermanns, *Shamans*, 4, dit “Ainsi l'activité du chaman/chamane est, pour une part très importante, artistique :

- (i) la représentation, le jeu théâtral ;
- (ii) le chant, la danse ; ou
- (iii) la peinture”.

Ou encore : “La jeune fille mentionnée dans le poème *Gau Tang*, qui apparaît au roi en rêve et l'initie aux arts érotiques, devient une chamane, puis une fille des divinités, et enfin une déesse chamane.

Elle était vénérée sur le lieu de culte central du peuple pa, sur lequel, à l'occasion de la célèbre fête populaire, on jouait de la musique la nuit de pleine lune du huitième mois. (...).

Comme composants de l'ensemble chamanique, (un expert) W. Eberhard énumère : “Culte d'une déesse chamane, - danses chamanes, chants chamanes, humeur générale lugubre des chants - dieu des danses chamanes (...)”. (M. Hermanns, o.c.,16).

**Conclusion** : si, comme le suppose Dodds, Pythagore était un chaman, alors la signification centrale, dans l'ensemble de la philosophie pythagoricienne, de la choreia devient “ compréhensible “ (WR 161).

**(b) La chorée orphique.**

Wl. Tatarkiewicz, o.c., 108, dit : “La thèse des Pythagoriciens - que la musique représente une puissance - avait ses racines dans

- (i) non seulement dans l'art des Grecs,
- (ii) mais aussi dans la religion des Grecs, -- plus particulièrement dans les idées des Orphiques.”

W. R. 167.

L'essence de ces idées se résume à ceci :

- a. L'âme est comme prisonnière du corps, et ce, à cause d'une dette contractée ;
- b. Elle sera libérée dès qu'elle se sera purifiée de cette culpabilité : sa purification et sa libération sont le but le plus noble de l'homme.
- c. A cette fin, les mystères (WR 146 ; 150 ; 158) des Orphics ont contribué.
- d. La danse et la musique y ont également joué un rôle". Cf. WR 139 ; 143/151 (animisme orphique).

Loukianos de Samosata (une ville de Syrie) (+125/+192), sur la danse, dit ce qui suit.

(1) Orfeus et Mousaios (un chanteur mythique, peut-être historique (Herod.,7:6), qui est étroitement lié à Orfeus) étaient les danseurs les plus parfaits de leur temps. Ils ont fondé des "mystères".

Eh bien, - dit Loukianos - une consécration archaïque (WR 158 : service de consécration), qui n'a pas d'accompagnement "orchestral", est introuvable. Orchestikos" signifie "ce qui a trait à la danse". Orfeus et Mousaios ont également, dans la structure même de leurs mystères,

- (i) "rhuthmos" (c'est-à-dire le mouvement, dans la mesure où il est pourvu de régulation (wr 109 : autorégulation (= structuration)) et de mesure), "rythme", et
- (ii) danse introduite.

(2) La généalogie (histoire de l'origine) de la danse.

Les "généalogistes" les plus fiables - selon Loukianos - disent que

- (i) que la danse est aussi ancienne que l'éros cosmogonique (= origine du cosmos), la pulsion amoureuse (à la fois une force et un être personnel).

Cfr. WR 39 (Hésiodique) ; 40 (Couple primitif) ; 102 (Eros dionysiaque et orphique - pythagoricien) ; 143 (Fanès - Eros) 145 (Désir) -- ; que cet Eros a donné à tous les êtres leur ordre.

- (ii) que le chœur des corps célestes - planètes, étoiles fixes - caractérisé par
  - a. leur compréhension harmonieuse (WR 85 : sumpatheia),
  - b. leur belle performance avec la musique, la danse et le chant (WR 120 : musique cosmique) ; 125 (chant des muses / musique du ciel)), le prototype et les modèles étaient pour la "première", c'est-à-dire la danse des origines, exécutée par des "mortels". Comparer avec WR 103 (l'orbite, en 'rapport' (sumpatheia) avec le soleil ('méthode identitaire')).

### ***Echantillon bibliogr. :***

- L. Séchan, *La danse grecque*, Paris, 1930,-- 35s., 37, 39,
- O. Willmann, o.c., 632 ("Comme les Koureten (Hes., Fr. 198 : les protecteurs de Zeus, bébé, en Crète, au moyen de leur danse) et les Korubanten (les Kubelewijmen-, qui, en Phrygie, exécutaient des danses et des chants "sauvages"), les Salii, c'est-à-dire les danseurs, semblent représenter les corps célestes en mouvement").

W.R. 168.

En effet, “salire”, en latin, signifie “danser”. Les Salii appartenaient à une société sacrée que l’on retrouvait dans de nombreuses villes d’Italie - généralement comme adorateurs de dieux de la guerre - par exemple à Rome, Lavinium, Tusculum, Aricia, Anagnina, et surtout à Tibur (où ils étaient associés à Hercule).

**Note :** *L. Séchan, La danse grecque*, 38, souligne, outre le caractère universel (= cosmique), le caractère donné par la déesse.

(1) “Lorsque Lucius Apuleius Theseus (+125/+180 ; un penseur romain) veut caractériser la nature inhérente des divinités grecques, il dit, très correctement : “*Graeca numina plerumque choreis gaudent*” (Les divinités grecques dansent habituellement sur une corde raide) (...). Des dieux comme Dionusos, Apollon, Arès sont souvent appelés “danseurs”, ainsi que Pan, que Pindaros (WR 83) proclame être le plus habile danseur parmi les “immortels” (WR 76)”.

(2) “Pan (un fils d’Hermès (WR 68), chez lui parmi les bergers, dans les montagnes arcadiennes, sur le Péloponnèse) est le danseur de génie sur les hauteurs solitaires des montagnes, tandis que (...) les oreiades, les nymphes des montagnes (WR 80), comme des acrobates invisibles, chantent, au fond des grottes, en tissant de fines étoffes qu’aucun mortel ne verrait jamais. (...)”

Dès que l’aube se lève, les muses (WR 81 ; 124) forment ses chœurs, sur l’Helikon (aujourd’hui : Zagora), dans le voisinage des sources d’inspiration(...)”.

**Note :** Loukianos, dont nous venons de parler, dit que Rhéa (*note* : la mère de Zeus, le Dieu suprême), a d’abord enseigné la danse aux Courets (Crète) et aux Corubantes (Phrygie). Ainsi, chez les Grecs anciens, la chorée était considérée comme inspirée. Cfr WR 81 (inspirantes) ; 85 (sumpatheia).

### **Conclusion.**

En termes chamaniques et orphiques, la chorée est un phénomène religieux à la fois inspiré et cosmique-universel.

Si l’on oublie ce double aspect, on ne comprend presque rien à la haute vénération avec laquelle les anciens les abordaient, sans exclure les Paléopythagoriciens.

**Note ---** Nous rappelons - très brièvement - la choreia dionysiaque (WR 121vv), qui, tant par les Orphiques que par les Pythagoriciens, était rejetée comme une musique inférieure.

W.A. 169.

Des états de rouille, que (les pythagoriciens) observaient dans la musique bakchienne (= dionysiaque), ils tiraient la conclusion que l'âme, sous l'influence d'une telle musique, se libère (WR 140 (hors du corps) ; 147) et, pour un temps, quitte le corps". (Wl. Tatarkiewicz, o.c.,108)... C'était d'ailleurs aussi typiquement orphique,

#### **4.2.B.-- La chorée restaurée.**

Voyons maintenant ce que les pythagoriciens ont fondé, en partant de la tradition.

##### **(I) Étant donné**

##### **(1) La méthode.**

Il s'agit de l'ancienne méthode de "compréhension" :

**a.** Dans l'objet, l'"âme" (WR 133), c'est-à-dire le "nombre" (WR. 105 (le squelette de la pensée)) ; dans le sujet, l'image (l'égal de l'âme/le nombre de l'objet) ; tous deux, ensemble, le noble joug de Platon, qui, fluide, s'appelle "sumpatheia" (sensation) (WR 160) ;

**b.** Voyez le type de "theoria" pratiqué par les pythagoriciens.

Que cette théorie puisse être appelée une méthode véritablement compréhensive est démontré par le fait que les rythmes sont appelés les 'homoiomata', les reflets ('projections' (WR 14), de l'âme (Wl. Tatarkiewicz, o.c.,109). L'âme s'exprime, dans la musique, la danse, le chant. C'est sa nature expressive.

Eh bien, Dilthey, Spranger et autres, qui appliquent la méthode de l'entendement, font une analyse du comportement de telle sorte que, à travers le comportement extérieur observable (histoire), l'âme et sa "vie" sont, pour ainsi dire, directement observées. C'est ce qu'on appelle - mais dans un contexte grec ancien - la "theoria", c'est-à-dire "voir" l'invisible à travers le visible (WR 41).

Une grande différence : la pénétration fluide dans l'objet, dans la sumpatheia, manque dans la méthode diltheyenne, qui, ici, parle d'axiome d'essentialité.

En d'autres termes : ici aussi, la theoria est pionnière et actualisable pour nous, encore (WR 4 : philosophia perennis).

C'est ainsi que les Paléopythagoriciens ont noté deux moments, que Tatarkiewicz, bien que quelque peu, exagère :

**(i)** le moment réflexif (WR 155), c'est-à-dire l'effet de la musique sur la personne qui danse, fait de la musique, chante, et

**(ii)** le moment transitif, c'est-à-dire son effet sur le simple spectateur.

W.R. 170.

**(2) Le thème :**

Nous venons d'évoquer le double, le réflexif ou le bouclage et le transitif ou l'effet transitif.

**(II) . Demandé**

Une description basée sur les idées principales (nombre, âme) du pythagorisme.

**(III).a. Le lemme** (= réduction abductive (WR 60)).

Le WR 110 nous a appris que l'idéalisme pythagoricien a découvert au moins deux aspects, dans tout être :

- a. le préexistant (préexistant) et
- b. l'immanent. Ce sera également le cas ici.

Les rythmes (musique, danse, chant) sont inspirés par les divinités (premier type de pré-existence) et ils sont contenus dans le fisis lui-même (deuxième type de pré-existence). Cette fisis, cette nature, est double :

i. Il s'agit de la nature, tout autour de nous (par exemple, les corps célestes, en mouvement constant ; le cliquetis des marteaux des forgerons) ;

ii. mais c'est aussi ce qui, dans son propre daimon (WR 156 : psychologie des profondeurs) ou son âme profonde, est présent de manière innée.

C'est ainsi que l'on comprend le témoignage suivant : "La nature et le pouvoir des nombres sont vus..."

(i) non seulement dans les choses divines et daimoniques,

(ii) mais aussi dans les paroles et les actes de l'homme, partout, dans toutes les activités musicales (*note* : intellectuelles) et, immédiatement, aussi dans la musique. Les nombres et l'harmonie (WR 161) ne tolèrent aucune ruse". Ainsi Philolaos de Kroton (-470/-400).

En outre, ce texte platonicien (*Platon*, via Damon d'Athènes, était, en matière de musique, en grande partie pythagoricien, de sorte que son affirmation fournit indirectement la preuve que nous recherchons) : les divinités (WR 168) ont donné le sens de la mesure et de l'harmonie - comme un don - aux humains, comme un signe de leur humanité. La danse s'est développée grâce à l'inspiration de ces mêmes divinités". (*Lois*, 2 : 654a).

Hippodamos de Miletos (WR 162v.) dit : "L'harmonie est la 'vertu' de l'univers. L'eunomia (WR 93 ; 125 ; 129), c'est-à-dire la vertu de la loi, est la "vertu" de la polis (société). La santé et la vigueur (WR 157) sont les "vertus" du corps.

Dans toutes ces choses, chaque partie est fixée en fonction du tout et de la totalité. O. Willmann, o.c., 327 ; cfr WR 114 : Gestalt).

**Conclusion** - Ces témoignages confirment ("vérifient") le lemme : avant et en même temps dans la musique, la danse, le chant actuels, est active l'harmonie de bien-être, éventuellement numériquement.

W.R. 171.

En d'autres termes, avant qu'il n'y ait, en fait, de la musique, de la danse ou du chant, il y a déjà un "sceau", c'est-à-dire, en grec ancien, un accord de base (O. Willmann, o.c., 27f.). ("sfragis", comme diminutif : "sfragidion" (sceau), qui coïncide avec le centre de l'univers (comme âme(estof) mondiale (WR 97 ; 134)).

Philolaos de Kroton (WR 170) considère que cet accord ou ce sceau fondamental est situé dans (ce qu'il appelle) "le centre du feu de l'univers" ("hestia", en latin : Vesta, la déesse du foyer). WR 104 (signatures divisionnaires) ; 108 (modèle de ramification) ; -- 112 (modèle configurationnel de ramification ou de génération) ; -- tous ces endroits, ci-dessus, montrent le(s) modèle(s) (numérique(s) ou configurationnel(s)), calculé(s) comme 'sfragidion', joint d'univers.

Un autre nom, chez les Paléopythagoriciens, pour cet univers-feu-cœur-centre, est 'archidion' (O. Willmann, o.c., 308), c'est-à-dire arche-en-petit (WR 45). - micro-arche, si vous voulez... Non seulement tous les multiples de l'un (des) ou toutes les configurations de celui-ci, mais aussi toute la musique - du moins, dans l'esprit d'un Philolaos et al. - sont générés, "conçus" (WR 40), par le pouvoir de cet "archidion" ou "sfragidion", cette particule micro-cérébrale ou ce micro-symbole, qui, pour les "voyants" (WR 88v.), est toujours, remarqué et/ou senti, au milieu d'un petit feu ou même, simplement, d'une petite flamme.

**Note -- Echantillon bibliogr. :** Sauf pour O. Willmann, o.c., 308f., où le texte, avec les termes grecs originaux (mais trop difficiles), attribué à Philolaos, déjà dans l'édition 1907-2-, est mentionné, il faut se référer à Mattei, a.c., 2165.

Mattei appelle cela la vision pyrocentrique de l'univers : les corps célestes - soleil, lune, planètes, étoiles - tournent, selon cette vision, autour d'un feu universel que Mattei qualifie explicitement d'invisible. L'un des noms que Mattei cite - comme venant de Philolaos - est "l'hestia de l'univers" ou, comme il le décrit : "foyer du monde".

De même, Héraclite d'Éphèse (que nous avons connu, en première année de cours (Doctrine), comme le plus ancien représentant connu de la pensée dialectique moderne (Hegel, Marx, - les "dialecticiens scientifiques"), parle, dans certains de ses fragments, du feu éternel (univers). Cela prouve que nous sommes ici face à un concept de base plus que simplement paléo-pythagoricien.

W. R. 172.

**Note** - WR 102 nous a appris, avec la notion d'“eros”, la force motrice (“dérive”) de ce que l'homme fait, par exemple dans la musique, la danse, le chant. Le WR 134, avec le pouvoir d'animation et la soif de vie, nous a enseigné deux formes, engendrées (WR 106 : engendrement) par l'Eros, qui, en résumé, est le pouvoir d'engendrement. -- C'est cette force en mouvement (WR 100 : choses en mouvement) qui, depuis le petit sceau, le berceau, le début, est active et fonde la créativité, l'actualisation toujours nouvelle de ce qui précède.

Comme le dit A. Nygren, *Erôs et Agapè*, 1 : 176/180, l'Eros (conçu comme supérieur, anagogique) est né de la religion, plus précisément au milieu des mystères (WR 146), à savoir l'Orphique, qui, attribuant au principe universel, “éveille chez les mortels un noble dessein” (O. Willmann, o.c., 27 : littéralement, d'après un hymne orphique).

Ce “noble dessein” naît, selon les Orphiques, du côté divin (“côté Dionusos” ; WR 151), en l'homme, depuis le repas du Titanic.

(1) Les pythagoriciens ont incorporé cela, dans leur idée de “fronimon”, de contemplation, dans leur propre image de l'homme (WR 154vv.). L'Eros se concentre, avec eux, sur les unités multiples (structures des nombres) et l'âme (les âmes).

(2) Chez Platon, plus tard, l'“Eros” sera dirigé vers les idées (qu'il comprend comme des sceaux des choses visibles) et, avec son élève Aristote, vers les “formes”, c'est-à-dire les germes (graines ; WR 105 : modèle biologique), actifs dans les choses visibles elles-mêmes. - Mais - contrairement à l'Eros freudien - également de manière anagogique, vers plus haut, vers l'exaltation (par exemple, la purification ; WR 46 : cathartique ; 76 : exaltation de niveau) dirigée. L'Eros inférieur, la soif de vie,

(i) est supposé,

(ii) est purifié et

(iii) élevé à un niveau supérieur.

Un akousma, un proverbe, montre que les Paléopythagoriciens, en particulier, ne se faisaient aucune illusion sur la nature inférieure de l'homme : “Dans la mesure où tu ne te connais pas toi-même, ne crois pas être maître de toi” (en grec : “mainesthai” : être frénétique).

En ce sens, ils actualisent l'ancienne éthique apollinienne, que nous avons apprise WV53v. (l'éthique du ken-uzelf), avec une application spéciale du franchissement des frontières, à savoir la manie, le fait de ne pas être maître de soi, jusqu'à la frénésie, -- comme cela s'exprime facilement dans la musique, la danse et le chant (WR 81 : Sabbat des sorcières ; 122 : Musique dionysiaque).



W. R. 173.

**(III).B. La déduction et l'essai** (= édition déductive et peirastique).

Wl. Tatarkiewicz, o.c. 107, dit que, pour les Paléopythagoriciens, la musique est “une puissance qui touche l'âme”.

Ont-ils

**(i)** ont déduit (réduction déductive) qu'ils pouvaient le faire en pratique et

**(ii)** ont-ils, en essayant (sondage ou réduction peirastique), cherché à savoir ? Ce qui ne serait que l'histoire, la recherche (WR 40), qu'ils ont repris des Milésiens (et étendu aux unités multiples et aux âmes).-- Apparemment oui.

**a.** Aristoxenos de Taranton (-370/...), un aristotélicien, qui a écrit une théorie et une histoire de la musique, mais qui a pris des leçons d'un pythagoricien, dit que

**(i) les** pythagoriciens pratiquaient la catharsis (WR 172;-- 158 : nature purificatrice de la philosophie)

**(ii)** sur le corps (WR 158) par des méthodes médicales et sur l'âme par la musique.

**b. Iamblichos de Chalkis** (+250/+333), l'une des principales figures de la théosophie néoplatonicienne (WR 101), a écrit une *Vie de Pythagore*. Il y dit : “On prétend que (les Pythagoriciens) utilisaient des chants magiques (WR 136 : Rhétorique) dans le traitement de certaines maladies. Leur point de départ était le suivant : la musique, si elle est appliquée correctement, contribue aussi grandement à la guérison.

Cependant, ils ont également lu des vers, notamment d'Homère et d'Hésiode (WR 39). Mais ils ont choisi ces versets en vue de la guérison des malades spirituels.

**a.** Il ne faut pas oublier qu'à l'origine, la poésie coïncidait avec le chant ou, du moins, avec la choreia (danse, musique) beaucoup plus qu'aujourd'hui.

**b.** Notez que l'on n'a pas utilisé n'importe quelle musique ou n'importe quel vers, mais plutôt de la musique appliquée et des poèmes sélectionnés. C'est le principe puritain (anagogique, élévateur) de l'absence de choix ou de la “sélectivité”.

**Note -- (i) Les** Paléopythagoriciens n'étaient apparemment pas des adeptes de “l'art pour l'art” (“L'art pour l'art”).

**Note - Théophile Gautier** (1811/1872), dans son *Albertus* (1832,-- une histoire d'horreur, avec une préface), proclame l'esthétisme, c'est-à-dire la proposition selon laquelle l'art et le fondement du beau n'ont rien à voir avec l'éthique ; on pratique l'art pour l'art. Dans son cas, il s'agissait d'une sorte de “consolation” pour le désespoir dont il souffrait à cause de son incrédulité.

W.R. 174.

(ii) Les paléopythagoriciens n'étaient pas non plus des "libertaires" (WR 124). Nos libertaires actuels, à la suite de Nietzsche, mettent le désir ("le Désir", *D. Huisman, L'esthétique*, 61) au centre. L'art a, de plus en plus, tendance à se "contester", dans la mesure où il est devenu une institution figée : le "happening", la fête, l'art "gestuelle" (l'art du "geste"), l'abstraction lyrique, les concerts Pop, le Body Art, toutes ces "activités" sont utopiques.

Utopique" dans le sens où ceux qui pratiquent ou participent à l'art libertaire n'ont pas d'idées fixes.

En d'autres termes :

(i) L'auto-expression du désir

(ii) de telle sorte que toutes les idées, idéaux et valeurs établis sont remis en question. C'est ce qu'on appelle la "créativité" libertaire.

Il est clair que le pythagorisme, pour des raisons de

(a) L'Harmonie ne valorisera jamais le plaisir esthétique seul, mais toujours dans le contexte de l'ensemble de la vie, qui, pour lui, est essentiellement fondée sur l'éthique (WR 153 : Détermination du destin, également sur la base d'un comportement éthique) ; en d'autres termes : même au milieu de l'expérience esthétique la plus intense ou la plus fine, l'homme a une conscience;-- pour des raisons aussi de

(b) le fondement du bien-être, qui est inhérent à toute activité (WR 152 : agogie). Le WR 160 n'approuve l'esthétique que si elle favorise le bien-être.

Les deux : l'éthique pour que le bien-être apparaisse et le bien-être pour que le comportement éthique apparaisse, font que le pythagoricien rejette à la fois l'esthétisme (qui cultive l'unilatéralité) et le libertarisme (qui cultive l'unilatéralité, mais d'une deuxième manière).

Ceux qui, dans l'Antiquité, se rapprochant de l'esthétisme et du libertarisme, prônaient la beauté étaient les protosophistes (WR 64 ; 78 : 82 ; 84:-- 121).

La définition du mot "propre" est la suivante : "Est propre ce qui est agréable à l'oreille et à la vue". Ainsi *Platon, Hipp. mai.* 298 a. ; ce que confirme Aristote (*Top.*, 146a, 21). Il convient de noter que "entendre", ici, n'est que l'audition matérielle (grossière) (WR 126vv. : l'"audition" des multiples unitaires), tandis que "voir", ici aussi, n'est que la vision matérielle (grossière).

"Une telle définition était l'expression esthétique du sensualisme et de l'hédonisme, dont ils étaient adeptes". (Wl. Tatarkiewicz, o.c., 122).

Le "sensualisme" consiste à ne considérer que la forme matérielle (grossière) de la perception, en tant qu'expérience subjective.

W.R. 175.

**Note** : Nous écrivons (en gros) matériellement. Pourquoi ? Car certains protestants, comme par exemple leur figure de proue, acceptaient apparemment (nous y reviendrons plus tard) une matérialité subtile. Mais ils ne le faisaient pas (plus), pour pénétrer soit dans l'âme, soit dans l'unité et ses multiples (ou les idées platoniciennes et/ou les 'formes' aristotéliennes), comme une forme de theoria (WR 41). Même dans leur "croyance" en la subtilité, les protosophistes s'accrochaient à la grossièreté.

Il est clair que l'idéalisme général (WR 110 ; 133;--172 (idéalisme anagogique)) et l'idéalisme anagogique ont empêché les pythagoriciens de poursuivre à la fois le simple sensualisme (philosophie des sens) et le simple hédonisme (philosophie de la jouissance).

c. Aristeides Kouintilianos (tss. +200 et +400), un théosophe néoplatonicien (WR 101), qui a écrit De la musique, dans la lignée d'Aristoxenos (WR 173), écrit : " Comme les Paléopythagoriciens établissaient (l'influence de la musique) dès l'enfance, ils obligeaient les écoliers à pratiquer la musique.

Comme mélodies et rythmes, ils n'ont utilisé que ceux testés. Par des lois, ils réglementaient - tant les fêtes privées que les cultes publics de divinités - l'exécution de mélodies universellement connues. Ils les appelaient "lois" (nomoi ; WR 129).

Ils l'ont fait afin d'obtenir une cohérence dans l'organisation des célébrations religieuses. Par le nom même de "lois", ils ont proclamé à haute voix qu'il devait rester inchangé".

**Note** - WR 100 nous a fait découvrir les traits conservationnistes d'au moins certains des paléopythagoriciens.

Nous pensons qu'Aristeides nous en offre une application. Il ne faut surtout pas généraliser. -- Il montre cependant une compréhension de la "valeur" éducative possible qui rejette le purement hédoniste (recherche du plaisir) ou le purement dionysiaque (survivaliste). Notez, à nouveau (WR 173), le principe du choix.

d. Platon, un penseur qui, en vieillissant, est devenu de plus en plus pythagoricien, a dit : "Il est nécessaire que nos jeunes gens...

(i) non seulement une bonne danse

(ii) mais aussi la "bonne" danse".

"La personne vraiment instruite devrait être capable de bien danser et chanter". De telles déclarations confirment ce que les paléopythagoriciens disaient déjà.-- Cf. L. Séchan, o.c., 45.

W.R. 176.

*Note...* Wl. Tatarkiewicz, o.c., 109f., signale une politisation de la musique, préconisée par Damon d'Athènes ( $\pm$  -450), un pythagoricien plutôt conservateur, et par les Platon susmentionnés.

Damon était membre de l'Aréopage (un organe directeur). À un moment donné, il a envoyé une lettre circulaire aux autres membres. Il y note les innovations en matière de musique. Il y voit un danger pour la cité-état.

Son discours s'est déroulé comme suit.

**(1) L'interaction**

L'interaction entre l'âme et le rythme (WR 169) est telle que le rythme - que Damon appelle "juste" - est l'"homoioma", l'expression, de l'"eu.nomia", la loi vertueuse (WR 170), et vice versa.

**(2) Application.**

Chanter et faire de la musique ne donne pas seulement aux jeunes le courage ou le sens de la mesure, mais aussi le sens de la justice.

**Conséquence :** un changement dans la musique entraînera inévitablement un changement dans le système politique.

Platon a partagé cette politisation. Il est clair qu'ici encore, la tendance conservatrice, voire aristocratique, de certains pythagoriciens (WR 100 : tendance autoritaire) est à l'œuvre. Comme on l'a dit, cette aile n'était pas la seule.

*Note* - Aujourd'hui encore, il existe des systèmes étatiques - on pense aux directives de l'État communiste pour la pratique de l'art - qui politisent ce qui n'est certainement pas en soi simplement politique. Ceux qui connaissent les autorités étatiques actuelles peuvent soupçonner la naïveté de Damon et Platon, qui pensent que la musique, la danse et le chant, maintenant aussi, doivent être soumis à la législation et - ce qui va avec - au contrôle de l'État.

e. Théon de Smurna (+1151+140), un platonicien, Math., 1, dit : "Les pythagoriciens - Platon étant, d'un autre point de vue, leur partisan - appelaient la musique l'harmonie des contraires, l'union des choses disparates, la réconciliation de l'inconciliable. (Cfr WR 11).

(1) La musique est, avant tout, l'harmonisation des rythmes et des mélodies.

(2) C'est plus que cela : c'est l'harmonisation de toute la galaxie.

La raison : le sens de la musique est d'unir et de fusionner.

Par ailleurs, Dieu (WR 131) est aussi celui qui réunit le contradictoire : c'est précisément ce qu'il fait de mieux, tant en musique qu'en médecine, à savoir réunir ce qui est hostile en amitié (WR 98 ; 130).

W.R. 177.

Les pythagoriciens disent que dans la musique réside l'harmonie des êtres, oui, même l'"aristokratia", le gouvernement du meilleur, de l'univers. Cette "aristokratia", le gouvernement sous la direction du meilleur, s'appelle, dans le cosmos, l'harmonie,-- en politique, une bonne constitution,-- dans la vie privée, la réflexion (WR 154).

L'unité ou aristocratie universelle est l'unité et l'accommodation mutuelle de la multitude des phénomènes.

**Conclusion** - L'élaboration et l'application de cette vision s'étendent à quatre domaines de la vie humaine :

(1) dans l'âme et dans le corps (W7 154 ; 158),

(2) dans la vie privée et dans la vie publique.

Ces quatre domaines doivent apparemment être combinés et agencés de manière à ce qu'ils s'emboîtent".

Croyez que nous ne pouvons pas trouver un meilleur point d'orgue que ce texte platonicien de l'Antiquité tardive. Il est cependant remarquable qu'il évoque aussi - nous dirions presque "enfin" - le type d'harmonie amicale (WR 98) qui, chez les Paléopythagoriciens, est si bien mis en valeur.

F. Strabon d'Amaseia (-64/+21), le célèbre géographe et historien, d'abord aristotélien, puis stoïcien, a laissé un texte qui, peut-être, offre la clé de tout ce qui précède.

"Les pythagoriciens et, après eux, Platon appelaient la philosophie une habileté musculaire (W.R 130). Ils affirmaient, en outre, que le cosmos était constitué en vertu de l'harmonie.

Ils considèrent que tout ce qui est "musical" est l'œuvre de divinités. D'ailleurs, les muses sont aussi des déesses et Apollon (WR 122) est le chef des muses. Toute la poésie aussi est un hymne aux dieux". Nous avons commencé par les muses, sous la direction de Mnèmosunè (WR 38). Nous terminons - avec Strabon -, de même, par une conscience élargie (car c'est "mnemosune" (WR 137), lorsque ce mot est traduit par créature-like), une conscience élargie, que les muses, sous la direction de Mnèmosunè, inculquent.

#### ***Vue d'ensemble.***

(1) 98/ 102 : Pythagore, les paléopythagoriciens et les néopythagoriciens.

(2) 103/ 130 : le nombre pythagoricien (c'est-à-dire l'unité et ses multiples, - mathématiques, spatiomathématiques et musicologiques).

(3) 131/ 158 : l'animisme pythagoricien.

(4) 159/ 177 : l'idée pythagoricienne de la beauté.

**Note** - Cette dernière section est une vérification, sous forme de récit, des trois premiers chapitres.

W.R. 178.

**Troisième échantillon : Alkmaion de Kroton (-520/-450).**

**Echantillon bibliogr. :**

- A. Kremer-Marieth, *Alcméon de Croton*, in : D. Huisman, *Dict. d. phil.*, 43 ;
- J. Zafiropulo, *Empédocle d'Agrigente*, Paris, 1953, 99ss. ("Alcméon, le grand médecin de la secte de Croton, dont la renommée était, alors (note : Empedokles of Akragas (-463/-423), éclatante (o.c., 99) ;
- W. Röd, *Die Phil. d. Antike*, 1:71/73.

Alkmaion ou, aussi, Alkmeon de Kroton (WR 98), la ville où Pythagore a abouti, était à la fois médecin et pythagoricien, dans le contexte de l'école de Kroton.

Ce qui nous intéresse maintenant, cependant, c'est sa théorie de l'interprétation (= herméneutique ; WR 42;-- 164v. (Alkmaion a enrichi la théorie de l'interprétation d'une théorie des signes (sémiologie, tekmeriologie).

### **A -- La perception.**

Nous avons appris - WR 89 - qu'Alkmaion déduit la nature raréfiée dans la perception. Selon Röd, o.c., 72, il pourrait remonter à Pythagore lui-même, qui enseignait que, dans la perception (en particulier la perception de la vision), une substance semblable à l'air joue un rôle dans les yeux et le cerveau.

En d'autres termes, tout comme l'affirmera plus tard Démokritos d'Abdère (WR 89), Alkmaion affirme que quelque chose comme un stimulus phylactérien (image) pénètre dans l'œil et, immédiatement, dans le cerveau, et "travaille", de sorte que l'homme "voit". C'est "aisthanesthai" ("aïsthèsis"), la perception. -- L'homme a ce type de connaissance en commun avec les animaux.

**Note --** Röd, ibid. dit que ce point de vue, sous le nom de 'doctrine des esprits de la vie' (spiritus animales), vivra à travers la pensée de Francis Bacon de Verulam (1561/1626), le fondateur de la méthode inductive de causalité (WR 63), et René Descartes (= Cartesius ; 1596/1650), le fondateur de la philosophie moderne 'intellectualiste' (géométrisante).

Mais ce que Röd cache ou ne sait pas, continue à vivre, de manière beaucoup plus fine, dans l'occultisme et/ou la paranormologie d'aujourd'hui (WR 89)... En parlant de "philosophia perennis" (WR 4) !

### **B - L'interprétation.**

Xun.ienai", littéralement : se réunir en pensée, "interpréter". -- c'est ce qui caractérise l'homme, en tant qu'homme.

Selon Alkmaion (qui, en cela, est pythagoricien), l'âme humaine (WR 100 : nombre mobile ; 134 : sungeneia) est quelque chose de divin, tout comme, par exemple, les corps célestes toujours en mouvement : elle se déplace de son propre chef. Il a également la capacité de "tekmeria", c'est-à-dire de saisir, littéralement : de tenir ensemble en pensée.

W.R. 179.

**(1) Alkmaion était un médecin.**

Cela signifie que, sur le plan professionnel, il a été confronté à ce que l'on appelle - encore aujourd'hui - la "séméiologie" (symptomologie).

En effet, il y avait une femme - nous l'appelons Nausikaä, (comme la fille du roi Alkinoös, prince des Faiakes (Feaken), sur l'île de Scheria), qui, selon l'*Odusseia* d'Homère, 6:1, "possédait la grâce des Charites (WR 68 ; 82)" - ; elle, avec ses compagnes, jouait au ballon (Od 6:100) et ... se blessa à la jambe.

En arrivant chez le médecin, Alkmaion, elle se plaint d'avoir mal à la cheville. Après mûre réflexion, le médecin, Alkmaion, réfléchit ensemble, en groupe, aux causes possibles et aux blessures éventuelles, a-t-elle une simple entorse ? Ou quelque chose est cassé, à l'intérieur ? Ce qu'il voit - le "tekmerion", le symptôme est qu'il est bleu - gonflé.

À travers le visible (le symptôme), il essaie de "voir" l'invisible, les faits réels et complets (theoria ; WR 41).

Après tout

(i) l'histoire de la jeune fille et

(ii) la cheville enflée n'est qu'une partie du phénomène total. ou le fait physique total. Interpréter, c'est interpréter le tekmerion.

**(2)** Alkmaion, en tant que Grec ancien et Paléopythagoricien, connaissait les oracles (sorts des dieux) et l'art de l'interprétation qui leur était lié. Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425) raconte, par exemple, qu'après la législation de Lukourgos (-900/-800 ; WR 33), les Spartiates devinrent un peuple puissant, mais tombèrent dans la "pleonexie" (WR 93) : ils voulaient, par faim de terre ("impérialisme"), conquérir tout Arkadia. Le Puthia, à Delfoi, consulté par eux, répond : "Je vous donnerai que vous .... 'orchèsthai'...".

Le mot "orchèsthai" a cependant deux significations :

**a.** la danse et

**b.** le travail dans le jardin. Dans leur passage frontalier (WR 53), ils croient pouvoir "traduire" le texte (WR 5) du voyant delfique en "dansant (de joie)".

Mais, après la campagne perdue, ils découvrent le véritable sens (l'issue) : ils "travaillent (comme prisonniers de guerre) dans les jardins (des Arcadiens)".

En d'autres termes : à travers le visible. (le simple texte non différencié) de l'oracle, ils ont essayé, par projection (WR 14), d'"interpréter" leur propre opinion non critique, littéralement, dans le texte, mais ils ont été confrontés à l'invisible dans le texte.

Ce sont les deux types d'interprétation qu'Alkmaion a certainement connus.



W. R. 180.

**Echantillon bibliogr.** : sur l'interprétation de l'oracle, voir *G. Daniels, Religious-historical study on Herodotus*, Antwerp/ Nijmegen, 1946 (a.o. 71).

**Note -- La configuration de l'indication.**

WR 111 (configuration);-- 104 (signature) ; 108 (diagramme en arbre);-- 172 (sceau).-- Nous donnons d'abord la "grammaire" (schéma) :

Un seul fait (observation ; aisthèsis) ---- plus d'une interprétation (symptôme ; tekmerion ; texte oracle)

// visible

// invisible

Il s'agit, apparemment, d'un schéma génératif : c'est comme si le donné (le visible) avait la terre du sceau. Le mot donné, après tout, est "archidion", commencement, origine, ce qui donne lieu à plusieurs interprétations. Dans le langage courant, le signe (bleu - cheville enflée de Nausikaä ; 'orchèsthai', dans le texte de Puthia) est ambigu.

**Note** : Tout ceci peut également être vu du point de vue de la causalité (WR 60 : explication causale). En effet, on peut, par exemple, interpréter la blessure comme étant causée par la maladie (entorse, fracture, contusion ordinaire). Même le texte cryptique de la voyante peut être considéré comme causé par le véritable résultat.

**C.-- La sagesse.**

Selon Alkmaion, la divinité "voit" (theoria) :

(i) directement, c'est-à-dire sans symptôme, sans signe, comme intermédiaire entre les faits complets et l'homme connaissant et curieux, et

(ii) absolument certain, c'est-à-dire sans recherche, sans enquête (WR 40 : historia).

**1.** C'est purement pythagoricien. La tradition veut que Pythagore, pour caractériser l'insuffisance humaine de toute connaissance, ait introduit le mot "sophia". L'homme était "sage", rien de plus.

**2.** Charles S.S. Peirce (1839/1914) est le fondateur de la sémiotique ou signologie. Toute la connaissance humaine, selon lui, n'est que signifiante. C'est pourquoi il a appelé l'homme "un interprète". L'idée était un signe de pensée ; la parole était un signe de parole ; l'écrit (le "texte", au sens strict), un signe d'écriture.

Peirce a également souligné que les signes, par essence, étaient ambigus et, immédiatement, que l'erreur était toujours inhérente à la signification (doctrine du fallibilisme).

W. R. 181.

**Echantillon bibliogr. :**

-- W.B. Gallie, *Peirce and Pragmatism*, New York, 1966, 109/137 (*The Doctrine of Thought-Signs*) ;

-- Umberto Eco, *La structure absente (Introduction à la recherche sémiotique)*, Paris, 1972.

**Note .-- Déductions rhétoriques.**

Il est clair que la compréhension est telle que l'influence s'ensuit (WR 4), c'est-à-dire que la rhétorique en tant qu'"agogè", actio, ("interaction" par la communication), une fois que le compagnon humain est reconnu comme un compagnon de communication, prend une nouvelle couleur. La "sumpatheia" (WR 135), aussi directe soit-elle, passe par (WR 169) des "homoiomata", des reflets, de l'âme (vie intérieure).

Par exemple, lorsque Nausikaä, de retour de son jeu avec ses compagnons au bord de l'eau, se plaint de sa cheville "douloureuse" et décrit comment cela s'est produit, elle ne donne à son médecin, Alkmaion, que le langage, c'est-à-dire des signes.

Lorsqu'elle le laisse examiner sa cheville, il ne "voit" (au sens d'empeiria, et non au sens de theoria) que des symptômes. Le processus de compréhension est toujours un processus d'interprétation... C'est là l'accomplissement, rhétoriquement parlant, du génie de la "textmériologie" d'Alkmaion.

2. Cela implique qu'Alkmaion, en tant que pythagoricien, non seulement croit en la sagesse (au lieu de la pleine sagesse), mais qu'il appartient, au sein de l'hetaireia (société de pensée ; WR 98), aux pythagoriciens "ouverts" (= mathématiciens, dans le langage pythagoricien ultérieur).

a. Ce thème - la communauté d'interprétation - a été fortement souligné à la fois par Peirce lui-même et par Josiah Royce (1855/1916 ; un penseur idéaliste) qui a été influencé par lui. Royce a parlé de "communauté d'interprètes". L'homme est, au moins en principe, une communauté d'interprètes. Ils devraient, en principe, parvenir à un accord sur les signes.

b. Ce même thème a été exprimé par le fondateur de la sociologie (linguistique), Ferd. de Saussure (1857/1913), *Cours de linguistique générale*, Paris, 1916-1, comme suit. "La sémiologie est une science, qui étudie la vie des signes, dans le contexte de la vie sociale". (O.c.,33). En d'autres termes, il y a toujours un aspect de compréhension intersubjective et sociale inhérent à toute langue des signes.

**Conclusion.--** Alkmaion a fondé une pièce de philosophia perennis (WR 4).

W.R. 182.

**Troisième échantillon : le rationalisme xénophanique et éléatique** (-550/-421).

**Echantillon bibliogr. :**

G. - G. Granger, *Het rationele denken*, Meppel, 1971.

Le “rationalisme” est déjà présent dans la Grèce antique, selon Granger, o. c., 10/13 :

- a. une pensée correcte (différente d’une simple opinion, par exemple),
- b. type intuitif et discursif de la “raison” ou “intellect” (WR 188),
- c. un comportement raisonné,

Ce sont les trois caractéristiques.

Mais par “rationalisme”, nous entendons quelque chose de plus : hériter du type dit “éclairé”. Nous mettons en évidence deux traits principaux, le scepticisme et la pensée “autonome”.

**(A). Première caractéristique : le scepticisme.**

**Echantillon bibliogr. :**

-- V. Brochard, *Les sceptiques grecs*, Paris, 1887-1 ; 1969-3 ;

-- R. Jolivet, *Les sources de l'idéalisme*, Paris, 1936 (surtout 7/15 ; 198 ; 206) ;

-- A. Lalande, *Voc. technique et critique d.l. phil.*, Paris, 1968, 949s.

1. Le terme “scepticisme” est utilisé dans plus d’un sens. Nous entendons par là, un type d’interprétation concernant

(a) des propositions universelles, généralement valables (“vérités” ; WR 55 : type wisk.) et/ou

(b) les propositions extra- et surnaturelles (“vérités”, “dogmes”, WR 75), c’est-à-dire dans la mesure où l’on prétend que notre connaissance limitée ne peut se prononcer sur elles que par des jugements contradictoires, voire contradictoires.

La négation par Protagoras (WR 239), le “premier humaniste”, des structures géométriques pures est un exemple de scepticisme “théorique” (négation des énoncés généraux) ; la négation par Renan (WR 90), le sceptique “religieux”, est un type de scepticisme “sacré” (négation des énoncés sacrés ; voir aussi WR 87 : le “scepticisme” d’Hektor).

**Remarque :** nous entendons par là, tout d’abord, un scepticisme méthodique. Le doute méthodique remonte à Arkesilaos de Pitane (-314/-240 ; chef de l’Académie platonicienne). Les Pères de l’Église Gregorios de Nussa (335/394) et Augustin de Tagaste (354/430) l’ont poursuivie. R. Descartes (1596/1650) l’a actualisé de manière moderne. Le doute “méthodique” consiste à peser le pour et le contre, sur des bases purement rationnelles.

Le doute idéologique, tel qu’il est prôné par exemple par Sextos Empeirikos, le sceptique “systématique” (+/- +150), dépasse le doute méthodique en en faisant plus qu’une simple méthode, c’est-à-dire une “théorie”, remplaçant la recherche pure (WR 40) par des propositions aprioritaires.

W.R. 183.

***De la “théorie” à la “théorie”,***

1. W. R 41 nous a appris ce qu’est la “theoria”, la compréhension. Le classiciste allemand Eduard Zeller (1814/1908), dans sa *Philosophie des Grecs*, montre comment, dans la theoria, caractéristique des Paléomilésiens et des Paléopythagoriciens, l’esprit humain (= l’intellect et la raison) se tourne directement (“immediatism”) vers (l’analyse de) la réalité, la “nature” (“fusus”), -- sans analyser l’activité liée au sujet qu’est la “theoria” elle-même.

En d’autres termes, le penseur ne doute pas un seul instant que, même s’il est limité et incertain (WR 87/91 ; 180 (philosophia), il “connaît” la nature elle-même.

Que cette theoria soit, comme chez Thalès et la plupart des paléopythagoriciens, l’exploration du visible vers l’invisible, ou qu’elle explore, comme chez Alkmaion (WR 178v.), non seulement le visible, mais aussi les signes de l’invisible (herméneutique/sémiologie), elle est et reste certaine (sans doute) du noyau de la connaissance, même si elle souligne la faillibilité de la connaissance purement terrestre-humaine.

2. V. Brochard, o.c. souligne que seuls les paléomilésiens et les paléopythagoriciens ne sont jamais mentionnés comme précurseurs du scepticisme. Cela correspond à l’affirmation de Zeller. En effet, la theoria se transforme, avec Xénophène, avec Parménide et Zénon d’Élée, en une méthode de raisonnement, oui, en une véritable théorie, c’est-à-dire en un ensemble de jugements logiquement cohérents ;

a. Au lieu de la raison intuitive (= intellectus), la raison discursive (= “raison”, “discours dans le langage”, - “ratio”, “discursus”) passe au premier plan. Le raisonnement et le contre-raisonnement sont prioritaires.

b. Plus encore : le scepticisme, à la fois sacré et aussi, mais moins chez les Eléates, “ théorique “, s’installe pleinement, avec la critique de la connaissance.

c. Enfin : le médiatisme, c’est-à-dire l’opinion selon laquelle nous ne saisissons pas (“connaissons”) la réalité (par exemple le fusis) directement (= immédiateté de la theoria), mais seulement indirectement.

***Conclusion.***

Comme le dit Brochard, le “vrai” sceptique s’en tient aux phénomènes (le “visible”). Cela implique soit le phénoménalisme (l’homme ne connaît que les phénomènes, l’immédiat, en conscience, le donné), soit le phénoménalisme, même (l’homme ne connaît que des impressions purement subjectives, privées de toute valeur objective). Ce qu’est la réalité en soi reste aussi bien qu’inaccessible.

W.R. 184,

***Histoire du scepticisme.***

***Diogène Laertios (+200/+250) (A).***

Il dit : Certains sceptiques identifient Homère (WR 33 ; 38) comme un précurseur de leur point de vue, parce que lui, plus que quiconque, interprète les mêmes sujets dans des opinions différentes (WR 180). ceci, sans jamais rien déterminer ou affirmer explicitement.

Plus tard, outre Xénophane et les Éléates (Parménide, Zénon), Protagoras, le premier sophiste, entre autres, dira la même chose. Les antilogiai de Protagoras en sont un bon exemple.

**(B).-- *Les pré-sceptiques pré-socratiques.***

V. Brochard, o.c., 3, 10s. dit que, sauf les Paléomilésiens et les Paléopythagoriciens, tous les présocratiques se préparaient au scepticisme intégral, quoi qu'il arrive.

**a.-- Les éléphants, sur les traces de Xénophane, et les heraklitéens**

Xénophane dit : "Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'homme, concernant la vérité, qui connaisse cette vérité avec certitude, concernant tout ce que je dis sur les divinités et l'univers. Car même si, par hasard, il s'exprimait de la manière la plus parfaite, il ne connaîtrait pas la certitude. Car seul le "dokos", l'impression pure, est disponible pour (tous) d'entre nous". (Fr. 34).

Plus tard, "dokos", également "doxa", sera utilisé comme terminus technicus pour "opinion" (pure impression).

On sait que le deuxième grand sophiste Gorgias de Leontinoi (-480/-375) s'appuie explicitement sur les Eléates.

**a2.-** Le "dialecticien" (cf. cours de première année) Héraclite d'Ephèse (-535/-465), qui - au lieu de. Le "dialecticien" (cf. cours de première année) Héraclite d'Ephèse (-535/-465), qui - au lieu de l'univocité éléatique - a introduit la multivocité concernant la nature (les "opinions" opposées, oui, contradictoires, sont également valables), a abouti à Kratulos (le premier professeur de philosophie de Platon), qui n'osait pas prononcer de jugement ("épochè" radicale ou suspension du jugement), et à l'humaniste Protagoras d'Abdera (WR 225/227), qui préconisait des opinions opposées sur chaque thème.

**b.-- *Les penseurs néo-milésiens,***

Empedokles d'Akragas (= Agrigentum ; -483/-423),-- Anaxagoras de Klazomenai (-499/-428 ; le fondateur de la méthode expérimentale),-- surtout les deux atomistes, Leukippos de Miletos et Demokritos d'Abdera (-460/-370 ; WR 89),-- tous, chacun à sa manière, aboutissent à l'un ou l'autre scepticisme. Par exemple, Metrodotos de Chios, dans la lignée de Demokritos, affirme que nous, même, ne savons pas si nous savons quelque chose.

W.R. 185

**(B) --Deuxième caractéristique : le moi.**

**Echantillon bibliogr. :**

O. Willmann, *Gesch.d.Id.*, I : 135.

Willmann distingue deux types d'herméneutiques de la tradition (WR 159 ; 164v.).

**(I) *Philosophia (theologia, rhetorica) perennis*** (WR 3v.)

La continuité, c'est-à-dire la volonté de perpétuer la tradition, malgré

**(i) la purification et (ii) le nivellement** (WR 76), caractérise le type de pensée qui s'appuie sur la tradition. Elle part, après tout, de l'idée d'une "sagesse héréditaire", c'est-à-dire d'un système de vérités dérivées d'une révélation primordiale et diffusées à travers les traditions changeantes des familles, des tribus et des peuples de toutes sortes.

**(II) *Les Lumières*** (par exemple WR 86).

La discontinuité, c'est-à-dire la volonté de déterminer soi-même les règles de pensée et d'action, en s'affranchissant des "liens" ("tabous") de la tradition, est ici décisive.

**(i) *Hésiode*** (WR 39), déjà, dit que "les poètes mentent". Et cela, alors que lui-même, poète, considère que sa propre "vérité" concernant les divinités est supérieure (P. Krafft, o.c., 42).

**(ii) a. *Hekataios de Miletos*** (-560/-480), bien que milésien, dit : "(...) J'écris ce qui suit, tel qu'il me semble être vrai ('dokeōi', opinion). Car les histoires des Hellènes sont à la fois nombreuses et ridicules, comme elles me paraissent ('fainonta', phénomène)". (W. Jaeger, *Paideia*, I : 212).

Le moi autonome "volontaire", indépendant de toute tradition, se place d'abord comme la source de la "vérité" (même si cette vérité est caractérisée comme une "opinion", basée sur un "phénomène"). Le moi juge, en son nom propre, les autres "mortels".

**(ii)b. *Xenophanes de Kolofon*** (WR 184) tient un langage similaire.

**(ii)c. *Parménide d'Élée***, se considérant plus haut, dit : "Je mets en garde contre la (deuxième) voie (= méthode) d'investigation, sur laquelle les mortels ignorants forment des imaginations, comme des hommes à deux têtes. L'incapacité de penser conduit l'esprit vacillant ('noōn') à l'intérieur. Ils dérivent, comme sans voix et aveugles, sans esprit, comme une masse sans jugement ('akrita'). Pour ces personnes, les "être(s)" et les "non-être(s)" (WR 197vv) sont à la fois les mêmes et non les mêmes. Pour chaque fait, il y a, pour eux, une issue opposée ('palintropos') " (Fr. 6).

Ce qui semble indiquer l'harmonie des contraires d'Héraclite - son propre pouvoir de raisonnement, appuyé ou non sur des données empiriques (WR 189vv), non sans une teinte de suffisance (narcissisme des Lumières) et d'affirmation de soi, devient très déterminant.

W.R. 136.

**Premier échantillon : le rationalisme éclairé xénophanique.**

**Echantillon bibliogr. :**

- W. Jaeger, *Paideia*, I : 230ss ; 373ss ;
- id., *A la naiss.* 45/62 (*Xénophane ou la doctrine du Dieu unique*) ;
- W. Rödl, *Die Phil. d. Ant.*, 1 : 75/82 ;
- J. Salem, *Xénophane*, dans : D. Huisman, *Dict.d.Phil.*, 2685s.

La place exacte de Xénophane de Kolophon (que J. Salem, à sa manière, situe entre -570 et -480) dans l'école d'Eléa, une ville de S.-Italie, est en partie contestée. Selon Aristote (*Métaph.*, A5 986b 18s), il aurait

- (i) ont fondé l'école et
- (ii) avoir été le professeur de Parménide. Platon, cependant, le situe comme un seul des Eléates (*Sophist.*, 242cd). Salem dit : le plus sûr est de le situer comme le prédécesseur de Parménide.

**A.-- Impression générale.**

W. Jaeger, *Paid*, I:370ff, dit que Xenophanes -- un demi-siècle avant le protestantisme -- a introduit la conception éclairée ('der xenophaneische Geistesstolz'). La haute estime de la raison et de la connaissance, -- cette "rationalisation de la vie entière" ("die Rationalisierung des gesamten Lebens"), -- à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, des personnes comme John Locke (1632/1704), le fondateur des Lumières modernes, F.M. Voltaire (1694/1759), le représentant typique de la philosophie des Lumières, Christian Wolff (1679/1754), le précurseur de l'Aufklärung, l'actualiseront ; -- cette haute estime de l'intellectuel ('das Intellektuelle') a conduit à ce qu'on appellerait aujourd'hui : une intelligentsia (une classe de porteurs de culture 'progressiste' 'critique').

**B.1.-- Culturologique.**

Chez *Xénophane* - selon Jaeger, *Paid*, I : 249 - il y a un conflit aigu entre, d'une part, son actualisation personnelle de la physique milésienne et, d'autre part,

- (i) la religion populaire et
- (ii) l'idéal de masculinité combative de la noblesse grecque.

Au lieu de " vertu " ; en grec " aretè " (Lt. : virtus), Xénophane énonce d'abord la connaissance rationnelle, qu'il appelle " sophia ", capacité de raisonnement (WR 43 : la " sagesse ", thalétique, est autre chose).

Cela signifie deux aspects.

(a) Xénophène fonde la culturologie (théorie de la culture, science de la culture), que les Protosophes, un demi-siècle plus tard, commenceront à élaborer, comme une véritable science de l'homme.

(b) Immédiatement, il se livre à une critique culturelle (dans un sens éclairé).



W.R. 187.

## **B.2.- - Épistémologique.**

1. L'“épistémologie” ou la philosophie de la connaissance, ou encore la philosophie des sciences, est l'analyse de la connaissance.-- Nous avons déjà, précédemment, rencontré des sections entières d'épistémologie.

(i) WR 40/42 (la sagesse comme *theoria* (**a.** *empeiria*, perception ; *logismos*, raisonnement ; **b.** *historia*, recherche (= lemmatique - analyt. meth.)) ; WR 43/54 ; sec. WR 53v.) : forme transcendantale;-- WR 54/57 : forme mathématique;-- WR 59/63 : forme géographique;-- WR 70/72 ; 135v. (modèle Pyth.) : forme rhétorique;-- WR 87/89 (46/48 : modèle Cathart. ; 77/79 : modèle hylique - pluraliste) : type théologique - sacré.

(ii)- WR 79/84 : modèle musical (WR 79/84 : base religieuse-historique;-- WR 37/39 ; 42 : type dévotionnel ; 63 ; 66/70 : type positif-scientifique et politique);-- WR 124/130 : modèle paléopythagorique.

(iii) WR 104/110 : type arithmétique;-- WR 111/118 : modèle configurationnel.

Ce sont les principaux types de théories réelles, strictement définies, qui sont très étroitement liées à la forme mantrique de la “théorie”.

(iv) WR 178/181 : le caractère *theoria*... Ce que les pages suivantes ajoutent sur l'épistémologie, a été, par les écoles milésienne et paléopythagoricienne, bien sûr, actualisé, mais autant que possible à l'intérieur de chacun des deux styles de pensée.

2. - C'est W. Röd, o.c., 80, qui attribue à Xénophane une “perspicacité métathéorique”. -- ...réfléchissons-y un instant. --

### **(i) La distinction entre “*theoria*” et “*théorie*”.**

Ce que la théorie est, nous le supposons, connu après tout ce qui a précédé. Mais la “théorie” reste à définir (WR 96). Nous considérons la “théorie”, au sens rationnel ou raisonnable, comme un système d'énoncés, logiquement et strictement reliés entre eux, partant de prémisses (“fondements”, “prémisses”, “axiomes”, “postulats”, “lemmes”), dont l'unité est ou tombe avec l'objet auquel ces énoncés (“jugements”) se réfèrent.

Nous laisserons de côté, pour l'instant, le fait qu'il existe des types de “formation de théorie”.

La distinction la plus frappante entre la théorie et la théorie est que cette dernière est une méthode, c'est-à-dire un état d'esprit, alors que la théorie est toujours une méthode objectivée, c'est-à-dire projetée dans des phrases (énoncés). Ce qui n'empêche pas *theoria*, à proprement parler, d'adhérer à des déclarations. Mais ce n'est pas l'essentiel.

W.R. 188.

**Note** -- Surtout depuis la scolastique (800/1450), une distinction a été faite, en termes de savoir et de pensée, entre

(i) L'esprit intuitif, qui est engagé dans la théorie, la saisie ou la vision directe ou immédiate (immédiate), la compréhension, la "vision", des données, et

(ii) L'esprit discursif (= "raison" au sens strict), qui enchaîne les idées, les jugements et les raisonnements, en séries, qui sont générés (WR 105v.). C'est l'esprit discursif qui est à l'œuvre dans la "théorie".

**Echantillon bibliogr.** : : Ch. Lahr, *Psychologie*, Paris, 1933-27, 199s. (*L'intelligence et la raison*).

**(ii) La distinction entre "théorie" et "métathéorie".**

Cette distinction est similaire à celle qui existe entre "langue" et "méta-langue". Dans le langage direct, je dis : "Kirke est belle". Dans une phrase annexe (discours), je dis : "La phrase 'Kirke est belle' est une phrase singulière, mais la phrase 'Kirkè, qui est une déesse de la Grèce antique, est belle' est une phrase composée".

En d'autres termes : dans ce discours latéral sur la raison directe (langage sur le langage ou méta-langage), je ne parle qu'indirectement de Kirkè, de sa situation dans la mythologie et de son apparence féminine, mais je parle directement de mon discours linguistique (= prononciation, raison directe) sur ces trois données. La métathéorie est une théorie sur la théorie (formation). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la déclaration de Röd concernant Xénophène.

**1.-** "Ce n'est pas depuis le commencement (du commencement) que les divinités, jusqu'aux Mortels (êtres humains), ont montré tout (être). Au contraire, au fil du temps, grâce à des recherches inlassables ("zétountes"), ils trouvent de meilleures (solutions)". (Fr. 18).

(i) Ce texte permet apparemment aux divinités de jouer un rôle, dans la croissance de la culture (WR 81vv.). Xénophane, en effet, est religieux. Cela deviendra plus évident plus tard.

(Nous venons de dire qu'il était culturologue : c'est clair ici. Il a même un œil sur l'historicité (WR 165) ou le développement dans le temps ("histoire") de toute civilisation.

Cfr WR 56 : L'œil de Proklos pour le développement du langage -- Non seulement il a l'œil pour le changement, le développement, mais c'est un mélioriste : plus l'évolution va dans le sens de l'"ameinon", du melius, mieux c'est.

Il s'agit bien d'une croyance au progrès, analogue à l'idéologie du progrès des rationalistes éclairés du XVIIIe siècle (WR 186).

W.R. 189.

**Note** -- On peut noter que l'optimisme culturel de Xénophane, dont nous avons analysé la formulation générale plus haut ("toutes/quelques (choses) meilleures sont, grâce à une recherche inlassable, trouvées au fil du temps par les mortels", WR 55), a dû s'appuyer sur des modèles applicatifs, qu'il a généralisés.

On a fait remarquer qu'il connaissait l'invention lydienne de la pièce. Il admirait également les prouesses astronomiques de Thalès. (WR 58).

On a également fait remarquer qu'en tant que poète itinérant, il était un homme qui voyageait beaucoup, ce qui lui permettait de pratiquer la culturologie comparative (qui pouvait montrer la différence entre arriérés, resp. primitifs et développés). -- Tout rationaliste qu'il était, la différence réside avant tout dans le fait de savoir et de penser.

**2.--** Röd s'appuie sur la distinction, dans la langue grecque, entre, d'une part, "eidenai", par observation, connaître avec certitude (Fr 34), et, d'autre part, "dokos" (Fr 34 ; WR 184), opinion, cf. aussi Fr 35 : "dedoxastho", "eoikota tois etumoisii" (probablement)).

C'est la première étape de son raisonnement, concernant Xénophane. Il est indiscutable, linguistiquement parlant.

Mais Röd transfère cette distinction, maintenant, à la science de l'époque, la physique, qui a connu et vulgarisé Xénophane.

**a.** Röd pense que Xénophane voulait dire "eidenai", connaître avec certitude par l'observation, une partie des affirmations des êtres physiques, c'est-à-dire les déclarations, qui expriment des faits observés.

**b.** Röd pense que Xénophane a voulu dire "dokos" (et apparenté), pure impression, opinion, d'une seconde partie des énoncés physiques, c'est-à-dire ces énoncés, dans lesquels on exprime des suppositions, des lemmata, des "hypothèses".

Il est certain que la theoria, dont nous avons si souvent parlé plus haut, comprend bien le dépassement de l'immédiat. Cependant, alors que le paléopythagoricien, par exemple, parlera d'un "voir" (même lorsqu'il s'agit de signes (WR 179 : Alkmeion)), le plus sceptique Xénophane, ne parle que de "suppositions", d'"impressions", d'opinions.

Aussi : les Paléopythagoriciens n'ont jamais été invoqués comme précurseurs du scepticisme, alors que Xénophane, parfois, a été invoqué comme tel (selon V. Brochard ; WR 184). On pourrait dire qu'il était plus critique que les paléomiliciens ou les paléopythagoriciens.

W.R. 190.

**Note -- La ou les bases factuelles de l'affirmation de Röd.**

**a.** Outre la structure de la theoria (voir à travers le visible, en le transcendant, l'invisible), dont il a été question précédemment, il y a la thèse d'Alkmaion qui, de même, distingue entre "aisthanesthai", la perception, et "xuniēna", l'interprétation (WR 178v.). Les derniers Crotoniens, dans un jeu de langage qui leur est propre, ont exprimé quelque chose d'analogue.

**b.** Les deux penseurs, Xénophane et Alkmaion, soulignent respectivement l'immédiateté de la perception et le médiatisme de l'opinion et de l'interprétation. Mais, en tant que pythagoricien cohérent, Alkmaion devait assumer un minimum d'immédiateté également dans l'interprétation (en tant que theoria), alors que, en tant que penseur éclairé cohérent ('esprit critique'), Xénophane ne pouvait voir, dans l'opinion, que du médiatisme.

**Note --** "Immédiatisme" signifie le fait d'assumer le contact direct d'une nature connaissante (intuition ou vision directe) ; "médiatisme" signifie le fait d'assumer seulement un "contact" indirect entre notre connaissant (mieux : discursif, raisonné, inconscient, senti comme intériorité), d'une part, et, d'autre part, l'objet connu, suspecté (WR 188 : intuitif/discursif).

**Mise à jour : --**

**a :** Lisez, ci-dessus, ce que nous avons dit de la vision du progrès de Xénophane :

**(i)** WR 189 donne les faits observés (frappe de monnaie ; astronomie thaléenne ; comparaison des distinctions culturelles) ; cela correspond à "eidenai" par observation, avec certitude, en sachant ;

**(ii)** WR 188 donne la proposition généralisée, dans laquelle ces modèles applicatifs trouvent leur modèle universel ou, au moins, privé (tous / certains (plus qu'un seul)), -- ceci correspond à 'dokos'. opinion.

En d'autres termes, dans la théorie même de Xénophane, on distingue deux niveaux, les jugements perceptifs et les jugements généralisateurs.

Note : L'universel et/ou le privé, en tant que tels, ne sont pas (perceptibles par les sens) ! Seul le singulier est perceptible.

**b :** Rudolf Carnap (1891/1970), dans son ouvrage *Der Logische Aufbau der Welt* (1928), examine - dans un sens logico-positiviste (WR 2) - la structure de la théorie scientifique.

Il distingue deux "langages", à savoir un langage de perception (Tw), dans lequel les énoncés indiquent des réalités directement observables (par exemple des relations), et un langage théorique (Tt), dans lequel sont discutés des contenus de connaissance non observables, comme par exemple des lois (énoncés universels).

W.R. 191.

Prenons le modèle de Jan Lukasiewicz (1878/1956).

(1) Si toute l'eau bout à 100° C., alors aussi cette eau et cette eau (= privé / singulier).-- Donc toute l'eau bout à 100° C..

(2)a. "Cette eau et cette eau bouillent à 100° C", est une affirmation qui appartient au Tw (langage de la perception), car il s'agit de la double affirmation d'un fait que tout le monde, en principe, peut répéter.

(2)b. Mais "Toute l'eau bout à 100° C", est un autre type de phrase : il s'agit d'une généralisation (induction), qui n'est pas immédiatement perceptible. Un tel langage est appelé Carnap, de manière appropriée, Tt (langage théorique).

On voit que le raisonnement réductif (ici sous la forme inductive) contient les deux types de langage. Ils ne sont pas séparables (structure collective), mais ils sont distinguables (structure distributive) : si Tt, alors Tw ; donc Tt.

Appliqué au modèle de Xénophane : le " eidenai " (par observation, certain, connaissant) donne naissance à Tw (phrases exprimant l'observation) et le " dokos " donne, dans le langage de Xénophane, des phrases appartenant à Tt (langage théorique). Seulement que, pour le Tt, il souligne qu'il s'agit d'une conjecture, d'une opinion, d'une impression ; rien de plus.-- *Philosophia perennis !*

### ***Conclusion générale.***

Xénophène n'a pas développé une véritable métathéorie. Il avait une vision métathéorique (cf. WR 55 : la simple vision, avec Thalès).

### ***Echantillon bibliogr. :***

-- L. Vax, *L'empirisme logique*, Paris, 1970, 49ss ;

-- I.M. Bochenski, *Philosophical methods in modern science*, Utr./Antw., 1961, 126 (raisonnement déductif et réductif).

### ***Note -- Pertinence de la perception.***

Le fait que, comme l'affirme clairement V. Brochard, Xénophane était sur la voie du scepticisme, sans jamais être sceptique lui-même, prouve son " relativisme " dans la perception.

Fr 38. - "Si (une) divinité n'avait pas produit ('causé' ; WR 9) le miel 'jaune pâle', les gens auraient perçu les figues comme beaucoup plus sucrées".

En d'autres termes : une perception individuelle, en principe, n'existe pas ; elle est toujours, inconsciemment ou non, incluse dans le cadre total ("Gestalt" ; WR 114) ou - en termes paléopythagoriciens - dans la configuration totale (= arrière-plan) de toutes les perceptions possibles. Le "scepticisme" est, ici, le sens de la totalité des actes séparés.

W. R. 192.

### **B.3.-- Théologique.**

WR 73 nous a appris que la théologie physique était une émanation de la philosophie naturelle.-- WR 131 nous a appris, au sens paléopythagoricien, que la divinité et le(s) un(s) vont ensemble.-- Nous verrons que Xénophane a mis l'accent sur l'unicité du dieu suprême.

#### **(1) Critique de la religion.**

De trois points de vue au moins, Xénophane a critiqué la religion transmise.

#### **Critique de la cartomancie.**

WR 88vv. (mantic) : 179 (herméneutique de l'oracle).

Le manticisme est devenu, après son émergence physique, sujet à des critiques (contrairement à WR 87 (l'infidèle Hector)) d'un nouveau type. En cela, Xénophane est véritablement présophisticien : "Seul, parmi les penseurs les plus anciens ('antiqui'), Xénophane a totalement rejeté la mantique ('divinatio')". (*Marcus Tullius Cicero* (-106/-43), dans son *De divinatione* (Sur la mantique)

*R. Flacelière, Devins et oracles grecs*, Paris, 1961-1, 1965-2, 103s., dit ce qui suit.

1. Une attitude extrêmement hostile se dessine avec Xénophane : non seulement il rejette la mythologie populaire et l'anthropomorphisme, mais aussi la croyance en la "providence" des divinités, qui est à la base de la croyance oraculaire.

À ce propos, on peut sans risque comparer cette situation avec la critique de la "superstition" (et de l'obscurantisme) formulée par les Lumières modernes. On pense à un Renan (WR 90). 2. Bien sûr, on lit WR 87/89 (l'analyse de cette incrédulité).

#### **Critique de l'anthropomorphisme.**

*P. Fournier, Paganisme : l'anthropomorphisme*, in : *J. Bricout, Dict. prat.d. conn. relig.*, Paris, 1927, V : 196s., définit l'"anthropomorphisme" comme suit : "L'attribution à la divinité des caractéristiques humaines,-- du corps humain,-- des modes de pensée, des sentiments et des pulsions, des intentions,-- du mal (physique et éthique) (comme le meurtre, l'adultère, l'inceste)".

On peut voir que - du point de vue de l'histoire religieuse - l'"humanisation" de la divinité est typique du polythéisme, en particulier dans son aspect démoniaque (WR 12), ce dont les polythéistes eux-mêmes étaient généralement bien conscients.

Fr 14 dit : "Mais les mortels croient ('dokeousi' ; WR 189) que les divinités sont nées et ont leurs propres vêtements, voix, apparence".

Br. 15 : "Mais si les bœufs (et les chevaux) et les lions avaient des mains, pouvaient peindre avec les mains et fabriquer des objets comme les hommes, alors les chevaux peindraient des divinités ressemblant à des chevaux, les bœufs peindraient des divinités ressemblant à des bœufs, et fabriqueraient des corps semblables à ceux qu'ils fabriquent".

Fr. : "Les Ethiopiens (prétendent que leurs divinités) ont la peau sombre et le nez court, les Thraces que les leurs ont les yeux bleus et les cheveux roux".

W.R. 153.

**Note --** Il est clair que nous avons ici une critique de la projection. Le WR 14 nous a déjà enseigné cette idée.

Pour l'analyse de cette critique elle-même, voir WR 14v.d.m. ; - ajoutez à cela le syndrome de propriété, caractéristique de beaucoup d'esprits éclairés (WR 185), qui, en raison de leur supériorité intellectuelle, se sentent grandement élevés au-dessus de l'homme "primitif", voire "infantile". Conséquence : pas de compréhension, sauf si elle est mauvaise (malentendus de toutes sortes).

### ***Critique du démonisme.***

Fr. 11 : "Homère et Hésiode ont attribué aux divinités tout ce qui est honteux et déshonorant aux yeux des hommes : le vol, l'adultère et la tromperie.

Fr. 12 : "Comme ils ont raconté de nombreuses actions injustes des divinités : vol, adultère, tromperie mutuelle".

Nous avons ici un anthropomorphisme éthique, -- mieux : un démonisme (WR 12v. : chez les Sumériens, déjà, le système éthique à double cœur (deux mesures et deux poids) était clairement théologiquement commun, mais ils ne voyaient pas, sans aucun doute, cela comme une projection religieuse, mais comme la véritable essence des êtres surnaturels. Ce qui poursuit notre démonologie biblique).

**Note :** Ce dernier, le démonisme, est parfois appelé "anthropopathisme" (les pulsions des divinités sont les mêmes que celles des humains).

### **(2) - *Le Dieu transcendant.***

Dans son Peri fuseos (Sur la nature), il dessine le dieu le plus élevé de la manière suivante.

Fr. 23 : "Un dieu unique, le plus grand parmi les divinités et les hommes, non égal aux mortels ni en apparence ni en pensée".

On voit ici que Xénophane semble assumer des divinités de seconde classe (WR 188 : rôle de bâtisseur de culture), comme le fait par exemple la Bible (*Ps 82 (81) ; Ps 58 (57);-- Ps 8:6 ; Exod 4:16 ; 7:1 ; 1 Sam 28:13 ; etc.*).



W.R. 194.

Bien que le Fr 32 donne une impression différente : “Ce qu’ils appellent Iris, même si, par nature, ce n’est qu’un nuage, violet et rouge vif et jaune-vert quand on le regarde”.

Iris” est l’arc-en-ciel (déesse), ainsi que la lumière qui entoure la lune, par exemple. En tant que déesse de l’arc-en-ciel, Iris avait la “ fonction “ (WR 9) de messenger divin entre les divinités et les humains et, aussi, entre les humains eux-mêmes (WR 68v. : Hermès). On pourrait dire que ceci, ici, est enlevé.

L’idée maîtresse, derrière la critique de la religion et derrière la propre image de Dieu de Xénophane, est apparemment, comme le dit Rod, o.c., 78, la perfection de Dieu.

Dieu est donc

(i) immuable, élevé au-dessus de la création et de la décadence (WR 11), qui - toutes deux - sont l’harmonie des opposés, si typique de tout ce qui est “démoniaque” ; il est

(ii) le moteur de l’univers (“Sans effort, il fait bouger l’univers, grâce à sa faculté de penser” (P. 25)).

Pourtant, Xénophane n’échappe pas au matérialisme préplatonicien (WR 52) : “ Il reste, toujours, au même endroit, ne se déplaçant nulle part ; il ne lui convient pas qu’il se déplace, tantôt ici, tantôt là “.

Ce qui est peut-être le plus remarquable dans cette image “transcendante” (= élevée) de Dieu, c’est ce que dit le Père 24 : “Dieu est tout voyant (‘eye’), tout pensant (‘noi’), tout entendant”. “Ainsi, sa conscience n’est pas, comme dans le cas des hommes, liée aux organes des sens ou à quoi que ce soit de ce genre. (Selon W. Jaeger, *A la naiss.d.l.théol.*, 51).

“Plus que cela, le Dieu de Xénophane est, sans aucun doute, un être qui possède une conscience et une personnalité” (ibid).

Plus remarquable encore nous semble l’affirmation du P. Krafft, o.c., 45 ; 75, que “ce Dieu le plus élevé, déjà dans l’Iliade d’Homère, est la divinité de l’“esprit”, c’est-à-dire de la faculté de penser et de raisonner : Xénophane

(i) présuppose,

(ii) la purge et

(iii) élève au niveau du physique d’alors (WR 76) ce qu’Homère, tant critiqué par lui, savait déjà : le Dieu le plus élevé est plus que les divinités de second rang, grâce à la “ puissance mentale “, l’intellectualité.

Un être suprême, ce qui est quelque peu biblique. C’est parce que Dieu est dépourvu des traits démoniaques. Moralement exalté. “ On ne peut douter - dit Jaeger - que Xénophane ait prié son seul et unique Dieu (o.c.,52). Son élégie de fête (dont nous donnons ici une traduction) témoigne, entre autres, de son sens élevé de la religion.

W.R. 195.

**1.1.** Maintenant, après tout, le sol durci - ainsi que les mains et les tasses de toutes les personnes (présentes) - est propre. Quelqu'un met des couronnes autour de nos têtes. Une deuxième personne propose, dans un bol, de se parfumer.

Le bocal à mélange est là, plein de gaieté, et, aussi, d'autres vins sont prêts. Il ne semble jamais, insidieusement, manquer, -- dans des pots dégageant un parfum floral doux et mielleux.

**1.2.** Dans la partie centrale (de la maison), l'encens envoie de l'encens sacré. De l'eau fraîche, au goût doux et pur, est disponible. A côté, des pains de blé blond, et la table de l'abondance sacrée succombe à la pression du fromage et du miel odorant. Au centre se trouve l'autel exalté (les divinités olympiques en honneur), décoré tout autour de fleurs.

**1.3.** Le chant, accompagné de la danse, et la fête tiennent partout la maison sous leur charme.

**2.1.** Le premier devoir est de chanter des hymnes en l'honneur de Dieu, dans lesquels résonnent des mythes salutaires et des paroles pures.

Suivi de sacrifices et de prières, afin d'obtenir la force de mettre la justice en action. Ce qui est évident.

**2.2.** Ce n'est qu'alors, en effet, qu'il n'est pas question de franchir la frontière ("hubris") en buvant au point qu'une personne, qui n'est pas trop âgée, rentre chez elle sans qu'une aide lui ouvre le chemin.

Parmi les hommes, celui qui, bien que buvant, donne la preuve de choses solides, - comment sa mémoire et ses cordes vocales ont la virilité comme valeur principale -- est digne d'éloges.

**3.** Il ne s'agit pas de chanter, en vers épiques, des batailles de Titans (WR 145) et de Géants (= Giants) ou de Kentaurs (*note* : monstres mi-homme mi-cheval - toutes inventions des générations précédentes - ou de violentes luttes civiles - il n'y a pas de salut là-dedans - ; cependant, toujours donner la priorité à l'honneur des divinités, c'est bien.

**Notes:--**

(1) Xénophane ne démythifie pas, ici, mais il exige des mythes moralement élevés.

(2) Le WR 171 (Le centre de l'univers) indiquait la croyance que, subtilement du moins, il existe un point central ("sceau") qui, au centre de la maison, est présent.

W.R. 196.

**Deuxième échantillon : la logique éléatique de l'être ou du non-être.**

**Echantillon bibliogr. :**

- L. Jerphagnon, *Parménide*, in : D. Huisman, *Dict. d. Phil* ;
- Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs immédiats*, Monaco, 1979, surtout 99/148 ;
- J. Beaufret, *Le poème de Parménide*, Paris, 1955, vrl, 76/93 (Fragments) ;
- W.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (De Permenidos à Bolzano, Antw./Nijmegen, 1944, 11/28 (Les Prae-Socratiques) ;*
- Fr. Krafft, o.c., 235/242 (*Parménide d'Élée*) ;
- W. Rödl, o.c., 108/125 (*Parménide*) ;
- W. Jaeger, *A la naiss.*, 99/117 (*Parménide ou la mystère de l' être*).

Parménide d'Élée a vécu de +540 à au moins -475.

**Situation générale**

1. “La critique religieuse - c'est-à-dire la religion populaire - de Xénophane (WR 186/195) et la résurgence de la contemplation théogonique (*note* : Jaeger veut dire Orphisme (WR 143/151)) nous ont montré la profonde influence que la philosophie naturelle ionique a exercée sur le mouvement religieux du VI<sup>e</sup> siècle (-600/-500).

Jusqu'à présent, la pensée philosophique était de type physique (WR 40) :

- (i) il a analysé le processus de création et de décomposition (WR 11;92),
- (ii) sur son origine durable ('archè', WR 39v. ; 45v.), c'est-à-dire qu'il cherchait à retrouver un principe premier, le fameux 'arche' (principium)". (W. Jaeger, o.c., 99).

Nous pouvons, à notre aise, ajouter le paléopythagorisme (similaire à l'orphisme), qui, lui aussi, voyait dans le(s) un(s), comme l'origine du nombre (unités multiples ; WR 103v. ; 111v. ; 119v. ; surtout 171 (archidion)) son point de départ.

2. “Avec la doctrine parménidienne de l'être ('on') commence une phase nouvelle, originale, de la pensée philosophique”. (W. Jaeger, *ibid.*).

En effet, la mise à jour par Parménide de la philosophie survivante (WR 159) ressemble, pour l'essentiel, à une rupture (WR 185 : discontinue).

**Les séquelles**

A travers les disciples de Parménide, à travers Platon d'Athènes et le (néo)platonisme (WR 102) - il faut “un bon millénaire”,-- dit L. Jerphagnon, a.c., 2000. Une raison de passer quelques minutes dessus.

**Caractérisation générale.**

**(1) La caractérisation “mythique”.**

Le poème (tiré de Parménide) commence sur un ton solennel : “Les juments qui me portent m'ont conduit aussi loin que mon désir ('thumos') le désire.

W.R. 197.

Car ils m'ont conduit sur la fameuse voie de la déesse ('daimonos', féminin). Elle, seule, à travers toutes les villes, porte l'homme qui "sait" (...). Et les "kourai", des jeunes filles, ont montré, par là même, la "voie".

**a.** Cette préface a des parangons : Homère (WR 38), Hésiode (ibid.),--ainsi que Xénophane. Le modèle orphique joue également un rôle (L. Jerphagnon, o.c., 2000). Jerphagnon dit "le voyage d'un initié" (WR 146 : Mystery Religion), au-delà des voies de l'homme de bon sens. -- On ne dit plus, une fois de plus, avec l'historiographie rationaliste des Lumières, que la philosophie grecque est née du laissez-faire, de la laïcité, sans religion ! Pour la énième fois, les faits historiquement vérifiables diffèrent.

**b.** "Remarquable, encore, est le fait que les figures féminines - la 'demone' (déesse) et les filles - jouent un rôle. Semblable aux muses (WR 42 ; 130).

## **(2) La caractérisation philosophique.**

Écoutons donc ce que dit "thea", la déesse (1,22).

**1.** "Eh bien, alors, je vais parler - vous, écoutez mes paroles et retenez-les. Je vais vous indiquer les deux seules pistes d'investigation.

### **(i) La première voie :**

Comment (l'être) est et comment il est impossible qu'il ne soit pas. C'est la voie qui est fiable, car elle s'en tient à la vérité ('alètheiai').

### **(ii) La deuxième voie :**

Comment (il n'est) pas et comment (il est) nécessairement pas. Je vous dis que ce chemin est au mieux un chemin (sans issue), car ce chemin n'implique rien de fiable". "Il est possible que Parménide (...) ait simplement voulu exprimer, de manière abstraite, une disjonction complète des opinions concernant l'être(s) (...)". (W. Röd, o.c., 111).

C'est du moins ainsi que le texte de Parménide a été interprété et on ne peut échapper à cette interprétation, même si d'autres sont possibles (interprétation inclusive, au lieu d'interprétation exclusive). On a ici ce qu'on appelle aujourd'hui : le "modèle" (l'être est) et le "contre-modèle" (l'être n'est pas ; ce qui est incongru, absurde, insensé).

**a.** Par "disjonctive", on entend une phrase qui attribue des contreparties au sujet de telle sorte que les termes "et/ou" sont alors utilisés. Par exemple : "Dans l'*Odyssée* d'Homère, 5 : 190 et suivants, il est dit : "Je porte, dans mon cœur, non pas un cœur de fer mais d'une nature tendre" Ainsi parla la haute déesse Kalupso".

W.R. 198.

Notez les oppositions “cœur de fer” / “cœur aimé”. Ils sont traités (“générés” : WR 108vv.) dans une formule “pas/ mais”. “Pas un cœur de fer, mais un cœur aimant”.

Dans ses profondeurs se trouve “Soit moi, Kalupso, j’ai un cœur de fer, soit j’ai un cœur attachant”. C’est la formulation spéculative (W.R. 107) : les possibilités. La formulation empirique est la suivante : “Je n’ai pas un cœur de fer, mais un cœur tendre”.

En effet, la déesse amoureuse d’Odusseus (Od., 5 : 155), sous la pression de Zeus, le laisse partir (Od., 5/161), lui fait construire un radeau et lui fournit nourriture et vêtements... afin qu’il puisse retourner dans sa patrie, Ithakè, Ithaque (aujourd’hui : Theaki, Tiaki, -- une île ionienne). Il s’agit des données empiriques qui transforment une possibilité de type “ou bien” en une réalité de type “pas mais”.

**b.** Par “disjonction complète”, on entend un sens soit/soit, qui ne tolère aucune troisième possibilité, par exemple, il est impossible qu’une chose soit à la fois “sont” et “ne sont pas”. Ou être à la fois “tel” (par exemple le fer) et “pas tel” (par exemple l’amour).

**2.** “Avec ceci - dit ‘Thea’, la déesse (8:50) - je termine, pour vous, mon exposé, qui est fiable, et mon raisonnement (‘noèma’) de la vérité.

Entendez, à partir de ces mots, en écoutant, l’opinion “doxa” ; WR 189 (dokos), celle des mortels, et, tout de suite, le “cosmos apatelos” (l’ordre trompeur) de mon exposé. (...).

**(i)** D’une part, le feu éthéré de la flamme (...).

**(ii)** D’autre part, (...) la nuit sans lumière (...).”

Voilà pour le poème de Parménide. Ce qui suit est une sorte de genèse (cosmogonie) du cosmos, qui n’est pas sans rappeler la physique. L’auteur de ce mélange de flamme et de nuit, deux “forces” équilibrées, est le dieu eros (qui est emprunté à la *Théogonie d’Hésiode* ; WR 39 ; --102 ; 167). On sent que Parménide entend par là une sorte de critique des physiques (le paléo-milézien et le paléopythagoricien).

W. Röd, o.c.,111, dit, ici, que c’est une preuve indirecte en faveur de sa propre disjonction complète. Si seulement “l’être est” ou “le non-être est”, d’une part, et “l’être et le non-être sont”, d’autre part, sont les seules prépositions (points de départ du raisonnement), si en outre, la première préposition “l’être est” est valide, où les deux autres prépositions “le non-être est” et, même, “l’être et le non-être sont” ne sont pas valides, il ne reste que la thèse de Parménide “l’être est” (comme la seule valide).

W.R. 199.

En effet, la structure de la preuve indirecte est la suivante : “soit 1”... ou 2... ou 3...” ; eh bien, soit 2... ou 3... sont invalides ; par conséquent, soit 1 ...”.

C’est - comme je l’ai dit - naturel, mais valable en tant que raisonnement logique strict, s’il s’agit vraiment de disjonctions complètes, qui ne permettent pas d’autre affirmation.

Si, maintenant, avec “l’être est”, Parménide exprime sa propre intuition philosophique nouvelle et, avec “l’être n’est pas”, ainsi qu’avec “la flamme (// l’être) est et la nuit (// l’être) est”, il exprime les thèses soit des Paléomilésiens, soit des Paléopythagoriciens, soit d’Héraclite (comme on le pense aussi), alors il a essayé, sous la forme d’un argument strictement logiquement fermé,

- (i) se justifier et
- (ii) miner (réfuter) les autres.

Quoi qu’il en soit, la preuve indirecte (la preuve du modèle par l’énoncé incongru - avec - la preuve du contre-modèle) est devenue, depuis lors, un acquis philosophique fixe. Cfr WR 4 (philosophia perennis).

La structure est : “soit modèle ou contre-modèle ; bien, contre-modèle pas ; donc modèle” (Soit M ou TM ; bien, TM pas ; donc M ; ou encore : Soit M ou TM1 ou TM2 ; bien, TM1 et TM2 pas ; donc M).

Ou encore : “Seul M ou TM1 ou TM2 a du sens, éventuellement ; eh bien, en fait, TM1 et TM2 n’ont aucun sens ; donc M a du sens”. - On voit que le raisonnement commence par le spéculatif (ce qui peut être), pour se terminer par l’empirique (ce qui est factuel). On voit la structure de la theoria (WR 41) : à travers l’application empirique on ‘voit’ l’idée spéculative (i.e. ‘disjonction complète’).

### ***Dactylographie identique.***

Nous appelons “identitaire” tout ce qui est cohérent avec ou lié à l’“identité”. Eh bien, Parménide est en même temps le fondateur de l’ontologie et de la logique identitaire fondée sur l’ontologie. (théories de la pensée).

### ***Identité 1.***

-- G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1962, 9/20 (*Das Skelett der Logik*), -

### 6.3.3. *Rhétorique philosophique. Partie III, p. à 201308.*

W..R. 200.

(i) définit la logique traditionnelle comme la doctrine de l'identité et de la négation

;

(ii) ajoute, immédiatement, que soit l'identité pleine, totale, est de quelque chose avec elle-même (= identité bouclée, réflexive), soit l'identité partielle, partielle, est de quelque chose avec quelque chose d'autre (identité analogique, partielle).

#### *Modèle applicable :*

(i) L'affection de Kalupso n'est volitive qu'avec lui-même ;

(ii) mais l'affection est partielle dans ses manifestations concrètes (la fourniture d'infrastructures), ainsi que dans tout ce qui est lié ou similaire à l'affection.

#### *Identité 2.*

Le mouvement scolastique (800/1450) a introduit un système - encore utilisé aujourd'hui - d'"objet matériel/objet formel".

(i) Kalupso, considéré matériellement, est volitif (c'est-à-dire distinct ou indépendant du reste des êtres).

(ii) Le kalupso, formellement parlant, est le kalupso vol-identique, mais sub-identique ; c'est à dire

(a) Kalupso, mythologiquement parlant, est une déesse ;

(b) Kalupso, éthiquement parlant, a bon cœur ;

(c) Kalupso, érotiquement, est amoureux d'Odusseus, etc.

"Omne individuum inafabile", disaient déjà les scolastiques : tout fait volitif ("individuel-concret") est inexprimable (la série de dits, sur un tel sujet, est infinie). Ce que C.S.S. Peirce appelait la série infinie d'interprétations.

*Note :* Le schéma représente WR 160 : schéma de base de l'herméneutique en une seule étape.

#### *Identité 3.*

Les Microsocrates :

1. Les Mégariques (École de Mégare : Eukleidès de Mégare (+/- -400) ; son élève Euboulides de Miletos) ;

2. L'école érythréenne (Faidon d'Elis (+/- -375) ; Mènedèmos d'Eretria (-319/-265)

;

3. Les Paléocyniques (Palécyniques : Antisthène d'Athènes (-440/-365) ; le tristement célèbre Diogène de Sinope (-400/-325 ; le "cynique")), -- ces trois écoles kleinsocratiques se sont éléatisées.

#### *La structure de jugement identitaire.*

Ce que Platon appellera plus tard "to onoma" (la composante nominale, "sujet") et "to rhèma" (la composante verbale), dans une phrase de jugement, a - logiquement - une structure distincte, bien qu'étroitement liée :

(i) le nomen (= sujet) identifie la réalité qui fait l'objet du jugement ;

(ii) le verbum (=dire) indique une identité partielle, -



W. R. 201.

Le jugement est, comme Aristote, plus tard dans son livre sur le jugement, dans son titre, dira “hermeneia”, interpretatio, interprétation (WR 164v. ; 178/ 181).

Mais les microsocraticiens de l’élévation déforment cela. Ils affirmeront que la phrase “Kalupso est amoureux d’Odusseus” est un jugement faux” et soutiendront ce jugement de valeur en affirmant que “les contenus de connaissance et de pensée (idées) “Kalupso” et “amoureux d’Odusseus” sont, pour ainsi dire, “non identiques”. Ils commettent deux erreurs :

(1) l’idée, exprimée dans le sujet, est matériellement (= volontiers) affirmée, et la seconde idée, exprimée dans le proverbe, est formellement, partialement affirmée du sujet ;

(2) Ils semblent, comme Parménide, leur grand prédécesseur, n’avoir jamais fait la distinction entre identité totale et identité partielle. Ils ne semblent jamais avoir découvert l’analogie, dans la notion d’“être” utilisée dans la pratique.

D’une manière intelligente, “Kalupso est amoureuse d’Odusseus” ne signifie pas que “Kalupso n’est rien de plus, en soi (réflexivement), que “amoureuse d’Odusseus”, mais plutôt que l’un des traits de Kalupso (par ailleurs purement transitoire) est qu’elle est “amoureuse d’Odusseus”. Rien de plus. Il y a plus et différent - en elle - que cela !

### **Conclusion.**

W. Jaeger, *A la naiss.*, 112, note : Depuis Homère, noein ; intellegere, raisonner en, ‘identifier’, a toujours signifié

(i) prendre connaissance d’un fait

(ii) telle que cette conscience (WR 137 : expanded consciousness) s’adresse à “ce qu’elle est” (selon Jaeger), c’est-à-dire à son identité (singularité). nous avons immédiatement l’idée de base de l’éléatisme.

### **La nature “absolue” de “l’être”.**

Le verset VIII, 29, nous dit que le his(de) est “kath’heauto te keitai”, le (his(de)) est là en soi.

**Echantillon bibliogr. :** Silvio Senn, *An sich (Skizze zu einer Begriffsgeschichte)*, in : *Philosophica Gandensia, New Series*, 10 (1972) : 80/96, note que l’expression “en soi”, “pris en soi”, “objectif”, “absolu” (ou d’autres mots, qui reflètent la même chose), régit toute l’ontologie, mais se trouve pour la première fois chez Parménide.

Senn souligne le fait que ce terme, par excellence, est un terme ontologique, un problème en soi : comment connaître l’être(de) en soi, indépendamment du sujet connaissant (= noësis, intellectio, insight) ? La raison semble être que nous, les humains, du moins, ne possédons que des aperçus formels, partiellement identiques (“interprétations”) et ne saisissons donc jamais l’identité totale de l’“être(de)”. C’est indéniablement exact.

W.R. 202.

Mais Senn lui-même : comment sait-il que nous ne saisissons que le subjectif (WR 189 : opinion), si lui-même n'a absolument rien saisi de l'objectif his(de) ? Senn ne peut maintenir son affirmation que si lui-même a déjà reconnu (WR 203 : identifier) (i) que et (ii) ce qu'est "l'être(de)" !

**Note** -- L'année dernière, Denkleer, nous avons vu que l'"être(de)" comprend toujours à la fois la factualité (bien que l'"existence" ("existentia") ne soit vraie qu'en imagination) et le mode d'être ("essentia"). En d'autres termes, tout ce qui n'est pas rien est "quelque chose" (et c'est "être(de)"). La totalité de tout ce qui n'est pas rien est ce que nous appelons le terme de Parménides "to on" (être).

En d'autres termes, qui ne saisit pas l'idée du "pas-rien" ? Même un enfant comprend - intuitivement, bien sûr. Eh bien, l'être de Parménide n'est rien d'autre - d'un point de vue purement logique - que la collection de tout ce qui n'est pas rien. Aussi vague soit-elle, dans ses derniers détails, tout le monde la comprend. Eh bien, c'est le point de départ pour situer le caractère absolu de "l'être(le)" :

- (i) tout ce qui est l'être réel (= non-nothingness)
- (ii) est situé dans sa totalité.

**1.** Parménide ne prétend rien de plus avec "kath' heauto", en soi. Car : notez comment ce qui n'est pas rien nous confronte à notre incapacité, dans notre conscience intérieure honnête, à l'ignorer ! La conscience a ceci comme (seul) fondement. L'homme consciencieux ne nie jamais ce qui n'est pas rien : "kath' heauto te keitai", c'est là en soi, absolument.

**2.** C'est, en effet, tellement vrai que l'incongru (l'absurde), par exemple "kath'heauto te keitai" (là, en soi, s'impose (à la conscience)).

**a.** N'avons-nous pas vu ça :

(i) Parménide lui-même a écrit la phrase "l'être n'est pas" (qui est une pure absurdité, "absurdum", un non-sens) (WR 197) dans son poème didactique (= type de texte didactique) et

(ii) que nos mathématiciens prouvent continuellement leurs théorèmes (pourtant très sensés) par la voie détournée de ce qui est absurde ? (WR 198v. : la preuve indirecte).

**b.** N'avons-nous pas vu combien le (purement) spéculatif - entre autres par les structuralistes - est souvent utilisé comme point de départ ? (WR 41 ; 112 ; 198).

**c.** N'avons-nous pas vu que le dénigrement des œuvres d'art (religieuses) est monnaie courante ? (WR 52).

Est-ce que Senn ose prétendre que :

- (a) l'absurde (des mathématiciens),
- (b) les possibilités purement imaginaires (des structuralistes),
- (c) Les fantasmes des artistes

être le "rien absolu" ? Il supprimerait alors une grande partie de notre culture !

W.R. 203.

### 3. -- Les paléopythagoriciens

par l'intermédiaire de Philolaos de Kroton (WR 170v.) - ont (comme tant d'autres idées provenant d'autres écoles) adopté l'idée " en soi " : " A personne ne sera jamais connu qu'un seul être ".

(i) soit de manière isolée ("kath' hauta")

(ii) ou dans ses relations ('allo pot' allo) si l'(unité et ses) multiples n'existaient pas (...)" (O. Willmann, o.c., 282).

Cela prouve la puissance argumentative de la deuxième idée fondamentale de Parménide, " en soi " (par opposition à " en relation avec ").

### *La "logique onto.theo", éléatique.*

W. Jaeger, *Paideia* ; I, 237, dit que Parménide, apparemment, se lie délibérément avec Anaximandros de Miletos (WR 92v.).

1. La nature, selon Anaximandros, est née et a péri (WR 196). Mais ce surgissement et cette disparition ne sont pas capricieux : ils sont l'expression d'un ananke, dike, moira (trois noms pour une seule et même loi naturelle qui établit la justice) plus profond.

L'objectif le plus élevé de la sagesse humaine ("connaissance") est précisément cette justice fondamentale qui "voit à travers" (theoria).

2. Comme nous l'avons mentionné, Parménide rejette la structure (démoniaque) du " devenir/décroissance " comme norme et loi de l'être.

Au contraire - dit Jaeger - la justice fondamentale (digue) est la puissance directrice (W.R 46) qui dirige l'"être" de telle sorte qu'il ne peut ni naître ni périr. En d'autres termes, dans l'idée parménidienne de l'être, la nécessité se situe de telle sorte qu'elle est au-dessus de la création et de la décomposition.

En d'autres termes, au-dessus de toute multiplicité, qu'elle soit diachronique (comme la création et la décomposition) ou synchronique (comme une multiplicité qui "condamnerait" l'être, par exemple, à son opposé, le non-être, ou à une "contradiction intérieure", comme la contradiction flamme/nuit de certains physiciens (Herakleitos, par exemple) (WR 198v.)), -- au-dessus de toute dispersion ("multiplicité"), l'être est, selon une interprétation éléatique, élevé, oui, déifié.

C'est l'aspect théologique (qui était déjà présent chez les Milésiens et les Paléopythagoriciens : WR 39 : Okeanos ; Gaia et Eros ; WR 131 ; 171 : unité div. de Pythagore).

Cet aspect théologique est le cœur même de l'ontologie de Parménide. Nous l'exprimons, avec M. Heidegger, par le terme "on.théologie". Mais, comme nous l'avons vu, avec Röd, WR 198v : Parménide a fondé "un ensemble strictement logique" (W. Jaeger, *Paideia*, I : 236f.). Conséquence : encore une fois, avec Heidegger, nous disons : 'sur.la.logique.théo. : ainsi la structure triple de l'éléatisme est articulée.

W.R. 204.

Lorsque, dans son poème didactique (I, 26s), Parménide, jeune homme “amoureux” de la vérité, concernant les questions physiques, est reçu par la déesse, celle-ci lui dit : “Certes, ce n’est pas le destin qui t’a mis sur cette route - car cette route n’est pas celle du commun des mortels -, ce sont Thémis et Dike (WR 66), l’ancienne loi et la jeune loi de Zeus, représentées dans les déesses Thémis et Dike, qui t’y ont conduit”.

En outre, dans VIII : 12vv, Parménide déclare expressément ce que Jaeger a affirmé. “La ferme conviction n’admettra jamais non plus qu’une chose issue de l’être - quelle qu’elle soit - existe “à côté” (en dehors) de cet être.

C’est précisément la raison pour laquelle Dike (la droiture de Zeus) n’a pas permis - par un contrôle étroit - que l’être naisse ou périsse. L’être perdure. Le jugement (“crise”, phrase, conclusion), sous ce point de vue, concerne le choix fondamental : soit l’être est, soit l’être n’est pas. (...). Car, à supposer que l’être soit venu à l’existence, il ne l’est pas. Elle ne l’est pas non plus, à supposer que l’être puisse un jour, dans le futur, se réaliser.

**Conclusion :** l’analyse (de l’être) ne porte nullement sur son avènement ou sa disparition “. -- On voit que, en tant que fondement (raison ou fondement nécessaire et suffisant ; WR 60 : abduction) de l’ordre invariable, immuable, dont témoigne l’être complètement ordonné logiquement, Parménide, en tant que grec archaïque, ne voit rien d’autre qu’un ordre juridique fondé par un couple de déesses, Thémis et Dike. cfr WR 46 (conforme) ; 197 : initié. Cf. également le poème didactique de Parménide VIII : 37 (Moiras).

**Conclusion :** Comme l’expliqueront notamment ses disciples, Zénon et Mélissos, bien que non unanimes, pour Parménide la multiplicité est une dispersion de l’être unique. Mais, comme une dispersion de cet être unique, c’est supposer une multiplicité d’être et de non-être ; eh bien, cette dernière est impossible.

Conséquence : purement logiquement, il n’y a pas de multiplicité, (signifiant, par Parménide) multiplicité d’être, c’est-à-dire plus d’un être total,--ce qui, pour lui, serait être et non-être (c’est-à-dire contradiction interne).

W.R. 205,

**La "gestalt" de l'être.**

WR 114/118 (Gestalt paléopythagoricienne). - Nous avons vu que les paléopythagoriciens utilisaient toujours des schémas, des grammata, des configurations, pour effectuer les opérations de pensée.

Nous savons aussi que la psychologie de la conscience non réfléchie, depuis Oswalt Külpe (1862/1915) - répandue dans les écoles de Würzburg, Cologne, Mannheim et Amsterdam - a révélé, grâce à des expériences de pensée rétrospective, qu'il existe, simultanément, mais pas toujours aussi clairement et fortement, deux niveaux fondamentaux de conscience. Ce sont :

(i) le sens singulier donné ("représentation" (par exemple, cette photo là de Brigitte Simonetta, la météorologue d'Antenne 2)),

(ii) l'idée abstraite (par exemple, une femme météorologue ou un météorologiste). Il s'agit toutefois d'une sorte d'intervalle ou d'interstice : il a été établi que, lorsqu'on pense, il existe des représentations schématiques, moins singulières. Par exemple (pour rester dans le même ordre) : l'idée d'une " femme météorologue " s'accompagne, dans l'imaginaire, de la " figure " d'une femme (avec un vague soupçon d'" apprentissage ", par exemple).

Cette dualité (pour le schéma, la grammaire, floue - représentation généralisée, n'est pas une idée) vient de l'école de Cologne (sous Lindworsky).

**Echantillon bibliogr. :**

-- *Bigot et al, Leerboek der psychologie*, Groningen/ Djakarta, 1954-5, 376v. -- Nous allons maintenant voir à quel point cela est correct.

-- *J. Brun, Les présocratiques*, Paris, 1982-3, 72, résume la série de caractéristiques que Parménide attribue à l'être.

-- Comme le dit *E. des Places, S.J., La religion grecque*, Paris, 1969, 185/187 ; 314s., Parménide a écrit un hymne (chant religieux, en hexamètres), dont l'accumulation/énumération de qualités élevées est frappante.

Nous pouvons les classer en deux collections

(a) Inhérent, impérissable, -- éternel, ce qui n'était pas et ne sera pas, mais qui est (dans un "maintenant" éternel) ; ces caractéristiques sont évidentes à partir de ce qui a précédé (ontotheologica) ;

(b) un, contigu (= continuum), sans étalement ni rassemblement, indivisible, toujours entier et entier,-- immuablement situé au même endroit, rayonnant à partir du centre dans toutes les directions simultanément, ni ici ni là, ni diminué ni augmenté, fini tout autour de manière à ressembler à une sphère, (sphérique), qui est bien arrondie.

Il est clair qu'ici - en (b) - ce n'est pas une idée abstraite, mais une "grammaire", une "visualisation", une configuration formée dans l'imagination de Parménide, qui est exprimée.

W. R. 206,

L'“être” de Parménide présente d'emblée deux niveaux de conscience radicalement différents, pour utiliser le langage de Lindworsky : WR 197v. nous enseigne un “être” strictement logique ; WR 207 nous enseigne un “être” configuratif “imaginé”.

WR 52 nous amène au fait que Parménide a été qualifié par J. Burnet de “père du matérialisme”. Si Burnet a pu trouver une preuve de sa thèse, c'est le niveau de conscience schématisant (qui est essentiellement chez lui dans l'imagination ; WR 49, 133 : le sourire n'est pas purement matériel), par lequel Parménide rend son “être”, qu'il pense pourtant de façon strictement logique (sur un plan abstrait, non schématique et, certainement, insubstantiellement matériel), pour ainsi dire sensuel ou plutôt fantasmatiquement perceptible (cf. WR 31).

Parménide le fait dans le style grec-paléopythagoricien (WR 114 : schématisme)

***Echantillon bibliogr. :***

-- G. Verbeke, *La genèse du spiritisme philosophique*, in : Tijdschr.v. Filosofie, 8 (1946) : 1 (fév.), 3/26 ;

-- Fr. Krafft, O.c.,237 et suivants -- Krafft, ibid. dit : “ L'être ou, mieux, l'être est, pour Parménide,

(1) quelque chose situé au-dessus et au-delà de toute visibilité ordinaire (“visualisation”) et de la perception des sens. En ce sens, elle est “inexistante”,

(2) Mais l'être de Parménide n'est pas encore, de quelque manière que ce soit, “ désincarné “. Motif : le système “corporel/désincarné” n'était pas encore concevable à l'époque. Un être présuppose, automatiquement, un être corporel.

La distinction nette commence, seulement, avec Anaxagoras de Klazomenai (WR 52). Mais ce n'est qu'avec Platon d'Athènes que l'opposition “corporel/désincarné”, “matériel/immatériel”, trouve sa formulation la plus élevée - presque immédiate”.

***Aspect noologique.***

WR 142 (âme supérieure douée) ; 152 (âme bonne) ; 153v. (Noologique) nous a appris - bien que paléopythagoricien (Orphique) - ce qu'est la Noologie : c'est cette partie de la psychologie qui révèle le supérieur dans l'âme humaine.

Le poème didactique de Parménide, VIII, 34, dit : “Noein (WR 203), identifier (‘identifier’), et ce vers quoi l'acte d'identification est dirigé (‘noèma’), sont ‘tauton’, idem, le même”.

WR 135 nous a déjà enseigné l'idée de base, qui est appliquée ici, pour la énième fois : connaître le semblable (le modèle) par exemple au moyen du semblable ; -- ici : atteindre l'idée d'être (car, apparemment, Parménide est allé aussi loin).

W.R. 207.

Parménide est, véritablement, le fondateur de l'idéalisme et du spiritualisme, stricto sensu : il voit, tout d'abord, que

(i) en face de "son(la)" il n'y a absolument rien (WR 198v.),

(ii) dans l'homme, le "noein", le savoir et le penser identifiants, qui atteint son (de), au moyen du "même", c'est-à-dire d'un concept d'être. L'idée de l'être transcende, sans limitation, la " Gestalt " (WR 207v.) de cet être(de) dans l'imagination ;

1. Cette transcendance inclut l'idéalisme, c'est-à-dire l'hypothèse d'un "quelque chose" dans l'esprit ("nous", - "voös" homérique (par exemple Odusseia 1:66)), qui est au-dessus et au-delà de toute réalité perceptible par les sens, c'est-à-dire l'idée (comme, quelque temps plus tard, Platon dira ; WR 30), qui correspond à l'être(de).-- WR 110 ; 133 ; 170 ; 172 ; 175, (= Paléopythagor. idéal.).

2. Ce transcendant comprend, en second lieu, le spiritualisme, c'est-à-dire l'hypothèse selon laquelle l'être (l'homme), qui a l'idée de transcender le sens perceptible, est en même temps lui-même, dans son être profond, transcendant le sens.

En d'autres termes, il doit lui-même, dans son "âme", être "spirituel". -- L'idéalisme et le spiritualisme sont liés, ce que nous résumons par le terme "noeology".

#### **Aspect rhétorique.**

J.-P. Vernant, *Les origines de la philosophie*, in : Chr. Delacampagne/R. Maggiori, dir., *Philosophe (Les interrogations contemporaines / Matériaux pour un enseignement)*, Paris, 1980, 468, dit :

"Contre la pleine 'positivité', ('fermeté' ou adhésion aux faits observables, des physicalistes ioniques (WR 40), émerge l'idéal d'une raisonnable ('intelligibilité') complète et élaborée. (...).

C'est la rigueur formelle de la preuve (...) et non sa conformité apparente avec les "évidences naturelles" (...). L'effort pour générer des séries de déclarations, qui sont tellement imbriquées que chacune d'entre elles englobe toutes les autres (...)" (O.c., 468s.).

C'est ainsi que Vernant caractérise la contribution de Parménide. Nous le verrons plus clairement dans les applications par Zénon de cette méthode de compréhension strictement logique, de manière à " influencer " son prochain (WR 4).



W.R. 208.

**Troisième échantillon : la critique du fondamentalisme zénonien.**

**Echantillon bibliogr. :**

- J. Salem, *Zénon d'Élée*, in : D. Huisman, *Dict.d.phil.*, 2098 ;
- Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs immédiats*, Monaco, 1979, 151/166 ;
- W. Röd, *Die Phil.d.Antike*, 1, 126/139 (Zénon) ;
- Fr. Krafft, *Gesch.d.Naturwissenschaft*, 1, 240/242 ; 295ff... ;
- P. Foulquié, *La dialectique*, Paris, 1949, 12/14 (Zénon d'Élée) ;
- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Antw./Nijm., 1944, 15/28 (Zénon d'Élée) ;

Ces travaux/pièces fournissent les informations de base sur le plus célèbre élève/penseur de Parménide (WR 91), Zénon d'Élée (-500/...).

**Introduction.**

**Echantillon bibliogr. :**

- F. van Eemeren/ R. Grootendorst/ T. Kruiger, *Argumentation Theory*, Utr./Antw., 1981-2, 17/20 (*Un modèle de base de l'argumentation*) ;
- T. van Dijk, *Tekstwetenschap (Een interdisciplinaire inleiding)*, Utr./Antw., 1978, 71/74 (*Qu'est-ce que la pragmatique ?*) ;
- I.M. Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Antw., 1961, 48/50 (*Les trois dimensions du signe*) ;
- Colin Cherry, *On Human Communication (A Review, a Survey, and a Criticism)*, Cambridge / Massachussettes/ London, 1966-2, 219/ 257 (*On the Logic of Communication (Syntectics/ Semantics/ Pragmatics)*) ;
- C.W. Morris, *Foundations of the Theory of Signs*, in : *International Encyclopaedia of Unified Science Series*, I, Na. 2, Chicago, 1938 (*note : Morris est le fondateur de la sémiotique, la pierre comme signifiant (Lady Welby, Significs, in : Encyclopaedia Britannica, London, 1911-11 ; WR 6 ; 20).*)

Cette brève bibliographie montre - une fois fouillée - qu'une structure triple peut fonctionner comme un principe de base. Nous allons maintenant l'expliquer.

**1.- Modèle d'application.**

Prenons - pour rester dans l'atmosphère de la Grèce antique - un extrait de l'Odyssée (1:19b/ 95 : La rencontre des divinités). Nous traduisons, rapidement, ce que dit la déesse Athéna : “ Notre Père, fils de Cronus (WR 139 : Chronos ; 143 : Zeus), le plus haut parmi les commandants, (...) la misère du sage héros Odusseus pèse lourdement sur moi (= Athéna).

Pendant si longtemps, loin de ses proches, il a enduré de nombreuses formes de misère, sur l'île entourée de raz-de-marée, le nombril de la mer (WR 171 : archidion) ; 195 : point central) (*note : il s'agit de l'île d'Ogugia, l'ancienne - vénérable (île), où Odusseus, échoué sur le rivage comme un homme qui se noie, a été sauvé par la déesse Kalupso (WR 197v.). (...).*”

W.R. 209.

L'île est, en effet, riche en (belles) forêts. Mais une déesse, la fille de l'Atlas omniprésent (*note* : dans le mythe grec, la divinité des cieux en tant que système inébranlable) - Calupso - habite sa grotte. (...) . Mais Odusseus meurt du mal du pays pour - si seulement - (de loin) voir la fumée s'élever (des cheminées) au-dessus du sol de son père et, ensuite, pour mourir.

Ton cœur, Olympien (WR 123), ne se retourne-t-il pas en toi, mû par la sympathie pour Ulysse ? (...). - Voilà pour un plaidoyer raisonné.

## **2. -- Première analyse.**

**a.** L'herméneutique (WR 164), en tant qu'analyse de texte, distingue, tout d'abord, deux dimensions ('aspects', identités partielles) dans un texte.

**a.-** Il y a le message réel, strictement "textuel". Par exemple

(i) les mots eux-mêmes, qu'Homère cite, comme le plaidoyer d'Athéna ; et

(ii) les mots qui, dans ce cours, sont cités de l'Odusseia (contexte du plaidoyer d'Athéna/texte de son plaidoyer).

**b.** Ce qui, selon F. van Eemeren et al, *Argumentation Theory*, 17, est appelé le purport. Donc, dans ce modèle applicatif :

(i) L'idée maîtresse, dans le plaidoyer d'Athènes, est de ramener Odusseus dans sa patrie sur ordre du souverain prééminent, Zeus ;

(ii) la volonté - en citant l'intégralité du texte - de l'auteur de ce cours, à savoir fournir un modèle applicatif, suite à une analyse textuelle.

**b.** L'herméneutique, en tant qu'analyse de texte, peut elle aussi se servir de T. van Dijk, *Textologie*, 71, pour -indiquer précisément la même chose - de manière factuelle-.

**a.--** L'auteur distingue, dans un texte, d'abord l'expression linguistique (l'objet qui est "exprimé", c'est-à-dire le message strict (voir ci-dessus)).

**b.--** Puis il distingue, dans le même texte, l'acte de langage (WR 6 ; 20) ou l'action de langage, c'est-à-dire le purport (voir, aussi ci-dessus).

Nous faisons un pas de plus vers la pragmatique du texte (analyse) : la 'pragmatique' est appelée, avec van Dijk, " la science qui s'occupe de l'étude des actes de langage " (o.c., *ibid.*).

## **3.-- Deuxième analyse.**

Avec Charles Morris (1901/1979), Colin Wilson et Bochenski distinguent deux aspects partiels au sein du message strict (expression linguistique).

### **a.-- La syntaxe.**

Le système des mots, en tant qu'interprétation des idées (WR 5), est "interconnecté". L'analyse des relations entre eux est ce que Morris appelle la "syntaxe".

W.R. 210.

**b. -- La sémantique.**

Le système de mots, qui constitue la communication textuelle, a un sens : les phrases prononcées se réfèrent au sujet, aux données.-- Appliquons maintenant ce double schéma.

**Ad. a. - Syntaxe**

Prenez la phrase “La misère du sage héros Oduseus me pèse” ! Sujet : “ la misère “ (avec la clause adverbiale de “ possession “ (attribution), à savoir) “ du sage héros Oduseus “ ; proverbe : “ pèse “ (avec les précisions ou déterminations de l’objet direct (l’attribution de “ peser “)), “ moi “ (et la clause adverbiale de “ sage “, à savoir) “ lourdement “.

**A. Il est clair que :**

(1) la structure d’interprétation “sujet” (identité complète) / “proverbe” (identité partielle),

(2) “défini plus précisément” (spécifié) par des “clauses” (dans les deux parties du fichier d’interprétation), contrôlant la syntaxe, les interrelations, des mots (WR 180 : un/ pluriel’, -- 159 : un sujet/ pluriel des proverbes ; 200 : tête du nom et du verbe).

**B. L’interprétation est double avec ses dispositions**

est une structure, au sens structural du terme. Le WR 109 nous a appris que l’autorégulation (= structure, au sens strict) contrôle (= tient à sa portée) une série de transformations (transformations) telle que la série forme un système (ensemble cohérent).

Transformons la phrase précédente en remplaçant le sujet et le prédicat (par des clauses). “Depuis si longtemps, déjà, il endure, loin de ses proches, de nombreuses formes de misère, - et cela sur l’île entourée de raz-de-marée, le nombril de la mer”.

L’analyse syntaxique (dissection) montre, encore une fois, l’autorégulation (structure identique) inhérente à chaque phrase (quelle que soit la diversité des sujets et des énoncés).

**Sujet** ; “il”, (avec adjectif) “s’est éloigné” (avec adjectif) “de ses proches” ;

**Disant** : “endure” (avec objet direct) “de nombreuses formes de misère” (avec adjectif de lieu), “sur l’île entourée de raz-de-marée” (avec adjectif de lieu), “le nombril de la mer”. Tous les mots individuels de cette dernière phrase sont différents de ceux de la précédente (= transformation) ; mais la structure (= autorégulation) est identique .

Conséquence : les deux phrases appartiennent au même système de transformations, régi par la structure d’interprétation -- on peut donc transformer la structure, dans ses éléments, en analysant les phrases suivantes de la même manière.

W.R. 211.

**Ad b.-- Sémantique.**

Les mêmes phrases sont, à présent, analysées différemment. - Les mots, dans la structure d'interprétation, signifient quelque chose, c'est-à-dire **(i) la** ou les misères d'Odusseus ; **(ii) l'**attitude d'Athènes à son égard, etc.

En d'autres termes : le sens, dans la communauté linguistique, devient, par l'usage singulier-concret de la langue, le contenu de la communication.

**Note : a.** En linguistique, la sémantique traite de la signification des mots ("lexigraphie"), des groupes de mots, des phrases.

En philosophie (ou en logique), cela est supposé et l'accent est mis sur l'argument, qui est exprimé en mots, groupes de mots et phrases. On parle alors d'"interprétation" (interprétation en termes singuliers et concrets) de ce que propose la syntaxe.

Surtout lorsque cette philosophie est formalisée. - Cf. WR 108 :  $Z = ab$  (= sujet / proverbe).

**b. Une application.**

**(1) Syntaxe** :  $o$  (= sujet) +  $b_1(o)$ ,  $b_2(o)$ ,  $b_3(o)$ , ...  $b_{nn}(o)$  +  $g$  (= proverbe) +  $b_1(g)$ ,  $b_2(g)$ ,  $b_3(g)$ ,  $b_n(g)$  (*note* : les signes  $b(o)$  et  $b(g)$  représentent les clauses du sujet et du proverbe). La série de signes est une structure (autorégulation). Comme écrit ci-dessus, il est purement syntaxique -- "non interprété" (c'est-à-dire un schéma vide, remplissable par des significations).

**(2) Sémantiquement** : "La misère (=  $O$ ) du sage héros Odusseus (=  $B(O)$ ) me pèse (=  $G$ ) (=  $BG$ ).

En d'autres termes : en remplissant les signes abstraits-synthétiques, qui ne représentent que la structure (autorégulation), en les interprétant sémantiquement (en leur donnant des significations), on établit un modèle applicatif (= modèle sémantique, application du modèle régulateur, qui est caché dans la syntaxe).

En d'autres termes : la structure syntaxique donne un ensemble de relations (de "coquilles vides") ; la sémantique "interprète" ces signes abstraits par des significations formulées en mots.

**Note** - On peut comparer cela à WR 114/118 (gestalt) : grâce à la sémantique, on "voit" la gestalt syntaxique. Voilà pour l'introduction, avec sa triple sémiotique.

**Critique du fondamentalisme** - En 1925 déjà, un remarquable représentant du type anglo-saxon d'analyse du langage, Georg Edward Moore (1873/1958), dans son ouvrage *A Defence of Common Sense*, in : *J. Muirhead, Contemporary British Philosophy*, Londres, a critiqué le fondamentalisme.

*Karl Popper* (1902/1994) (WR 61), dans sa *Logik der Forschung* (1941) le fait à son tour.

### **Fondamentalisme**

Le “fondamentalisme” est l’opinion selon laquelle toute connaissance doit être fondée. Par “motif” (“raison”), raisons nécessaires et suffisantes, on entend avant tout une preuve concluante. Une “justification” pour que ce qui est affirmé puisse être considéré comme prouvé est une nécessité absolue aux yeux du fondamentaliste.

Le fondamentalisme est une caractéristique d’un type de rationalisme. Le rationaliste fondamental

(i) croit, avec René Descartes (1596/1650), qu’une connaissance, une intuition, une proposition, est fondée, justifiée et donc “rationnelle” si elle est basée sur une raison rigoureuse (de préférence mathématique) ;

(ii) croit, avec John Locke (1632/1704), que la connaissance est justifiée si elle est basée sur la perception des sens et est, par conséquent, “rationnellement justifiée”.

Le rationaliste intellectualiste (type Descartes) a foi en la raison (mathématique), comme dans le fondement fixe (fondation) ; le rationaliste empiriste (type Locke) a foi en la perception (sensorielle), comme dans le fondement fixe.

Les deux variantes du rationalisme croient encore à une autorité infaillible, l’une de l’intellect, l’autre de la perception.

### **Conclusion.**

Le “fondamentalisme” est

(i) l’opinion selon laquelle la connaissance doit être fondée et

(ii) que, pour cette connaissance fondée, il existe réellement un fondement (soit la raison intellectuelle, soit la raison empirique).

### **Critique du fondamentalisme**

La critique du fondamentalisme est donc la remise en cause, sur des bases “rationnelles”, de la politique de l’Union européenne en matière d’éducation.

(i) la nécessité que toutes les allégations soient absolument prouvées et

(ii) la possibilité, à cette fin, d’un motif de preuve.

La critique du fondamentalisme vient donc en vrac de

(i) la manie de la preuve et

(ii) la croyance naïve en l’autorité des preuves, du raisonnement et de l’observation.

*K. Popper, Logik der Forschung, Wien, 1934, 10f, dit, à propos de la raison de la nécessité de “motifs”, de fondements absolus, ce qui suit : “Nous soupçonnons que la recherche scientifique - psychologiquement parlant - sans une foi scientifiquement indiscutable - si l’on veut, c’est-à-dire une “foi métaphysique” - dans, le plus souvent, des idées théoriques extrêmement inexplicables, n’est pas du tout possible”.*

En d’autres termes, les hypothèses bien fondées, dont la véracité est garantie, ne peuvent, humainement parlant, être manquées - pas même dans le travail et la recherche scientifiques. Ainsi, même le scientifique a besoin de “fondations”.

W.R. 213.

Par exemple, Popper lui-même dit que “ce qu’est la science” n’est pas en soi “décidable” (c’est-à-dire déterminable), -- que l’idée de “science” est elle-même un point de départ philosophique extra-scientifique. Popper dit - à l’instant - que même le scientifique ne peut se passer de la “ croyance métaphysique “ (par exemple la soi-disant croyance métaphysique en la science elle-même) et que cette croyance est psychologiquement indispensable. Ceci - à cause de l’esprit vif de Popper - doit être une erreur : il a dû vouloir dire qu’une telle croyance est métathéorique (WR 188). Cela implique que, d’un point de vue purement méthodologique, une idée forte - elle-même non prouvable par la science professionnelle : elle ne peut pas commencer, sans cette croyance, une idée forte “ science professionnelle “ détermine le langage (et en même temps le regard) du scientifique professionnel.

### ***Rhétorique de la science professionnelle.***

G.-G. Granger (1920/2016), un rationaliste bien connu, commet un sophisme analogue. Dans sa *Pensée formelle et sciences de l’ homme*, Paris, 1967, 21/24 (*Rhétorique et contenus*), Granger tente de faire deux affirmations :

(1) **La** “rhétorique” (qu’il conçoit très mal, ce qui la rend d’autant plus facile à - disons - ridiculiser) s’enferme dans le purement “verbal” (verbeux). Ainsi o.c., 21 (“L’ usage rhétorique du langage se distingue radicalement de son usage scientifique en ce qu’ il s’ enferme dans un univers verbal”).

(2) **La** “rhétorique” - poursuit Granger - utilise le langage comme moyen d’influence entre plus d’un sujet (ne serait-ce que pour le plaisir purement “esthétique” qu’en retire le sujet qui parle, écoute ou lit ; o.c., 22).

(3) **La** science professionnelle, d’autre part, -- selon Granger, toujours -- utilise un langage

(a) non seulement comme moyen de compréhension entre les sujets engagés dans la science professionnelle (= les scientifiques professionnels),

(b) mais aussi comme un moyen d’interprétation entre ces mêmes sujets et le monde perçu, de telle sorte que les objets de ce monde perceptif deviennent “maniabiles” (gérables). (O.c., 231s))

Selon *Thomas S. Kuhn* (1922/1996), *The Structure of Scientific Revolutions*, Meppel, 1976-2, 135 : “Lorsque nous examinons la vaste littérature expérimentale (...), nous soupçonnons que quelque chose comme un paradigme, également, sous-tend l’observation.



W.R. 214.

Ce qu'une personne "voit" (WR 41 : theoria) dépend (i) à la fois de l'objet qu'elle regarde, (ii) et de ce qu'elle a appris à "voir" au cours de ses expériences visuo-conceptuelles antérieures. en l'absence d'une telle formation (= pratique), il n'y a qu'"une confusion bourdonnante", pour reprendre les termes de William James (1842/1910).

**Note --** "Visuel-conceptuel" signifie, en termes pratiques, le paradigme (en termes platoniques : l'idée) qui, par la pratique, dans les relations de groupe, émerge des faits observés.

Kuhn fournit un modèle applicatif o.c.,36 : "A un moment donné entre 1740 et 1780, les théoriciens de l'électricité (WR 190v. : langage de la perception/ langage théorique) ont été, pour la première fois, capables d'accepter les fondements (WR 212) de leur domaine, sans autre forme de procès.

1. À partir de ce moment, ils se sont lancés dans des problèmes plus concrets et plus cachés et ont communiqué leurs résultats, de plus en plus, dans des articles adressés à d'autres théoriciens de l'électricité plutôt que dans des livres destinés au monde développé en général.

2. En tant que groupe, ils ont réalisé ce que

(i) les astronomes, dans les temps anciens,

(ii) les chercheurs de mouvements au moyen âge,

(iii) les physico-opticiens à la fin du 17ème siècle,

(iv) a atteint les géologues historiques au début du XIXe siècle.

C'est-à-dire qu'ils ont produit un paradigme qui s'est avéré capable de diriger les recherches de l'ensemble du groupe.

Sauf avec l'aide du recul, il est difficile de trouver un autre moyen de caractérisation ("critère") qui déclare aussi clairement qu'un domaine est une science (professionnelle)".

### **Conclusion.**

(1) Comme aussi l'orateur (le soi-disant "rhéteur")

a. s'adresse à d'autres sujets (première dimension de Granger)

b. de les influencer pour qu'ils adoptent un point de vue différent (de préférence le sien) ("theoria"), c'est-à-dire une réinterprétation, des objets de leur perception,

(2) Tout comme le scientifique professionnel :

a. il trouve, par hasard, généralement, une nouvelle "vision" (dans le jeu de langage de Kuhn : paradigme) des objets d'une observation ;

b. il communique ce point de vue aux autres sujets,

b.1. le lecteur cultivé (rhétorique vulgarisatrice des scientifiques professionnels),

b.2. le "spécialiste" (vulgarisation "élevée"), de telle sorte que les deux "points de vue" (= interprétation) du monde observable (les "objets" qui en proviennent) sont influencés (de préférence dans le sens du scientifique spécialiste influent lui-même).



W.R. 215.

### **Conclusion générale.**

1. Le WR 43 nous a appris que, dès les premiers temps de la “philosophie”, la théologie, la philosophie, la science professionnelle et la rhétorique étaient toutes liées.

2. Il est clair que, après ce qu’ont dit Popper et Kuhn, cela reste vrai aujourd’hui - sauf en ce qui concerne la théologie. La métathéorie de la théorie scientifique (WR 188v.) comprend, par nécessité, à la fois la philosophie (WR 213) et la rhétorique (à l’instant).

En d’autres termes : si le scientifique professionnel veut atteindre la pleine conscience (WR 137) de ce qu’il fait (= travail scientifique professionnel), il doit le faire de manière métathéorique. S’il veut le faire de manière métathéorique, il devrait impliquer à la fois la philosophie et la rhétorique : celles-ci appartiennent intrinsèquement, c’est-à-dire situées dans les rouages de la science du métier elle-même, à la pleine conscience d’elle-même en tant que science (professionnelle).

**Note** - Sur la crise du rationalisme éclairé, suite à sa crise des fondements (à travers la critique du fondationnalisme), voir : *W.W. Bartley, Flucht ins Engagement (Versuch einer Theorie des offenen Geistes)*, Munich (Szczeny Verlag), 1964.-- Nous y reviendrons - en partie -.

### **La syntaxe zénonique (logique).**

*Clément Ramnoux, Parménide*, 158ss, résume la syntaxe logique (WR 210v.), fondée par Zénon d’Élée, comme suit. Ramnoux appelle cela la ‘formalisation’, c’est-à-dire la réduction d’un texte (le texte complet, sémantico-pragmatique) à son cadre logique strict (= la syntaxe).

**a.--** Zénon, selon Ramnoux, commence par la base (‘fondation’) de l’adversaire (ce qui inclut l’agonistique ; WR 11 ; 144).

Sur le plan phraséologique (c’est-à-dire en ce qui concerne la formulation de la “frasis” - formation de la phrase), un “si” introduit la phrase.

### **Modèle applicable :**

“Si (comme le prétend mon adversaire) il existe une multiplicité d’“être”, alors ...”.

### **Modèle applicable :**

“S’il y a mouvement (= multiplicité des lieux de passage), ...”.

**Note** - On voit que l’éristicien (chef de la contestation ; WR 9 : les ténzones soémériques) Zénon est assez rusé pour exprimer la thèse de son adversaire (peut-être le paléopythagoricien (multiplicité) ou Héraclite (mouvement)) dans le langage (qui contient en même temps l’interprétation) répété par son maître (WR 214 : formation). Ce qui est - logiquement - malhonnête. Pourquoi ? Parce que, dans le système linguistique fermé (des Pythagoriciens ou d’Héraclite), il introduit un usage du langage étranger à ce système.

W. R. 216.

Lisez les pages sur le pythagorisme (WR 98/181) ou l'ultra bref aperçu (ainsi que ce qui a été dit sur la dialectique, cours de première année) sur la philosophie d'Héraclite : il y a, au moins, autant de syntaxe logique (cohérence) dans ce système que dans celui de Zénon. Il aurait été plus approprié, pour Zénon, de choisir non pas le point de départ parménidien mais celui de son adversaire. Ce n'est qu'alors qu'il aurait montré tout le sens du système.

**b. --** Ramnoux résume les étapes suivantes du raisonnement comme suit.

**b.1.** Dériver du lemme (hypothèse de base) - par argumentation (argument, preuve) - des inférences qui sont mutuellement (c'est-à-dire syntaxiquement) contradictoires (contradictoires).

**b.2** Dédire de ces contradictions que l'hypothèse de base est impossible (c'est-à-dire absurde) -- cf. WR 198v. (méthode de Parménide).

**Remarque :** Ramnoux, o.c.,158, dit que, comme lemme métathéorique, Zénon suppose (sans l'articuler) que, pour être valide, une prémisse ne doit pas conduire à des dérivations contradictoires. Ce qui est la méthode de la preuve par l'absurde (c'est-à-dire par le contrefactuel). Parménide a, de cela, posé le fondement de la preuve, en dessinant, ontologiquement, la contradiction absolue d'être (le) et de ne pas être (le) prêt.

Voir - donc - ci-dessus, avant cela. En attendant, il apparaît que la philosophie, dans son ontologie, est l'un des présupposés philosophiques (et non scientifiques) de la science professionnelle. (WR 213). En d'autres termes, la science professionnelle se confond avec la philosophie. " Plus simplement : il ne faut pas se contredire " (Cl. Ramnoux, o.c., 158).

**Simplement formalisé :**

Si - en tant que lemme -  $acd_1, acd_2, \dots, acd_n$  sont postulés, de sorte que - dans l'analyse - les dérivations  $csq_1, csq_2 \dots csq_n$ , qui, selon la syntaxe logique, en découlent nécessairement, sont mutuellement contradictoires (sous la forme "soit  $csq_x$ , soit  $csq_y$ , soit  $csq_z$ "), alors ce lemme contient une incongruité et, immédiatement, un lemme alternatif est logiquement valide.

Telle est la syntaxe logique de l'argument de Zénon.

Comparez avec le WR 211 : là, il s'agissait de la cohérence logique du jugement ; ici, il s'agit de la cohérence logique d'une série de jugements, que l'on peut appeler "argument".

W.R. 217.

***La critique du fondamentalisme zenonien.***

**a.** Nous savons maintenant que Zénon est le fondateur - pour autant que nous le sachions - de la syntaxe logique (appliquée) (sens de la dérivation systématique).

**b.** Mais est-il, à la fois, dans cette voie (l'analyse de la syntaxe logique), également le fondateur de la critique (appliquée) du fondamentalisme ? Oui, si Aristote - comme le dit E.W. Beth, o.c., 19 - dit la vérité : "Les quatre paradoxes du mouvement (*note cit.* : raisonnements logiquement non liés ; 'antinomies') mentionnés par Aristote sont tous des variations sur le même thème.

Elles aboutissent toutes à la même conclusion : (l'hypothèse de la multiplicité) ne constitue pas un point de départ pour l'explication rationnelle (des phénomènes du mouvement), pas plus que (la théorie de l'unification éléatique).

**Conséquence :** les deux positions n'ont rien à se reprocher. Ce qui signifie que Zénon lui-même était convaincu de l'absurdité de la prémisse de Parménide. Il voulait simplement prouver - si Aristote a raison - que les adversaires adoptaient également des positions tout aussi absurdes.

Si, par conséquent, Aristote a raison, alors Zénon est, sans aucun doute, le fondateur de l'art de la guerre.

(1) de la prise de conscience que tout raisonnement a besoin de principes (Platon : lemmata ; dans le langage actuel axiomata, présuppositions ou autre),

(2) de la prise de conscience que les deux types de raisonnement, concernant la multiplicité (multiplicité synchronique ou multiplicité diachronique (mouvement)), étaient également incongrus.

C'est ce que nous appelons, avec le susdit *W. Bartley, Flucht ins Engagement*, p. ex. 97, "l'argument du vous aussi" ou, encore, "l'argument du vous comme moi".

***Mise à jour.***

WR 165.-- Bartley, en tant que rationaliste enragé, tente, mais sans grand résultat (logiquement parlant), de réfuter les théologiens protestants - Karl Barth (1886/1968), Paul Tillich (1886/1968), Emil Brunner, Reinhold Niebuhr, qui représentent la nouvelle pensée protestante.

Ces théologiens partent, entre autres, de la limitation logique de la raison. Ils justifient cette limitation - rationnellement - comme suit.

Quel que soit le raisonnement, on peut toujours se poser deux questions

(1) "Comment le sais-tu ?" (la question épistémologique) et

(2) "Mettez à nu vos derniers 'motifs' (axiomes, lemmates)".

Ces deux questions ne peuvent malheureusement pas être répétées à l'infini, après chaque réponse qui y est apportée.

W.R. 218.

Si, par conséquent, les questions sans fin, épistémologiques et syntaxiques (Comment sais-tu ? Prouve-moi, encore une fois, ce que tu prétends !), devaient un jour devenir finies, en nombre, alors - disaient les théologiens protestants - il n'y a qu'une seule issue : s'arrêter quelque part. Ce qui revient, selon ces mêmes théologiens, à accepter ("croire", dirait Popper ; WR 212) par exemple une prémisse initiale (lemme), -- qui pourrait ensuite être par exemple une norme (critère), un but final, etc.

Avec C.S.S. Peirce, il y a l'"autorité" ou la ténacité de l'a priori (c'est-à-dire l'orthodoxie (ce que les autres prescrivent, répètent), l'individualité (ce que je pense être juste), la libéralité (je discute, mais seulement sur la base de mon point de départ librement choisi)). Parler, avec Peirce également, de 'méthode scientifique' ('permanence externe') est donc absolument hors de question (Voir Cours de Logique, Première Année).

En d'autres termes, un tel raisonnement est tout sauf "scientifique". Voici la preuve rationnelle de l'irrationalité de n'importe quel principe de syntaxe logique, mais de tous. Ainsi, l'analyse de la syntaxe logique, si elle est poussée assez loin, transforme la pensée rationnelle en une forme d'"irrationalité".

En d'autres termes : en principe du moins, tout irrationalisme est rationnellement fondé. Vous parlez d'un paradoxe !

Première application religieuse... Puisque toutes les opinions sont - en dernière analyse (c'est-à-dire logiquement - syntaxiquement) - irrationnelles, cherchons la voie dans une foi religieuse.

*J. Daniélou, Origène, Paris, 1948, 32, cite l'apologétique (fondement rationnel de la foi) d'Origène d'Alexandrie (.../+254), avec S. Augustin de Tagaste (+354/+430), "le plus grand génie de l'antiquité chrétienne" (o.c.,7). Origène exhorte les chrétiens qui réfléchissent à analyser toutes les opinions (avec une certaine réserve pour les Epikoureeans "athées" (Epikouros de Samos (-341/-271)). Le résultat ressemblait à celui des néo-protestants d'aujourd'hui : "Ils n'écoutent jamais ceux qui pensent différemment d'eux".*

***Par conséquent***, aucun penseur parmi les "anciens" (c'est-à-dire *les* prédécesseurs) n'a réussi à persuader ne serait-ce qu'un seul adhérent des "nouveaux" (c'est-à-dire des plus récents) d'adhérer à son propre système". Daniélou décrit la conclusion finale d'Origène : "akritos tuchè" (hasard aveugle) - et non la raison - décide de l'opinion factuelle d'une personne.

a. Au passage : dans son exposé des processus de formation de l'opinion, Peirce souligne lui aussi leur coïncidence.

A.kritos" signifie "ce qui n'est pas (encore) écrit, ordonné". Ce qui est dans le non décalé (concernant lui-même). Aveugle (en premier lieu, en ce qui concerne lui-même).

b. Pire encore, selon Emmanuel Kant (1724/1804), figure de proue de l'Aufklärung allemande : "La folie et la raison ont des frontières si inconnaissables qu'il est difficile d'avancer longtemps dans l'une d'elles sans s'aventurer dans l'autre". (*I. Kant, Träume eines Geistersehers, erläutert durch Träume der Metaphysik*, Leipzig, 1880 (Première édition : Königsberg, 1766), 48).

**Pour le dire plus clairement, les** frontières entre la raison et la folie sont tellement inconnues que, une fois dans le domaine de la raison, on tombe facilement dans le domaine de la folie. C'est dire que, dans les moments de lucidité, cet archi rationaliste ne se faisait aucune illusion sur le travail de la raison. Origène est donc loin d'être le seul à faire un usage effectif de la raison.

#### ***Deuxième application religieuse.***

a. Origène résout la crise fondamentale des anciennes philosophies grecques en disant : "Ne vous attachez à aucun philosophe (après les avoir tous analysés). Adhérez, cependant, à Dieu et à ses prophètes". (J. Daniélou, o.c., 33) Comme si, avec cela, tout était clarifié !

b. L'argument du "vous aussi" des néo-protestants est analogue.

(i) Pour des raisons d'arguments logiques bien définis, la raison (éclairée) est tellement limitée que personne n'échappe à un "engagement" situé hors de la raison, ce qui, pour une personne "critique", passe pour "dogmatique".

#### **(ii) Conséquence :**

a. Le chrétien a le droit de faire un choix (engagement), selon sa libre conclusion ;

b. il s'agit d'un droit, que personne ne peut lui reprocher, du moins pour des raisons purement rationnelles. Cfr W. Bartley, o.c., 100.-- Comme si avec cela, tout était clarifié !

**Note --** Comme déjà précisé dans le cours de pensée (première année) :

(i) les propositions doivent être comprises comme des lemmata, des hypothèses, qui, au départ, souffrent des limites de la raison ;

(ii) peut clarifier l'analyse (axiomatique-déductive ou réductrice).

W.R. 220.

***Modèle applicatif de l'argument zenonique.***

(1) Simplicios, un néoplatonicien (tss. +500 et +600), nous a laissé un récit.

(2) Pour faciliter la compréhension, notons qu'à l'époque de Zénon, deux anthologies étaient en circulation, chacune contenant une théorie de la matière (conception de ce qu'est un corps matériel grossier ou fin) et des mathématiques. La raison en est que l'idée pure et la Gestalt qui lui est associée dans l'imagination n'étaient pas suffisamment séparées (WR 205v.).

*E.W. Beth, De wijsb. d.wisk.*, 18vv, décrit les deux anthologies.

***A.-- La théorie de la multiplicité.***

Cela revient à une ontologie atomique. On peut l'attribuer aux Paléopythagoriciens. La théorie atomiste/atomique de la matière dit qu'un corps (tout ce qui a une étendue, une "taille") est constitué d'une étendue telle que ces unités ("points", micromonades ; WR 104 ; 111) **a/** sont en nombre fini et **b/** sont indivisibles (dernières unités). La "configuration des points" semble être le terme qui résume le mieux la situation.

***B. -- La doctrine de l'unité.***

Cela revient à une ontologie infinitésimale.

Elle peut être attribuée à Zenon, entre autres. La théorie infinitésimale de la matière dit qu'un corps est constitué d'une extensibilité telle qu'il contient des parties contiguës, qui sont **a/** divisibles et **b/** infiniment divisibles (divisibilité infinitésimale : dans le petit, il n'y a pas de plus petit, mais toujours quelque chose de plus petit, -- qui sont **a/** magnifiables et **b/** infiniment magnifiables (magnifiabilité infinitésimale : dans le grand, il n'y a pas de plus grand, mais toujours quelque chose de plus grand).

**Note --** On pourrait aussi dire que la doctrine de la multiplicité enseigne des unités discontinues et que la doctrine de l'unité enseigne une cohérence matérielle continue. La doctrine qui enseigne la continuité est également appelée synechisme ("sun.eches", contigu, continu). Le point de vue de Zénon peut donc être appelé "synechisme infinitésimal".

**Note --** On voit que, dans l'ontologie synechiste, l'idée de 'limite' est à l'œuvre : on s'approche, enfin, continuellement, mais sans jamais atteindre, la limite voulue. - Dans l'arithmétique infinitésimale, cela devient, plus tard, application, actualisation.

Ainsi, la critique de Zénon (éristique, " dialectique ", " agonistique ") est dirigée contre la ou les ontologies suivantes :

**a.** étant l'extensivité ("taille"),

**b.1.** être composé d'un nombre fini d'unités indivisibles,

**b.2.** être vraiment émouvant (exposer une multitude de lieux).

W.R. 221.

Lisons maintenant le modèle applicatif, comme Cl. Ramnoux, o.c., 159v., le dit (en s'appuyant sur les textes).

**1. La thèse.** La thèse est l'affirmation que l'on souhaite défendre. Il se divise en deux parties.

**1.1. Étant donné.** La prémisse (de l'opposant) : " S'il y a une multiplicité d'être ".

**1.2. Demandé .** Les dérivations contradictoires de cette prémisse : "Alors ces êtres sont, en même temps, grands et petits, et grands à l'infiniment grand et petits à l'infiniment petit".

**2. Preuve (argumentation, argumentation).** La "preuve" est appelée la série de jugements qui, selon une syntaxe logique (WR 210 (jugement) ; 216 raisonnement), rendent la proposition "vraie".-- Remnoux voit deux - trois parties.

**2.1. Argument a.** " Un être (correspondant aux caractéristiques susmentionnées, c'est-à-dire à la fois infiniment petit et infiniment grand), s'il est ajouté à un autre (être), n'augmente pas ce (dernier) ". Raison : si une étendue, qui n'est rien, est ajoutée à une autre, elle ne peut pas augmenter cette dernière.

**Conséquence** : la valeur ajoutée, dans ce cas, serait donc nulle".

Simplikios note ici que Zénon veut montrer que quelque chose qui n'a ni étendue, ni épaisseur, ni masse est simplement - en termes ontologiques - "rien".

**2.2.a. Argument b.** "Si, toutefois, l'"être" en question est (quelque chose), alors cela implique nécessairement que toute partie de celui-ci a une certaine extensivité (taille), un certain diamètre (épaisseur), une certaine distance par rapport aux autres parties".

**2.2.b.(i) Argument b.1.**

**Preuve régressive.**

"La même preuve s'applique cependant à tout composant situé avant celui dont on vient de parler : lui aussi possédera à son tour l'extensivité".

**2.2.b.(ii) Argument b.2.**

**Infinitésimal - preuve régressive.**

" Il en va de même si l'on prétend cela une fois ou un nombre infini de fois : aucune partie, après tout, ne sera la dernière et aucune partie ne sera pas impliquée dans une autre.



W.R. 222.

### 3. Conclusion (*jugement de valeur, évaluation*).

La “conclusion” est ce que l’on appelle la comparaison entre la question posée et les éléments de preuve, de sorte que, dans ces derniers, on voit la réponse à la question posée.

Voici comment Zénon s’exprime : “ Si donc il y a une multiplicité d’êtres, ces êtres sont à la fois grands et petits, grands à l’infiniment grand, petits à l’infiniment petit “. C’est le cas du P. 1, tiré de l’ouvrage de Zénon intitulé *De la nature*. C’est un modèle d’argumentation (proposition/ preuve/ conclusion).

“En raison de la clarté logique qui caractérise l’argumentation de Zénon, Aristote le conçoit comme le fondateur de la logique au sens strict”. (W. Röd, o.c., 137). Au moins en termes de syntaxe logique.

**Note 1 :** On voit que Zénon s’amuse à répéter sans fin un raisonnement (partiel) (WR 106 : algorithme). C’est comme si la découverte de la limite (limite de plus en plus approchée, mais jamais atteinte) l’avait fasciné.

En guise de mise à jour, voir WR 217v. : la récupération sans fin de la preuve de la série d’assertions (comme moyen de prouver la limitation de la raison). Mais, pour les théologiens néo-protestants, cette revendication sans fin sert à soutenir l’affirmation selon laquelle elle est impraticable (c’est-à-dire que l’induction sommative, qui implique un ensemble infini, est impraticable à moins que l’on ne trouve autre chose à en faire).

2. Nous n’allons pas nous perdre ici dans la multitude d’interprétations provoquées par le texte de Zénon, qui n’est pas si clair. Nous avons deux choses à faire :

(i) la fusion - avec toutes ses conséquences désagréables - de l’ontologie, de la science matérielle et des mathématiques.

(ii) le sens de la syntaxe logique de Zénon, qui est toujours valable.

**Note.--** Nous citons cependant ici l’interprétation de W. Röd, o.c., 128.

#### (A) *L’idée de base de Zenon.*

Si l’on conçoit les choses (doctrine de la multiplicité) comme des agrégats (configurations) de parties indivisibles, alors ces parties doivent être, (i) non étendues et (ii) **étendues**. Ou du moins, c’est ce que l’on croit.

**Ad (i) :** S’ils sont non bornés, c’est-à-dire des “points” mathématiques, alors tout agrégat d’entre eux serait, de même, non borné.

**Ad (ii) --** S’ils sont étendus, ils doivent être limités au préalable par des parties voisines,-- qui, à leur tour, sont également limitées de cette manière,-- qui -se poursuit sans limite-.

W.R. 223.

En d'autres termes : le relationnisme caractérise la conception de Zénon de la matière et de l'être : une fois délimités (= impliqués dans un spécimen proche), ils sont sujets à la récurSION (régressifs) et ce sans fin (infinitésimaux). Que faire si l'induction sommative (d'abord tous les éléments séparés, puis tous ensemble) est irréalisable.

L'être - dit Röd - serait, dans ce cas, en tant que somme d'une infinité de parties étendues, inévitablement, pensé comme infiniment étendu". (Ibid.).

**Conclusion** - L'être doit être considéré comme étant à la fois illimité et limité. Conséquence : étant donné ce non-sens (contradiction), le contre-modèle, la théorie unifiée, doit être accepté comme possiblement vrai. Le dilemme signifie la syntaxe.

### **(B) L'idée supplémentaire de Zenon.**

En plus de son raisonnement, Zenon argumente contre la présupposition de pièces peu coûteuses. Après tout, ajouter des parties non complètes à quelque chose ne le rend pas plus complet. Pas plus que le fait de l'enlever. Une chose qui est telle que tant son ajout que son retrait n'agrandissent ni ne diminuent rien d'autre n'est rien.

Voilà pour l'interprétation de Röd. Nous en savons trop peu sur le contexte dans lequel Zénon a plaidé.

### **Deuxième modèle applicatif de l'argument zenonique.**

#### **L'Achilleus aux pieds rapides** ('podas okus Achilleus).

Aristote est, maintenant, notre principale source.

**1. La thèse**, - Zenon aborde maintenant la multiplicité diachronique dans le mouvement (déplacement, changement) situé.

Donné. - L'Achilleus aux pieds rapides poursuit la tortue, l'animal le plus lent.

Recherché... Prouvant que peu importe la vitesse à laquelle il va, il ne les rattrape jamais.

#### **2.1.- L'argument 1.**

"Ce qui se déplace doit, inévitablement, atteindre la moitié de la distance (intervalle) avant d'atteindre son but". (infinitésimal - régressif).

Avant d'atteindre le but, il a déjà traversé la moitié de l'espace intermédiaire, et ce jusqu'à l'infini.

Cela s'appelle l'argument de la dichotomie, de la dichotomie (WR 104).

#### **2.2.- L'argument 2.**

"Jamais le plus rapide ne dépassera le plus lent. En effet, inévitablement, celui qui dépasse doit atteindre le point d'où est parti celui qui doit être dépassé.

**Conséquence** : le plus lent restera, inévitablement, toujours en avance sur le plus rapide".

Voilà pour la représentation d'Aristote.

W.R. 224.

### **3. La conclusion.**

“ Dans les deux cas - dichotomie, Achilleus au pied rapide - on prouve l'impossibilité d'atteindre la limite (valeur) (limite), en divisant l'espace à parcourir d'une manière définie. Mais dans le second argument, on dramatise par l'échec de la figure du héros au pied vif dans sa poursuite du plus lent”. (Ainsi Aristote, Phys., 6 : 9, 239b).

La “dramatisation” est une forme de rhétorique bien connue : au moyen d'images vivantes, on établit un rapport de sorte que, grâce à une interprétation singulière - concrète - (WR 211 : interprétation sémantique), on comprend une idée abstraite beaucoup plus rapidement et clairement.

Ici : le mobile (modèle abstrait) est remplacé par l'Achilleus poursuivant (modèle singulier). Ce qu'Aristote a noté. Le logicien Zenon connaissait, en vérité, aussi la rhétorique !

#### **Note. - La critique de l'argument de Zénon.**

(1) Aristote dit : “ Affirmer que - dans le cas d'Achille et de la tortue - celui qui court en avant n'est pas dépassé est faux.

a. Il est vrai que, tant que la tortue a de l'avance, elle ne sera pas rattrapée.

b. Mais, si l'on suppose que la distance à parcourir est une distance finie, elle sera quand même dépassée”. (Ibid.).

Mais à mon avis, pour Zenon, le problème ne se situait pas là :

(i) Il savait aussi, bien sûr, que, dans la réalité physique que le sens commun voit, Achilleus dépasse la tortue ;

(ii) il voulait, apparemment, convaincre par un simple raisonnement, contre toute réalité physique, -- parce qu'il ne voulait pas combattre la réalité physique, mais les axiomata, lemmata des adversaires, non pas par une falsification expérimentale-physique, mais par un simple raisonnement logico-syntaxique (WR 210 + 215v.), qui était une falsification.

Ce n'est pas pour rien qu'il est, aux yeux d'Aristote, le père de la logique. Il a fondé une rhétorique stricte - logique. Il s'agit de la façon dont une personne

(i) établir un rapport

(ii) de manière à affecter le raisonnement logique strict (WR 4 ; 207 : modèle de Parménide).

(2) Ch. Lahr, *Logique*, 701, note que Zénon confond deux types de division : la division égale (deux moitiés, quatre, etc.) et la division proportionnelle (deux moitiés, deux quatre, etc.).

W.R. 225.

**Quatrième échantillon : Protagoras d'Abdera** (- 480/-410).

**Echantillon bibliogr. :**

-- G.Romeyer-Dherbey, *Les sophistes*, Paris, 1985 (7/32 : Protagoras ; selon lui, probablement né en -492) ;

-- J.-P. Dumont, *Protagoras*, in : D. Huisman, *Dict.d.phil.*, 2138/2142 ;

--id., *Les sophistes (Fragments et témoignages)*, Paris, 1969 (24/53 : *Protagoras*).

Nous situons Protagoras, d'abord, dans l'ensemble de la Protosofistique. On la distingue de la Deutéro-sophistique (= Second Sophisme, qui était un mouvement différent, sous les "Bons Empereurs" (+96/+180)).

### **I. - Impression d'image générale de la protosofistique (-450/-3501).**

Cinq tirages suffiront.

#### **I.A. -- L'émergence de l'homme "classique" l'homme "humaniste".**

E.R. Dodds, *Der Fortschrittsgedanke in der Antike*, Zürich/Munich, 1977 (orig. Eng. : *The Ancient Concept of Progress*, Oxford, 1973), 124f. "(La protosofistique) présente les mêmes caractéristiques que la pensée libérale des XVIIIe et XIXe siècles. Ce sont :

(1) l'individualisme,

(2) "Humanité" (*note* : humanisme, dont nous parlerons plus tard),

(3) la sécularisation,

(4) Critique de la tradition sur la base de la "raison",

(5) Une grande foi dans la "raison" appliquée comme la clé d'un progrès incessant".

On ne peut mieux caractériser le passage de l'homme "archaïque" à l'homme "classique" ("humaniste").

En effet, jusqu'à présent, tous les penseurs, - paléomilésiens, paléophthagoriciens, éléates, héraclitéens - étaient archaïques dans leur essence la plus profonde. l'épitomé de leur pensée était - malgré leur comportement parfaitement rationnel - profondément enracinée dans la religion. c'est précisément cela - cette racine sacrée - qui, grâce à la désacralisation, sera éradiquée. Les Protosofistes en sont les auteurs, peut-être inconsciemment, du moins les meilleurs d'entre eux. -- Nous allons maintenant le démontrer à l'aide de deux exemples.

#### **Premier exemple.**

Protagoras était Héracléen. Récapitulons : Héraclite d'Éphèse (soit -535/-465, soit -567/-480) est le fondateur de ce que l'on appelle la "dialectique" depuis le romantisme idéaliste allemand (cf. Denkleer, Première année). Or, les deux principales caractéristiques de la dialectique du destin (c'est le meilleur nom) sont les suivantes

(i) "panta rhei" (tout coule) et

(ii) Harmonie des opposés. Nous allons voir comment Protagoras, en tant qu'homme "classique" (humaniste) typique, les a actualisées.

L'interprétation archaïque de "panta rhei", tout étant "fluide", est double.

(a) Platon, dans le dialogue *Kratulos*, comprend "rhein", "flux", comme un verbe, qui incorpore la terre (mère) (WR 65 : Gaia), appelée Rhee ou Rhea, la Mère de Zeus, comme l'épouse de Kronos/Chronos (WR 93 (le temps) ; 139). En ce sens, "panta rhei", tout coule, équivaut à "être de l'essence de Rhéa, la déesse primordiale de Chthon". (WR 123). On voit tout comme coulant dans la nature de Rhéa, la figure féminine centrale de la plus ancienne couche de religion, en Grèce.

(b) *Cl. Ramnoux*, spécialiste d'*Héraclite*, dit que "rhein", être fluide, doit être compris de façon chorégraphique (WR 82). En d'autres termes : tous les êtres se déplacent (= mouvement, changement) selon un "rhuthmos", un rythme (WR 129).

Rhuthmizein" signifie disposer quelque chose, dans le cadre d'une série (par exemple une reidance), à des distances déterminées et, ce faisant, lui donner une mesure et un rythme de mouvement. La commande chorégraphique, si vous voulez. On préfère, in panta rhei, penser à (...) "une ronde", plutôt qu'à l'image d'un ruisseau qui coule". (*Cl. Ramnoux, Héraclite*, in : *D. Huisman, Dict.d.phil.* 1184).

**Note :** Comme les premiers penseurs, Herakleitos aussi : il a appris quelque part une religion à mystères (WR 158 : service de consécration ; 167). Il doit s'agir de l'orphique (WR 143f. ; 188). Herakleitos, si l'on veut comprendre l'orphisme, devient compréhensible de part en part. Pour lui le mouvement (WR 223) n'est pas comme pour un Zénon d'Eléa, bien sûr.

Mais Protagoras, en tant que penseur classique-humaniste, a actualisé le mouvement, mais différemment : de manière "dialectique" également, mais maintenant sous la forme d'une argumentation en va-et-vient (le nom convient ici : dialectique de la discussion). La logique-rhétorique devient l'interprétation. Là aussi, tout coule de source : une personne affirme ceci, puis cela ; une autre, toujours de manière "créative", élabore une nouvelle opinion "tout aussi coulante" (c'est-à-dire incertaine, critiquable et donc changeante) (WR 184 ; 189). Les opinions, dans le monde de Protagoras, sont fluides. Telle est l'interprétation désacralisée. Dialectique de l'opinion.

### ***Deuxième exemple.***

Hérakleitos, en tant que spécialiste du destin, mettait l'accent sur l'harmonie des contraires, WR 11 (le modèle sumérien) nous a appris que les divinités, dans la réalité sumérienne elle-même, avaient "provoqué" ("engendré") des contraires, ce qui a transformé cette réalité en un système démoniaque.

W.R. 227.

Eh bien, sur ce même sol sacré se tient Herakleitos. W.B. Kristensen, *Verz. bijdr. tot kennis der antieke godsdiensten*, A'm, 1947, 288v., le signale.

(a) Le Fr. se lit comme suit : “La nature aussi est orientée vers l’“enantia” contraria, les contraires, et c’est à partir des contraires - et non des choses égales - qu’elle fait naître l’emboîtement...”. Cela s’exprime dans ce que dit Héraclite le Ténébreux : “ sont imbriqués ce qui est entier et ce qui ne l’est pas, l’unité et la discorde, l’éloquence et la discorde. De tout être vient un et de l’un vient tout être”. (*Aristote, De mundo*, 5 : 1176a.7).

(b) Fr 54 : “L’harmonie cachée est plus forte que l’harmonie visible”. -- “Dans un esprit véritablement antique, Héraclite considérait le mystère de la totalité (WR 12) comme plus important que les relations “rationnelles” de l’existence”. (o.c., 289).

En d’autres termes, ce que, plus tard, le mode de pensée désacralisé trouvera le plus important, la structure “rationnelle” de la réalité, Hérakleitos le trouve moins “fort”, influent, décisif. Après tout, une puissance invisible est, dans le fuis lui-même, opérante de telle sorte que les opposés sont, pour ainsi dire, simultanément présents en lui.

Mais Protagoras, en tant qu’humaniste classique, renverse la situation : “Il a été le premier à affirmer que sur chaque sujet, il existe deux arguments opposés. Il a été, d’emblée, le premier à introduire ce principe d’“argumentation dialectique” dans la pratique”. (*Diogène Laërtios, Vie*, 9, 50).

Diogène Laërtios poursuit : “Il a également été le premier à montrer comment on pouvait entreprendre la réfutation d’une opinion opposée”.

### **Conclusion.**

Dialectique de l’opinion”. Cela devient la propriété commune de l’ensemble du mouvement protestant.

### **I.B -- Le fondement de la “paideia” classico-humaniste**

W. Jaeger, *Paideia*, I : 379f., caractérise l’idée d’éducation de Protagoras comme “ausgesprochen humanismus” (humanisme prononcé ; o.c., 380). Il les décrit comme suit.

#### **A.-- On distingue deux stades culturels.**

(a) La première étape du développement humain est le don prométhéen. Dans la mythologie hellénique, Prométhée est le rejeton d’un Titan (WR 145) qui, en volant le feu dans les “cieux”, est devenu un “faiseur de salut”. Le nom de “don prométhéen” vient du tragique Aischulos d’Éleusis (-525/-456). Elle signifie, dans l’actualisation de Protagoras, la civilisation qualifiée, “technique”.

W.R. 228.

Nous devons, à ce stade, corriger l'opinion de Dodd selon laquelle la Proto-Sophilosophie a pour miroir les Lumières du VIII<sup>e</sup> siècle : contrairement à la Proto-Sophilosophie, les Encyclopédistes, par exemple, valorisaient fortement l'industrialisation en vertu de la technologie.

**(b) La deuxième phase est celle de ce qu'on appellera plus tard la culture humaniste** -- "Malgré la maîtrise du feu, les hommes (dotés, depuis Prométhée, du don prométhéen) auraient été voués à un sort pitoyable : ils se détruisaient les uns les autres dans de terribles combats. Mais Zeus - selon le mythe de l'origine de la culture - leur a accordé le don du droit afin qu'ils puissent, grâce à lui, établir une communauté et un État". C'est ce que dit W. Jaeger. Il pose la question de savoir si ce mythe vient d'Hésiode, Erga, 276 (WR 39 ; 64) ou d'Aischulos.

*Note* : On voit, encore une fois, les deux couches dans les cultures anciennes, le titanic-destructeur et le olympique-constructeur (WR 66).

### **B.-- La mise à jour protagoricienne.**

**(a)** Alors que le don prométhéen, la technologie, n'est donné qu'aux experts ("des Spezialistentum" (o.c.,380)), Zeus a implanté le sens du droit et de la justice dans tous les êtres humains. Sinon, l'État ne peut pas exister.

**(b)** Pourtant, il existe un niveau encore plus élevé de compréhension des fondements de l'État et du droit.

Elle est enseignée dans la techne politike, la politikologie, des protosophistes. Pour Protagoras, la "techne politike", la connaissance ou la compétence permettant de vivre la vie de la polis, est la véritable paideia humaniste.

### **Conclusion.**

**(1)** Jaeger appelle "humanisme" la priorité donnée à la formation de l'être humain, en tant qu'être humain, sur l'ensemble du champ de la formation technologique.

**(2)** "Diese grundsätzliche und klare Scheidung zwischen dem technischen Können und Wissen und der eigentlichen Bildung ist die Grundlage des Humanismus geworden". (o.c.,380 : cette séparation complète et claire des capacités et connaissances techniques de l'éducation (humaine) réelle est devenue le fondement de l'humanisme).

**B. bis.** -- Protagoras avait une si haute opinion de la profession de sophiste, professeur de "sagesse" civile. Le sophiste moyen a pris plaisir à vendre son savoir et sa sagesse.



W.R. 229.

On voit, une fois de plus, comment la dichotomie archaïque-sacrée “chthonique/olympique” (WR 123) se transforme en une “technologie”/”humanisme” séculaire-culturelle. Ainsi, toute la culture est désacralisée.

**B. ter. -- *L'élitisme politique protagoricien.***

L’“élitisme” est le fait que, culturellement parlant, on favorise, voire dirige, une certaine “élite”.

**(a) *la question fondamentale de la démocratie.***

L’humanité classique, après s’être émancipée de sa sphère sacrée, a un nouveau problème principal : pour maintenir sa société démocratique, elle a besoin de figures de proue.

W. Jaeger, *Paideia*, I : 368, dit même : “le problème des problèmes de la démocratie”. - Le siècle de Périclès est connu, du moins à Athènes, pour sa démocratie. Mais Périclès d’Athènes (-492/-429), chef du parti démocratique, devient, en -444, le seul dirigeant d’Athènes : Jaeger dit, ce faisant, que son gouvernement “ démocratique “ était “ eine kaum verhülte Tyrannis “ (un pouvoir autocratique à peine dissimulé) ! (o.c., 368).

Cela crée une nouvelle tension entre “la forte personnalité culturelle, d’une part, et la société, d’autre part” (o.c., *ibid.*). Tous les penseurs de la société, dans sa forme démocratique, s’en sont préoccupés, “ohne damit fertig zu werden” (sans en venir à bout ; o.c., *ibid.*).

**(b) *La formation des sophistes.* -**

Ce n’est pas une éducation généralisée pour le peuple, mais la formation de dirigeants qui était le but du mouvement éducatif, que les sophistes ont essayé de mettre en place. “ Ce n’était, au fond, que le vieux problème de la noblesse sous une forme nouvelle ; o.c., *ibid.*

**(b).1.** Cependant, tout le monde - y compris les citoyens ordinaires d’Athènes - pouvait acquérir une éducation élémentaire.

**(b).2.** Mais les Sophistes, dès le début, ne s’adressent qu’à une élite : “ne vient à eux que celui qui (1) veut se faire homme politique et (2) veut diriger sa ‘polis’ (cité)”. (w. Jaeger, *ibid.*).

La “justice” était double : (1) obéir aux lois, (2) diriger la polis elle-même, par l’introduction de lois. Mais, pour ce faire, il fallait comprendre (a) la praxis de la politique et (b) la théorie de l’homme.

W.R. 230.

**I.c.-- *Le fondement de la rhétorique protosopistique.***

1. Hesuchios d'Alexandreia (+/- +400/+500), *Vie de Protagoras* (Suidaslexikon), dit : "Protagoras était un portier, mais, après avoir rencontré Demokritos d'Abdera (*note* : l'atomiste), il pratiqua la philosophie et s'absorba dans la rhétorique. Il fut le premier à inventer les discours éristiques (WR 9 (tenzone) ; 215 (Zenon)) et recevait de ses élèves cent mna (*note* : une mna (la mienne) est cent drachmes, en argent ou en or) comme honoraires.

Il a donc été surnommé "le rhéteur". Isokrates d'Athènes (-436/-338) (*note* : le grand 'rhéteur' et adversaire de Platon), ainsi que Prodikos de Keos (tss. -500/-400) (*note* : sophiste et rhéteur bien connu) étaient ses élèves".

2. - *Platon*, dans le dialogue *Protagoras*, 317b, fait dire à Protagoras : "(...) je revendique le titre de 'sophiste' et ma profession est d'enseigner la culture aux gens (...).

(a) Les autres, -- ils détruisent les jeunes : (...) ils les ramènent - contre leur gré - aux matières spécialisées (...). - Calcul, astronomie, géométrie, musique (WR 126v.)(...).

(b) Mais si un jeune homme vient me voir (Protagoras), il n'apprend que ce qu'il aime apprendre. La matière, que j'enseigne, est "eu.boulia", la délibération saine (*note* : ce que nous appellerions aujourd'hui "savoir-faire" concernant l'action privée et publique, "sens des affaires (privées et étatiques)"). En particulier :

(i) dans les affaires privées, la manière dont les biens d'une personne sont correctement gérés ;

(ii) dans les affaires de l'État : la manière dont, dans la polis, on agit et on parle avec un maximum d'efficacité (résultat)". (Cfr *J.-P. Dumont, Les sophistes*, 29s.).

*Note* -- Une comparaison avec WR 70/73 (rhétorique). Déjà Thalès de Miletos, homme d'affaires et politiquement impliqué, a indiqué cette voie, ... même si elle l'était, dans le contexte de la "theoria" plus ancienne.

***Note -- le pouvoir de l'argent***

(1) La sagesse sacrée était, en matière de propriété (biens, argent) extrêmement méfiante. Le WR 78 nous a appris comment, après la mort, même l'héritage était ressenti de manière animiste (c'est-à-dire matérielle). Le WR 53v. nous a appris comment les passages de frontières, y compris ceux impliquant des biens, étaient pensés et ressentis comme soumis à une sanction immanente (la punition intégrée au passage lui-même (WR 93/94)).

(2) La désacralisation de la propriété (biens, argent) favorise la conception classique, "humaniste", de la propriété.

W.R. 231.

Nous voyons cela, dans le comportement de Protagoras, à l'œuvre.

“ (...) **(i)** Après la leçon donnée, si on est d'accord, on paie (immédiatement) la somme, que j'ai stipulée.

**(ii)** Si l'on n'est pas d'accord, alors on entre dans un sanctuaire, où l'on déclare, sous serment, quelle valeur (droit) on attache à ce que l'on a appris : cette somme m'est alors versée”. (Platon, Protagoras, 326b).

On voit ici comment l'ancienne pratique sacrée se perpétue.

**a. -- *Le mot sicilien agonistique (= rhétorique).***

WR 11 (modèle sumérien) ; 144 (modèle mythique-orphique) ; 215 (modèle zenonique) nous ont déjà enseigné l'idée clé d'"agonistique" (compétition). Nous allons maintenant établir comment cette idée ancienne est introduite dans le vocabulaire.

Les Koraks siciliens de Surakousai (tss. -500/-400) (Syracuse), après l'établissement de la *demokratia*, le gouvernement du peuple, à Akragas (= Agrigentum), vers - 460, ont été impliqués dans de nombreux litiges juridiques. À la suite de ces expériences juridiques, Koraks a développé une rhétorique précoce. Ainsi, par exemple, il a distingué, dans le discours judiciaire ('forensique'), trois parties (WR 17 ; 103).

- a. à pro.oimion, ex.ordium, préface/ introduction ;
- b. hoi agones (enk. : ho agon), controveriae, débats ;
- c. ho epi.logos, per.oratio, slot(mot).

On voit que le nom 'agon' (mv. : agones), déjà, trahit la compétition, voire la mentalité de combat de l'homme classique, dès lors qu'il s'agit **(i) de possession** et **(ii) de pouvoir politique**. La Démocratie, le gouvernement populaire, comprend toujours plus ou moins - ce qu'Héraclite d'Ephèse (WR 225) appelle - "polemos" (lat. : bellum), combat, guerre, et ceci désacralisé, c'est-à-dire comme le combat d'hommes terrestres, sans arrière-plan sacré.

Ce qui suit montre à quel point l'"agonistique" protosopique est éloignée de l'agonistique zenonienne, par exemple.

La base logique de Korak (WR 215v.) pour les débats était "to eikos", probable, le probable (c'est-à-dire ce qui n'est pas certain (vrai), mais qui a au moins l'apparence de la vérité). Ce qu'un avocat présente au tribunal n'est pas forcément logiquement vrai. Il s'agit - surtout - d'un expédient rhétorique. Rien de plus. Le WR 209 nous a appris que, dans l'analyse du mot (parlé), la pragmatique est l'un des objets "formels" (WR 200). Ici, elle prévaut !

W.R. 232.

**Note.--** On identifie le processus de désacralisation, si l'on compare WR 65/70 (éloquence archaïque-sacrée);154 (rhét. Palep.) ; 155 (rhét. réf1.) avec la doctrine de l'éloquence protagoricienne-sophistique. Ou avec la doctrine et surtout la praxis des Koraks.

**b.-- La relation maître/apprenti.**

Koraks avait entre autres un Teisias de Surakousai comme "disciple".

(1) Cet "élève" avait, à son tour, également des "élèves". Et pas de petits ! Tout d'abord, Gorgias de Leontinoi (-480/-375) - qui, après Protagoras, est considéré comme le deuxième plus grand philosophe;-- puis - qui vient d'être mentionné - Isokrates d'Athènes (-436/-338 ; WR 230);-- ainsi que Lusias d'Athènes (-440/-380). Des noms très grands et retentissants, donc, dans l'histoire de la paideia (= culture) classique.

(2) Considérons la relation "professeur (rhéteur)/élève".

(i).1.-- Koraks enseigne à Teisias l'art de " toujours, dans l'agon, avoir raison ". la condition - comme pour Protagoras - est l'argent, les " honoraires ". A payer, si Teisias gagne son premier plaidoyer, ceci, comme preuve de l'efficacité (WR 230), de l'utilité, - plus populairement exprimé : pragmatique - de l'enseignement de Koraks.

(i).2. Mais Teisias ne plaide pas. Il devient, notamment, lui-même, immédiatement "rhéteur", (professeur d'éloquence), comme son maître, Koraks. Oui, Teisias le fait encore plus brillamment que son maître. et ... ne paie pas, bien sûr !

(ii).1. -- On en arrive à une dispute.

Teisias, avec ou sans le raisonnement éléatique (Logique : WR 222/216), place son "maître" devant un dilemme, -- ce que nous appelons aujourd'hui "dilemme" (latinisé). La structure (syntaxe logique (WR 215v.)) se résume à ceci :

**Thèse.** - Votre demande de paiement est sans fondement (WR 212).

**Argument.**

(1) **Modèle** : Soit je, Teisias, donne une preuve irréfutable du fait que je ne vous dois rien. Dans ce cas, vous, Koraks, renoncez à juste titre à votre demande.

(2) **contre-modèle** : soit je, Koraks, ne vous apporte pas les preuves convaincantes : mais, alors, c'est mon premier plaidoyer, qui échoue,--ce qui prouve que votre enseignement n'est pas utile. Alors, aussi, vous, Koraks, renoncez à juste titre à votre réclamation. comme convenu, concernant mon premier plaidoyer.

(ii).2. Koraks, également non sans pincement, dit ce qui suit.

**Thèse** - Ma demande de paiement est, en effet, bien fondée.

**Argument.**

(1) **Modèle** : Soit vous, Teisias, ne fournissez pas de preuve convaincante de votre refus de payer. Ensuite, bien sûr, vous devez payer.

W.R. 233.

(2) *Contre-modèle* : Soit c'est toi, Teisias, qui fournit les preuves convaincantes ; -  
- auquel cas ton premier argument est, eh bien, efficace, et notre accord est maintenu.  
Alors, aussi, tu dois payer.

*Note* : L'hetaireia, société de pensée, chez les Paléopythagoriciens, n'aurait jamais osé, ni même pensé, à faire une telle chose. En effet, nous faisons partie des désacralisés.

**c.-- L'émergence du "trivium".**

La paideia, système de formation, du protosophisme comprenait trois matières de base, les "technai", les disciplinae, les sciences (professionnelles).

- (1) techne grammaticale, grammaire, discours, qui aiguise le mot et la langue,
- (2) dialektike techne, dialectique, théorie du raisonnement, qui enseignait le raisonnement et l'argumentation,
- (3) rhetorike techne, la rhétorique, l'éloquence, qui est la doctrine du
  - (a) l'accord était,
  - (b) afin d'influencer, par tous les moyens possibles (moment pragmatique), son prochain - l'auditoire, dans l'agora, l'assemblée publique, -- les juges et les auditeurs, au tribunal, -- les auditeurs, dans la salle ou plutôt en plein air, lors de discours "épidictiques" ou voyants (WR 4), telle est la triple "rhétorique" nominaliste ou purement verbale.

*Note* - Le "nominalisme" est le terme utilisé pour décrire l'opinion qui nie tout contenu de la connaissance ou de la pensée qui n'est pas (sens) perceptible (WR 205 : O. Külpe et al.), de sorte que seuls le contenu perceptible de la pensée et les simples mots ("nomina", enk. : nomen, noms, nom) demeurent. Le "concept" socratique, l'"idée" platonicienne (WR 30), oui, l'unité paléopythagoricienne et ses multiples (WR 110) et, même, le "morphe" aristotélicien (forma, forme, c'est-à-dire idée immanente aux choses), -- tout cela semble au nominaliste inexistant, voire fictif.

Or, c'est précisément cette paideia nominaliste - appelée plus tard 'trivium', méthode triple - qui constitue la base de ce que W. Jaeger appelle la formation 'formelle' (c'est-à-dire basée sur les mots) de l'Occident (Paideia, I : 397ff.).

Avec l'apport des palaepythagoriciens (WR 100) ou du quadrivium, les matières nominalistes forment les "sept artes liberales" (arts libéraux).

"Le système grec d'enseignement supérieur, tel qu'il a été construit par les protestants, domine aujourd'hui l'ensemble du monde civilisé".

*Jaeger, Paideia, I : 400* -- Raison pour laquelle nous nous y sommes attardés si longuement -- sur les deux entrées.

W.R. 234.

En effet, c'est à Alexandrie qu'est née la "enkuklios paideia", la formation générale,

**(1)a.** La partie philologique (grammaire, dialectique, rhétorique) enseignait la compréhension du signe (lire et écrire et parler).

**(1)b.** La partie commerciale (arithmétique, géométrie, musique, astronomie) enseignait la compréhension de l'idéal dans les données sensorielles.

**(2)a.** C'est sur cette double base que s'est construite la philosophie (qui, elle-même, était herméneutique (commentaire des textes ; philologique) et systématique (compréhension de l'être lui-même ; factuel)).

**(2)b.** Chez les chrétiens pensants (surtout depuis saint Klemens d'Alexandria (+/- +175/+225)), suivit la théologie (WR 73 : théologie surnaturelle) qui, là encore, était à la fois philologique (dans l'exégèse scripturaire, l'herméneutique) et systématique (factuelle).

#### ***Echantll. Bibliogr.***

-- O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke*, Kempten/Munich, 1909, 48 ;

-- (*Der Nominalismus der Sophisten*) ; II (*Der Idealismus der Kirchenväter und der Realismus der Scholastiker*), 328f. (Die Scholastik : les scolastiques ont également adopté ce schéma de formation de l'enkuklios paideia, mais l'ont actualisé).

#### **I.D. -- L'utili(tari)sm ('pragmatisme') du sophisme.**

**1.** G. Romeyer-Dherbey-, *Les sophistes*, 19 et 30, souligne que, pour Protagoras, la donnée (la " chose " ou l'" être ") n'est pas indiquée par le terme " pragma " (= chose), mais par le mot " chrèma ", donnée utile. Protagoras vise donc le pragmatique ou l'utilisable, la valeur d'utilité dans les données.

**2.** La "vérité" sur le donné est, elle aussi, définie par l'utilité de cette vérité, qui réside dans les phénomènes.

Trasummachos de Chalkedon, disciple de Platon et d'Isokrates (WR 232), un protosophe bien connu, dit : "Je soutiens que ce qui est juste n'est rien d'autre que ce qui est utile au plus fort". (*Platon, Republ.*, 1 : 338c).-- Ce qui est également avalisé par un autre sophiste, polos (WR 64).-- Que l'utilité est le fondement de la justice.

Kallikles, un autre sophiste, affirme que, en politique, ce sont d'abord des rapports de force qui sont à l'œuvre. La "rhétorique", le pouvoir des mots, n'est, en cela, qu'un des facteurs du pouvoir... Chacun a le droit de réaliser son désir (de pouvoir), par quelque moyen que ce soit (WR W. R.4).

W.R. 235.

**Echantillon bibliogr. :** *S. IJsseling, Rhétorique et philosophie*, Bilthoven, 1975, 14 (concernant Polos et Kallikles, dans le dialogue *Gorgias de Platon* (sous-titre : *Sur la rhétorique*)).

**Mises à jour.**

**1.** *E. Grassi, Die Macht der Phantasie (Zur Geschichte des abendländischen Denkens)*, Königstein/Ts., 1979.

Ce livre traite de la relation des humanistes de la Renaissance avec la science et la philosophie. L'auteur souligne que les humanistes sont partis des besoins de l'homme, tant matériels que spirituels, pour mesurer la valeur de la vérité. L'épanouissement de la "vie" (l'humaniste) est la mesure de la "valeur" (utilité) d'une donnée et de la vérité à son sujet. D'où - dit Grassi - l'impression de rhétorique.

**2.** *Romeyer-Dherbey, Les sophistes*, 30/32, explique comment le Fr. Nietzsche (WR 123v. : libertarisme), apparemment, pense Protagorique.

L'"Uebersch" "estime" tous les êtres selon leur "valeur", leur utilité au service de l'auto-développement de la vie, de la vie dionysiaque-libertaire. "Classer Nietzsche et Protagoras ensemble n'est pas arbitraire, car il semble que Nietzsche lui-même le suggère". (o.c., 31).

**Critique du pragmatisme.**

**(1)** G. Romeyer - Dherbey, o.c., 16, dit que l'ennemi numéro un de Protagoras était l'ontologie élatique. WR 201/203, en effet, nous apprend que Parménide est le premier qui pense le donné, l'être(s), en lui-même, objectivement, absolument. Cela implique qu'elle est abordée indépendamment du sujet (et entre autres de ses besoins, de son (ses) désir(s), de son épanouissement personnel ou autre). L'acceptation d'un fait, valable en soi, est pour le pragmatiste ou l'utilitariste (penseur de l'utilité) une malédiction, bien sûr.

**a.** - La "vérité" sur le donné a une valeur en soi et notre esprit s'y soumet.

**b.** Pour l'utilitariste, la vérité n'a de valeur que dans la mesure où elle est utile. En substance, la vérité est soumise au sujet (ses besoins, ses désirs, son épanouissement, etc.).

**(2)** S. IJsseling, o.c., 14, cite Socrate (= Platon) - contre Polos et Kallikles - soutenant qu'en politique, bien que des rapports de force soient en fait en jeu, c'est un fait regrettable,--que le bien moral doit prévaloir.



W.R. 236.

Le pouvoir, voire la violence, ne sont pas conformes à la conscience et n'établissent donc jamais ce qui est moralement bon et juste. L'État et la politique ont pour finalité profonde de rendre possible et d'assurer une vie consciencieuse - pour tous.-- Il faut noter que Socrate, comme Parménide (et les Paléopythagoriciens), prend pour fondement la règle objective de conduite qui s'impose à la conscience.

**Note - 1.-** Nous nous référons à *W.B. Kristensen, Contribution collective à la connaissance des dieux anciens*, 273 : "Justes - au sens ordinaire du terme - étaient (les divinités suprêmes : Zeus, Fortuna (Rome), Varuna (Inde), Ahura Jazda (Iran)) non. Par leur conduite, ils ont renié les lois qu'ils avaient établies pour l'humanité. Et les anciens étaient conscients de cette contradiction (WR 11 (Harmonie des contraires) ; 226v.), dans l'être divin".

En d'autres termes, les anciens théologiens n'étaient pas du tout sujets à la naïveté rose-rouge dont souffrent plus d'un esprit éclairé ou d'un théologien catholique. Il n'y avait pas non plus de Herakleitos d'Ephèse.

Eh bien, la même contradiction éthique, qui est l'essence du polythéisme démoniaque, peut être observée dans le pragmatisme (l'utilisisme) de la Proto-Sophilosophie : les "lois" (dont les Sophistes parlaient tant ; WR 229 nous apprend qu'ils aimaient les faire eux-mêmes) étaient - pour la plupart (pas tous) des Sophistes - avant tout utiles, avant d'être contraignantes en conscience. C'est le démon de la sophistique, l'illumination de l'ancienne Hellas.

En d'autres termes, la plupart des sophistes n'étaient pas meilleurs - d'un point de vue éthique - que les divinités qu'ils combattaient, parfois avec tant de rage, et ils en étaient l'actualisation "humaniste". Rien de plus. Et, de plus, ils étaient le modèle pour toutes les démocraties occidentales.

**Note -- 2.--** *Nietzsche* est peut-être l'un des rares penseurs à avoir pris conscience de la contradiction interne, surtout dans le domaine éthique, de la culture humaniste, caractéristique de l'Occident depuis l'époque du protestantisme.

Dans son *Zur Genealogie der Moral* (1687), 12, il traite de la physique, qui cherche la cause (archè (WR 45)), par rapport à la pragmatique, qui cherche l'utilité. Il s'agit, en 12, de l'origine et de l'utilité ('Zweck') de la punition. Nietzsche insiste sur le fait que "la cause qui explique la création et l'utilité ultime d'une chose, c'est-à-dire son utilisation effective, dans le cadre d'un système d'objectifs, sont diamétralement opposées."

W.R. 237.

Il précise : “ Quelque chose qui est donné, -- qui est né, est, encore et encore, interprété, c’est-à-dire réapproprié, transformé en une nouvelle utilité et réorienté, par une puissance qui le dépasse, afin de remplir de nouvelles intentions. (...). Toute utilisabilité n’est que le signe du fait qu’une volonté de puissance a pris possession de quelque chose de moins puissant et, de son propre point de vue (‘von sich aus’), y a ‘collé’ la signification d’une utilisabilité (‘Funktion’)”.

En d’autres termes - plus simples - l’homme physique, qui recherche la cause (l’origine), est lié à quelque chose d’objectif, indépendant de lui-même ; le pragmatique, lui, ne tient compte - en premier lieu - que de sa propre perspective.

Il n’est donc pas surprenant que G. Romeyer-Dherbey (WR 233) voit clairement une parenté d’esprit entre Protagoras et Nietzsche.

**SEchantill. Bibliogr. :** *J. de Gaultier, De Kant à Nietzsche*, Paris, 1905 (un livre ancien, mais qui, au moins, ne “romantise” pas Nietzsche).

**I.E. -- L’esthétique hédoniste des Sophistes.**

*Wl. Tatarkiewicz, Gesch. d. Aesthetik, I (Die Aesthetik der Antike)*, Basel/Stuttgart, 1979, 120/ 127 (*Die Aesthetik der Sophisten*), souligne

1. La méthode définie (= positive), concernant la beauté et l’art,
2. Le point de vue culturologique,
3. l’explication hédoniste.

Il n’est pas surprenant que, contrairement aux Paléopythagoriciens (WR 139f.), les Protosophistes - selon Alkidamas d’Elaia (ll. de Gorgias) - voyaient dans les œuvres d’art “des images de la vie réelle, qui, lorsqu’on les regarde, donnent du plaisir, et non une utilité pour la vie pratique”.

Selon Tatarkiewicz, o.c., 122, le système “utile/agréable” prévalait. Non seulement l’œuvre d’art, mais aussi la beauté, à la différence par exemple des paléopythagoriciens, est comprise de manière hédoniste : “ est beau ce qui plaît à l’oreille et à la vue “. (*Platon, Hipp. mai.*, 299a).

En d’autres termes, tout est testé pour son utilité. Pourtant, l’agréable est aussi “utile”. Le pragmatisme et l’hédonisme sont beaucoup plus proches l’un de l’autre qu’il n’y paraît, purement verbatim.

W.R. 238.

## **II.-- La critériologie de Protagoras.**

Le terme ‘critériologie’ signifie l’analyse des motifs (preuves) (WR 212v.). Un autre nom tout aussi récent est l’épistémologie (WR 187). On peut également parler de “recherche sur les fondations” (WR 3).

**II.A.** Sextos Empeirikos (Sextus Empiricus, Hupotup., 1 : 216) dit : “Protagoras soutient que l’homme est le critère de tout être, en particulier de l’existence de ceux qui existent réellement, et de la non-existence de ceux qui sont, en fait, inexistantes. Le terme “metron”, mensura, “mesure” (WR 53, où l’on retrouve encore le sens archaïque-sacré) - toujours Sextos - signifie le kriterion, le critère, (littéralement) le modèle de discernement.(...).

Conséquence : Protagoras ne met en avant que l’existence des ‘fainomena’, des phénomènes (mieux : les données visibles(WR 41))”. (*J.P. Dumont, Les sophistes*, 34).

Un théoricien de l’Antiquité tardive, *Hermias*, dans sa *Critique des penseurs païens*, 9 (Dumont, o.c.,35), l’exprime par un autre terme kriteriologique, à savoir : “la détermination des êtres (définition ; WR 96) et le juge (c’est-à-dire celui qui, pour ainsi dire, établit le type de réalité dans un jugement) de l’être est l’homme”.

Avec cela, nous avons la propre critériologie ou recherche fondamentale de Protagoras. Il est appelé par un terme latin “le théorème de l’homo-mensura”.

*H.J. Blackham, Humanism*, Harmondsworth (Eng.), 1968, 105, qui, en tant qu’humaniste attaquant et reniant Dieu (WR 225), dédie bien sûr son livre à la fois au matérialiste-atomiste Demokritos d’Abdera (WR 89) et à l’athée-humaniste Protagoras, dit

“Il semble certain que Protagoras :

- (1) un agnostique (*note* : qui prétend ne pas pouvoir le dire),
- (2) un positiviste (WR 2 ; 190 (carnap)),
- (3) était un relativiste (WR 235 : est “relativiste” celui qui n’accepte rien d’“absolu”).

En outre, une vive intelligence analytique avec de forts intérêts pratiques (WR 230 : Formation de la propriété ; formation du pouvoir politique), aussi, enfin, l’homme qui a le premier proclamé le ‘regnum hominis’ (= le royaume de l’homme), était”. On ne peut pas peindre une image plus claire de la critériologie de Protagoras. Du moins si l’on comprend correctement le terme “agnostique” : l’“agnostique” dit ne pas pouvoir se prononcer sur l’existence réelle ou non de deux types de données.

W.R. 239.

**A.-** “Protagoras (...) écrit quelque part : En ce qui concerne les divinités, je ne suis pas capable de dire si elles existent ou de quelle nature elles sont. Car les obstacles que je rencontre sont nombreux”. (*Sextos Empeirikos, Contra Phys.*,1:55).-- Cela signifie que toute mantique en tant que source de connaissance ou ‘critère’ est perdue (WR 87/91 : croyance au miracle).

**B.--** “Ce n’est pas en un point que le cercle (*note* : le cercle sensuel) touche la droite (ligne)”. (Arist., *Metaph.*, 3, 997b32).-- Aristote attribue cette opinion à Protagoras.

***La performance complète de Protagoras est :***

**(i).** une réalité idéale pure, telle que la géométrie théorique pense pouvoir la traiter, n’est nulle part ni donnée sensuellement ni perceptible dans l’imagination - sous la forme d’un fantasme vague - généralisé (“Gestalt” ; WR 205) ;

**(ii).** Par conséquent, seuls les cercles qui touchent une ligne droite en plus d’un point sensoriel sont réellement perceptibles. En d’autres termes, Protagoras reconnaît les figures “géométriques”, mais uniquement dans ses modèles sensoriels et “visuels”.

***Conclusion.***

Tout ce qui n’est pas immédiatement perceptible (intérieurement, par exemple dans l’imagination ; extérieurement, par exemple avec les organes de la perception) et, donc, (sens-)perceptible, comme, par exemple, les réalités perçues mantiquement (les divinités par exemple) ou les réalités idéalistes (perçues dans la conscience sensorielle non réfléchie) (les données géométriques par exemple), est, aux yeux de Protagoras, non concluant, indéterminable, sans critère. Telle est la position agnostique précisément définie par Protagoras.

En d’autres termes, la phrase “l’homme est le ‘métronome’, l’élément diviseur ou délimiteur, de tout être, quant à savoir s’il est ou non être (mode d’être)” doit être réécrite en “l’homme agnostique est la mesure de tout être”. Cela, après ce qui s’est passé auparavant, est tout à fait clair.

**II.B --** L’homme sans théorie est donc la norme. Cfr WR 41 (atteindre l’invisible par le visible) -- Mais la question se pose : l’individu ou le groupe ? -- “ Protagoras, déclarant que l’homme est la mesure de tout être, dit : “ Comme ceux qui m’apparaissent (se montrent), ainsi sont-ils, pour moi “. Tels qu’ils vous apparaissent (se montrent), tels ils sont pour vous”. (Platon, *Kratulos*, 385e).

En d’autres termes, l’individu est décisif.

W.R. 240.

G. Romeyer-Dherbey, *Les sophistes*, 22/28 (*Le discours fort*), tente de prouver que Protagoras, nonobstant cette critériologie individualiste, signifie encore quelque chose d'universel (non pas dans l'objet, mais dans le sujet percevant) quand il dit "l'homme est la mesure de tout être".

Mais, pour ce faire, Romeyer-Dherbey doit faire appel au système "affirmation faible/affirmation forte", ("logos hêtton/ logos kreitton"), -- et ce dans le contexte politico-démocratique.

1. Nous avons vu dans le WR 228 que, grâce à Zeus, tous les hommes possèdent le don (= le sens) du droit, par opposition - on pourrait presque dire sous une forme actualisée - au "spécialiste". Eh bien, selon Romeyer-Dherbey, c'est dans la forme démocratique de l'État (WR 231), seule, que se trouve le sens commun et égal de la justice.

2. C'est précisément parce qu'une seule personne, par le biais de la compréhension et de l'influence (WR 4 ; 233), c'est-à-dire par le biais de la rhétorique protosophique, réussit à faire en sorte que l'opinion singulière, initialement la sienne, soit partagée par plus d'un autre, -- il se produit ainsi une sorte d'"universalisation" (WR 60 : l'idée inductive de "généralisation", profondément différente de la "rhétorique démocratique"). En langage protagorique : d'une opinion faible (simplement individuelle), elle devient forte (plus qu'individuelle).

### **Conclusion**

(1) L'homme agnostique, d'abord individuel, puis, de préférence, politiquement rhétorique, "universel". -- Considérer "l'homme" comme la mesure de tout être. Voici les critiques théoriques.

(2) On comprend donc que Romeyer-Dherbey, o.c.,16, souligne que l'ontologie parménidienne, qui présuppose objectivement "l'être(de)" (WR 201) (= lemme), est l'ennemi numéro un de la "pensée" protagoricienne.

**Note --** Une interprétation analogue de la "rhétorique" peut également être trouvée, par exemple, dans *Ch. Perelman, Rhetoric and Argumentation*, Baarn, 1979, 149 : "Alors que la rhétorique vise à faire prévaloir ('appliquer') certaines opinions sur d'autres, en leur faisant concurrence, la philosophie, qui, à l'origine, comprenait les sciences spéciales (WR 54), recherche des vérités impersonnelles".

Impersonnel" - ici - dans le sens d'objectif, absolu, indépendant (des caprices) du sujet. Pas au sens où la philosophie et les sciences ne nous concerneraient pas profondément (et, en ce sens, ne nous "toucheraient pas personnellement").

W.R. 241.

**Note -- La rhétorique de la pression**

*Klemens d'Alexandreia* (WR 234), le Père de l'Eglise, dans ses *Mengelingen*, 6:65, dit : "Les Grecs disent que Protagoras fut le premier qui, en opposition à chaque argument, a contre-argumenté. (WR 227).

Le stoïcien *Sénèque de Cordoue* (Espagne ; +1/+55), *Lettres à Lucilius*, 88:43, dit : "Protagoras dit que, dans chaque matière, on peut mettre en avant le pour et le contre, en présentant un argument équivalent".

*Aristote, Rhétorique*, 2 : 24/1402a 23, dit : "Forger à partir de l'argument le plus faible -- de deux arguments -- le plus fort, -- c'est cela. C'est précisément la raison pour laquelle les gens ont été outrés - à juste titre - par l'appel de Protagoras. Après tout, le phénomène (ce qui se montre (aux sens) ; WR 239) est trompeur, pas (nécessairement) vrai, et simplement une apparence. Aucune autre compétence ne l'utilise, sauf la rhétorique et l'éristique". Aristote veut dire, apparemment, la rhétorique (proto)sophiste.

*Stefanos de Buzantion, Dictionnaire géographique*, Abdera, dit : "Protagoras, dont Eudoxos mentionne qu'il a forgé l'argument le plus fort à partir du plus faible, et qu'il a enseigné à ses élèves à louer et à rejeter le même fait".

En d'autres termes, l'un des moyens les plus appropriés pour transformer une opinion faible en une opinion forte (pour la faire partager, pour la socialiser, comme le disent aujourd'hui les sociologues) est de saper l'opinion "concurrente" - "gênante" - au moyen d'un contre-rapport "dialectique" ("rhétorique", éristique). L'agonistique (WR 11 ; 144 ; 215;-- 231), la mentalité de mesure du pouvoir, à l'œuvre ici, nécessite des techniques de poussée ... En cela, Protagoras est, aujourd'hui, actualisé par tous les praticiens du push-through.

**II.C. -- L'homme agnostique, -- de préférence socialisé.**

La question se pose : s'agit-il de l'être humain quantifié (socialisé) ou qualifié ?

**A.** "Dans l'égalité démocratique, on ne pèse pas les voix, on les compte". (G. Romeyer-Dherbey, o.c., 25). Après tout, tout le monde a la même "voix", la même expression. Il s'agit alors d'une question de majorité contre minorité pour faire passer le message. Ce que G. Romeyer-Dherbey, *ibid.* admet.

**B.** Pourtant, Protagoras ne prône pas une égalité absolue de toutes les opinions et une identité complète de la sagesse, chez tous les hommes.

W.R. 242.

Les “meilleures” personnes, après tout, savent parler de telle manière que ce discours, à cause de leurs semblables, suscite l’approbation. Ainsi, le discours d’une seule personne devient un discours “fort” (...). (G. Romeyer-Dherbey, o.c., 27).

En d’autres termes, comme le WR 240 nous l’a déjà appris, un leader politique (ou un avocat avisé), par exemple, “polarise” (selon l’expression de Romeyer-Dherbey) autant de partisans que possible autour de lui.

La quantité est, après tout, très déterminante. La qualité de la “raison” est sa “force”. Sa force est sa quantité (d’assentiment).

### **Conclusion.**

(1) La quantité joue un rôle très important.

(2) Enfin, la qualité se manifeste, avant tout, dans la quantité (en termes d’électeurs).

Jaeger, qui (WR 229) parlait d’élitisme (juger les chiffres), aurait-il raison après tout ? Plus encore : afin de recruter le plus grand nombre possible de partisans (“forte raison”), même, le professionnalisme (WR 228 : idiots professionnels ; 240) est très “utile”. WR 234 nous a enseigné le pragmatisme de Protagoras (utilitarisme).

En effet, ce n’est pas la compétence en soi, mais son utilité dans le processus de formation d’une affirmation forte, -- c’est ce que Protagoras valorise. Toute l’étude, toute la paideia, sur laquelle il compte tant, est “chrèma”, chose utile.

Par ailleurs, dans son discours de défense, Romeyer-Dherbey omet le sens correct, c’est-à-dire protagorasien, du terme “meilleur” (personnes). “Oui, jeune homme, (...) le jour où tu as eu affaire à moi (= Protagoras), il reviendra à la maison comme quelqu’un qui est devenu “beltion”, plus rusé (note : Romeyer-Dherbey traduit par “meilleur”). Les jours suivants seront les mêmes. Chaque jour, vous progresserez - de manière ininterrompue - vers la ruse”. (Platon, *Protagoras* 318a).

J.-P. Dumont, *Les sophistes*, 30 ; 249, explique, beaucoup plus honnêtement que Romeyer-Dherbey, ce que signifie justement “beltion”, dans le jeu de langage protosophe (WR 56) : “Meilleur,-au sens de plus habile, plus puissant, plus rusé”. Romeyer-Dherbey aurait dû, en toute équité, ajouter ce point.

### **Note -**

(1) W. Jaeger, *Paideia*, I : 405, note : “Ce n’est que lorsque le temps des grands Attiques (note : il veut dire Platon, Isokrates, etc.) est terminé que la science ionique (note : milésienne ; WR 54f.) - à Alexandrie - connaît sa renaissance”. La mentalité attique - fortement influencée par la proto-philosophie, avec son accent sur la création de possessions et le pouvoir politique - met l’accent - selon Jaeger - sur le trivium (WR 233), et de telle sorte que l’“homme” éloquent, raisonnant, qui est “durch und durch tätig und politisch” (actif et politique de part en part) (ibid.), même lorsqu’il est engagé dans la theoria, la théorie, est conçu dans la puissance de la parole d’approbation.



W.R. 243

D'autre part, le scientisme milésien, qui possédait un "Geist der reinen Theorie" (une mentalité orientée vers la pure theoria, ou théorie) et qui se manifestait avant tout dans le quadrivium des Paléopythagoriciens et la physique des Milésiens.

(2) Egalement *J.-P. Vernant ; Mythe et pensée*, II, 52s, souligne cet aspect " attique " - comprendre : protosofiste -. Il parle, là, de la "mécanique" d'Aristote : "Sa théorie n'est pas une "science appliquée". (...). Sa réflexion n'est pas "technique". Du point de vue de la conception, du vocabulaire, de l'état d'esprit, la théorie que présente la Mécanique d'Aristote est étonnamment proche du (proto)sophisme.

La "mechanè", l'appareil, est décrite comme quelque chose qui a trait à la ruse, à l'utilité, c'est-à-dire dans la mesure où une invention astucieuse permet de se sortir d'une situation difficile, d'une "aporie", d'une situation de poche ; -- dans la mesure où un appareil permet de devancer une force de la nature qui vous est à la fois hostile et supérieure.

Ce combat entre la 'techne' (note : ici, l'habileté mécanique) et la 'fusus' (WR 39) et les ruses qui assurent à l'habileté mécanique la victoire sur la nature (la force), sont interprétés selon le modèle du combat parole-bouche, dans lequel le (proto)sophiste présente à juste titre un argumentaire difficile contre son adversaire".

En d'autres termes : être rusé grâce à son habileté.

### **Conclusion.**

L'"homme" agnostique (= type d'homme), -- avec le plus grand nombre possible de consentants autour de lui, -- grâce à une ruse pénétrante. Voici la position de l'homomensura, essence de l'humanisme classique.

### **II.D. -- L'homme classique et l'"antilogia".**

"Le 'dieu' ('theos') est 'jour/nuit', 'hiver/été', 'guerre/paix', 'abondance/famine' (...) : il se transforme en son contraire,--comme le feu qui, mélangé à l'encens, reçoit un nom selon l'odeur qu'il dégage, selon le genre d'encens". (Fr. 67).

Dieu" représente l'univers. Herakleitos d'Ephèse (WR 225 ; 231 ), l'inspirateur de Protagoras, parle ainsi. Mais, comme on l'a dit, il y a une grande différence entre un pasteur et un suiveur.

W.R. 244.

(a) Pour Héraclite, par exemple, l'hiver et l'été appartiennent à un seul et même dieu (comprendre : fuis, nature), objectivement. En d'autres termes : l'être même du paysage naturel (= fuis) est tel que, parfois, c'est l'hiver et, parfois, c'est l'été. Cf. WR 201/203 (la nature absolue).

La différence entre Héraclite et Parménide réside dans le fait que le premier considère que des caractéristiques contradictoires sont présentes simultanément (c'est-à-dire potentiellement) dans les mêmes données, tandis que le second, Parménide, qui pense de façon strictement logique, rejette cette façon de parler. En d'autres termes : potentiellement, l'hiver et l'été sont enfermés simultanément, pour ainsi dire, dans un seul et même paysage ; actuellement, ils alternent, dans le "flux" (WR 226 : *panta rhei*) des changements de saison.

(b) Pour Protagoras, tout d'abord, l'expérience subjective s'applique. "N'est-il pas vrai que le même coup de vent donne un frisson à l'un d'entre nous et pas à l'autre ? N'arrive-t-il pas que le même coup de vent soit perçu par l'un d'entre nous comme une "brise légère", tandis qu'un autre y perçoit "quelque chose de merveilleux" ? (...).

Après de telles observations, que dire de ce coup de vent en lui-même ? Est-elle, maintenant, en elle-même, froide ou non ? Ou bien allons-nous admettre avec Protagoras que la même bourrasque, pour ce qui est du froid, est là dans la perception de celui qui frissonne de froid et, pour ce qui est du non froid, est là dans la perception de celui qui ne frissonne pas de froid ? ". (*Platon, Théétète*, 151e).

Eh bien, c'est, en langage protagoricien, l'antilogia, le parler contradictoire. L'un d'eux dit : "Ce coup de vent est froid". L'autre dit, à propos du même coup de vent : "Ce coup de vent n'est pas froid". C'est ce que les anciens appelaient la "dialectique".

### **Conclusion.**

- (1) Parménide, ontologue, pense strictement dans un sens ;
- (2) Herakleitos, dialecticien de la nature (dialecticien du destin) pense apparemment de manière " contradictoire " ;
- (3) Protagoras, dialecticien des mots, pense, lui aussi, de façon apparemment "contradictoire".

WR 160 : schéma d'interprétation ; 199/201 : structure d'ordre identitaire, nous a appris qu'il existe une troisième façon de parler (ni univoque, ni contradictoire (multiple)), l'analogique : " La rafale de vent (= volidentique) 'est' (partidentique) parfois froide, parfois non ! ".

W. R. 245.

### **II.E.-- L'homme classique en tant que phénoméniste.**

Par "phénoménisme", on entend la doctrine qui prétend que - en tant qu'être connaissant - l'homme n'atteint que les phénomènes (WR 243 : expérience subjective), jamais l'être lui-même.

**a.-** Tant Platon que Théophraste d'Eresas (Lesbos ; -372/-288), successeur d'Aristote, soutiennent que Protagoras avait la doctrine suivante de la perception.

#### **Analyse structurelle.**

Je vois un truc blanc.

(i) En soi (WR 201), cet "objet" n'est pas blanc. Cependant, elle peut créer un phénomène de "fainomenon", que je perçois et appelle "blanc", par exemple. Raison : l'objet " rayonne " (WR 89, où Demokritos d'Abdère, qui a la même opinion, est brièvement décrit). -

(ii) L'œil - moi, donc, en tant qu'être voyant - " rayonne " également, à savoir la " lumière " du regard. -

(iii) Si les deux émanations se rencontrent dans l'intervalle (l'air de l'intervalle), c'est alors seulement que cette rencontre des deux - objet et sujet - crée le "fainomenon", le phénomène qui se montre à l'œil (et au moi). Ce "phénomène" fonctionne donc dans les deux sens :

(i) il trouve la couleur blanche comme si elle émanait de l'objet ;

(ii) il établit la perception de la même couleur blanche, dans l'œil.

**b.--** Aristote tire, de cette doctrine, la conclusion sensualiste-actualiste.

En dehors de la perception réelle (l'agrégat d'au moins deux émanations), il n'y a ni propriété de l'objet ni survie du sujet. C'est ce qu'on appelle l'"actualisme".

Ceci est d'autant plus vrai que, pour Héraclite (WR 226 : panta rhei) et pour Protagoras, il ne s'agit que de phénomènes mobiles, "fluides" (et non pas fixes, immuables).

(ii) En dehors de la perception (= observation) sensorielle (WR 233 : nominalisme ; 239), il n'y a ni propriété de l'objet (par exemple, le quelque chose n'est, en soi, ni blanc ni noir ni coloré) ni expérience du sujet. C'est ce qu'on appelle le "sensualisme" (WR 14).-- Selon Aristote : "Ni le chaud, ni le froid, ni le sucré, ni - en général - le sens perceptible (= vu) n'existent en dehors de l'expérience sensorielle (réelle). (...).

De plus, aucun être n'a de sens si ce n'est au moment de la perception elle-même, dans l'acte même de la contemplation". (*Ar., Metaph.*, H : 3/1046b 29).-- actualisme sensualisme, -- phénoménisme. telle est la théorie de la connaissance (épistémologie ; WR 187) du premier humaniste.

W.R. 246.

### **III. - Le jugement de valeur d'Isokrates et de Platon.**

À première vue, la protosofistique reste une minorité, mais une minorité dont l'influence est considérable. Mais une minorité dont l'influence est considérable... Les réactions n'ont donc pas manqué.

#### **III. A.-- Isokrates d'Athènes (-436/-338)**

(i) L'éloquence est, pour cet authentique "sophistès", au sens ancien de "maître de sagesse" (= éducateur),

1. pas de bellettrie (art des mots et de la littérature pratiqué uniquement pour sa valeur esthétique),

2. pas une réflexion sans vie (dans la pure philosophie spéculative,

3. pas de 'eristique' (WR 9 (duel de raisonnement) ; 215 (agonistique),

4. pas une persuasion médico-légale ou purement politique. Si besoin est, il contient un ou plusieurs de ces ingrédients.

(ii) De cette façon, Isokrates s'oppose à la fois au protosophisme et à Platon. La "philosophie" est, pour lui, le développement général. C'est pourquoi il prend la philosophie au sérieux. Mais il ne s'agit que d'une science auxiliaire. L'idéal d'Isokrates est le solide citoyen athénien, éloquent, doté d'un bagage d'informations le plus large possible ("filosophia"), qui "sait se débrouiller" en privé comme en public (pragmatisme, mais d'un ordre supérieur).

**Conclusion.** -- Un sophisme revu et corrigé.

#### **III.B. -- Platon d'Athènes (-427/-347)**

(i) Le Platon du dialogue *Gorgias* est très critique à l'égard de la rhétorique proudhonienne : elle ne repose que sur la "doxa", la simple opinion (WR 184).

(ii) C'est dans le dialogue que *Faidros* fonde sa conception de la rhétorique. La bataille est celle de la connaissance scientifique "épistémè" (fondée sur la vérité).

A. Goedeckemeyer, *Platon*, Munich, 1922, 57/62 (*Rhetorik*) les décrit comme suit :

a. L'éloquence est un langage,

b1. porté par "eros" (enthousiasme, joie de vivre ; WR 102), centré sur les idées, comme des idéaux,

b2. portée par "akribeia" (WR 113), précision philosophique (qui se manifeste dans l'"eidos" général (WR 30) et dans la classification),

c1. afin d'influencer l'âme de ses interlocuteurs,

c2. par des valeurs de préférence plus élevées (WR 24).

Par conséquent, pour Platon, le philosophe en groupe (WR 20 : Psychodrame) était une rhétorique "vraie" (= consciente-idéale). À cette fin, il a acheté, en -387/-386, un terrain sur lequel il a construit l'akademeia, son école de philosophie. Sans cette infrastructure, il n'y avait pas de "véritable rhétorique" (comprendre : les uns les autres, en tant que "hetairoi" (partenaires de pensée ; W.R 91 ; 96 ; 98), amis-penseurs, pour le meilleur, en comprenant, en influençant (WR 4)).

W.R. 247.

**IV.-- L'analyse de marché ("marketing") comme mise à jour du sophisme.**

**Echantillon bibliogr. :**

-- R. Laufer/ C. Paradeise, *Le prince bureaucrate*, Paris, 1982 ;

-- L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985, 36/40 (*Marketing et sophistique*) ;

-- R.-G. Schwarzenberg, *L'état-spectacle*, Paris, 1977 ;

-- M. Le Seach, *L'état-marketing*, Paris, 1981.

(I) Le "marketing" est l'analyse méthodique du potentiel de vente d'un produit (afin d'optimiser ou du moins de maintenir les conditions de vente), -- impliquant la publicité, les relations publiques, la gestion prévisionnelle.

(II) a. Nous avons vu que les hommes d'affaires de la Grèce du Ve siècle ont été initiés à l'art de la persuasion par les protestants.

b. Les grandes figures et les hommes politiques du XXe siècle confient leur expertise et leur formation aux analystes de marché. -- D'après Bellenger. -- De même que les socratiques (Socrate, Platon, Aristote, les macrosocratiques) rejetaient la sophistique, de même un certain nombre de penseurs d'aujourd'hui, dans les milieux dirigeants, se plaignent des "pratiques de marketing-".

L'essentiel, pour l'analyste de marché, est l'apparence (du produit), c'est-à-dire son image. Comme le disent les auteurs précités, le "marketing man" - comme le sophiste - est un technicien de la séduction (WR 23/29). Il travaille sur la base des apparences.

Soucieux de vendre, il est - méthodiquement, voire idéologiquement - à la recherche du profit (WR 70 : rhétorique économique ; 230 : pouvoir de l'argent) : les valeurs éthiques (conscience) sont minimisées, voire éliminées (économisme).

L'utilisation du langage montre une manipulation de la vérité : par omission (dissimulation des désavantages), par inversion (présenter ce qui est un désavantage comme un avantage), par déplacement (toucher le désavantage, mais souligner l'avantage).

Le langage utilisé est "rhétorique" par le biais de platitudes : slogans, dictons immuables (Qui achète ça, achète ça), gloses, etc.

En d'autres termes, ce n'est pas la vérité, ni la conscience, mais la supériorité du marché qui est décisive. Susciter l'attention, susciter l'intérêt, susciter le désir, susciter le consentement - telle est la rhétorique en quatre étapes de Protagoras. C'est aussi la clé de voûte du marché, l'analyste. Et de tous ceux qui appliquent sa méthode !

W. R. 248.-

## **Partie II. -- Introduction à la rhétorique systématique.**

### **Introduction.**

#### **Situation de la rhétorique dans l'“enseignement général” (enkuklios paideia).**

1. O. Wilmann, *Gesch. d. Idealismus, II (Der Idealismus der Kirchenväter und der Realismus der Scholastik)*, Braunschweig, 907-2, 328ff, explique comment l'antique 'éducation générale' ('enkuklios paideia' de l'antiquité) est, scolastiquement parlant, une véritable herméneutique (WR 11 ; 164).

#### **(A) Perception** (thème et problème).

L'expérience sensorielle (“phénomène”) est le point de départ, le donné. On nous demande de l'interpréter.

#### **(B) Clarification.**

1. Le trivium, qui comprend la grammaire, la rhétorique et la dialectique (raisonnement), c'est d'abord le “Verstehen”, la compréhension des signes écrits, parlés (mots) (WR 178). Cette interprétation des signes a lieu dans les domaines de la parole, de la rhétorique et du raisonnement.

2. Le quadrivium, qui comprend l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie, est d'abord le “Verstehen”, la saisie des “die Sachen”, comme le dit littéralement Willmann, les choses elles-mêmes (et non plus les signes qui s'y réfèrent). Et les choses elles-mêmes, vues, sont comprises (WR 41 : theoria), selon leur idée (l'essence de la connaissance et de la pensée).-- C'est alors seulement que le jeune Scholastique est confronté à la philosophie ou à la théologie.

2. Le jeune scolastique devait, semble-t-il, passer d'abord par une catharsis intellectuelle et éthique, une purification (WR 46vv ; 76), située dans cette formation générale, avant de pouvoir aborder le processus d'apprentissage que représente la philosophie (et, le cas échéant, la théologie). Cf. O. Wilmann, *Gesch.d. Id.*, I : 303f. : la catharsis (due à la musique) comme condition préalable à tout apprentissage.

Partout, de nos jours, on entend, de plus en plus, des plaintes concernant les compétences linguistiques.

Anne Vallée, *Expression écrite : zéro !*, - dans : *Sélection du Reader's Digest* (Zurich), 39 (1986) : avril, 5/14, dit : “Au lycée, un tiers des jeunes Français ne maîtrisent plus leur propre langue. Selon un rapport de l'Inspection générale, quatre élèves sur dix peuvent être considérés comme “illettrés” à leur entrée en sixième. Incapables de lire ou d'écrire avec compréhension un récit simple et concis de faits relatifs à leur vie quotidienne, ils ne possèdent pas les compétences nécessaires pour s'intégrer dans notre société à un niveau minimal”.

De telles voix se font également entendre en Allemagne et chez nous.

W.R. 249.

La négligence de la formation grammaticale, dialectique (= logique) et rhétorique, qui était au cœur des compétences linguistiques traditionnelles, est, entre autres, la suivante La négligence de la formation grammaticale (= logique) et rhétorique, qui constituait l'essentiel des compétences linguistiques traditionnelles, est due, entre autres, à l'aspect Sturm-und-Drang du romantisme (avec sa vénération du génie et de l'individualisme), au positivisme (avec son aversion pour les aspects linguistiques), ainsi qu'à ce que l'on pourrait appeler "la révolution californienne", c'est-à-dire le phénomène hippie et la nouvelle gauche (gauchisme), avec leur contre-culture et leurs tendances d'extrême gauche.

La solution est une mise à jour du trivium antique-médiéval, d'autant plus que l'informatique de la jeunesse montante exigera une précision (WR 113 : akribeia) du type le plus exact possible. On pense, dans notre partie, à Sidel (société informatique), qui a acheté le langage de programmation elan.

Elan est

(i) un langage permettant à l'ordinateur d'effectuer des travaux de routine et  
(ii) un type de pensée logiquement structuré. Le laisser-aller linguistique ne vous mènera pas loin ici.

#### **A... Prétorique.**

*H.I. Marrou, Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 239, mentionne que la deutérophilie (WR 225) connaissait des exercices dits *progumnasmata*, *prérétoriques*, c'est-à-dire une rhétorique élémentaire. Disons en bref "prérétorique". Nous allons en faire une brève esquisse.

(1) La première chose qu'un enfant ou un jeune de cette époque apprenait était une herméneutique de la tâche.

Par exemple, le programme d'études commençait par :

(i) un *muthos*, *fabula*, mythe, et  
(ii) un *diegema*, *narratio*, histoire.

Un texte a été raconté par l'enseignant (= le donné). L'élève devait en faire un résumé (= le demandé).

On constate que ce que faisaient par exemple les mathématiciens de l'époque, c'est-à-dire présenter la tâche, divisée en thème et problème, comme une ligne directrice, une norme, était également fait par les professeurs de langues. Une condition préalable à la compétence linguistique (comme à la pensée mathématique, scientifique ou musicale (*quadrivium*)) est la compréhension étroite, l'interprétation (herméneutique des tâches), du donné et de l'exigé (= tâche, tâche). Sinon, on tombe sous le coup de la maxime de S. Augustin de Tagaste (WR 119) '*Bene currunt, sed extra viam*' (Ils marchent excellemment, mais en dehors de la voie).



W.R. 250.

De cette tradition antique-médiévale découlent deux thèmes et méthodes connexes :

(i) *P. Brunel/ Cl. Pichois/ A. M. Rousseau, Qu'est-ce que la littérature comparée ?*, Paris, 1983, 115/ 134 (*Thématique et thématologie*) ;

(ii) *P.R. Bize/ P. Goguelin/ R. Carpentier, Le penser efficace, (Le fonctionnement mental,- dans lequel "les stapes opératoires de la problématique")*,

2. (*La problématique*), Paris, 1982.

Nous continuerons d'avoir besoin de ce couple "thématique/problématique".

**Note --** On lit, maintenant, WR 199/201 (méthode identitaire). Le donné, objet de la thématization, est le sujet volitif d'une tâche, par exemple. La demande est l'aspect identique partiel, qui est pris en considération (objet de la problématique). On peut aussi dire, avec les scolastiques médiévaux : l'objet matériel (thème) et l'objet formel (problème, aspect, sous lequel on regarde le thème).

Ceci est reflété dans la distinction d'Aristote entre :

(i) l'être(s), la "substance" (indépendance), le donné plein-identique (thème), et,  
(ii) incidentals ("accidentels", points de vue partiels)" la demande partiellement identique (par exemple, la ou les relations, la ou les propriétés). Aristote appelle les deux ensemble les catégories (praedicamenta), predikamenten (en latin scolastique).

(2) La deuxième chose enseignée à un étudiant de l'Antiquité tardive était une littératologie.

(a). Cette textologie était double : elle fournissait les préceptes du genre et les modèles d'exercices. Sans maximes, un exercice est aveugle (car il ne connaît pas la structure de ce qu'il fait). Sans -modèles applicatifs -et, en particulier, exemplaires, une maxime est vide. On lit, maintenant, WR 209/211 : sémiotique, -- la syntaxe est, sans interprétation sémantique, vide ; la sémantique est, sans structure syntaxique, aveugle.

Les maximes fournissent la syntaxe (vide) ; les modèles d'élaboration (par exemple, le tonal) fournissent la sémantique (aveugle). Qu'est-ce qu'un, élève(s) avec le mot "fable" sans en avoir jamais entendu ? (mot vide). Comment est-il/elle avec le mot "fable" sans explication (ce qu'est la fable) ? (aveugle écoutant une fable).

(b). Dans son cadre culturel, la textologie antique-médiévale correspond à notre textologie.

W.R. 251.

La raison de cet affinement des types de textes et de leurs exigences réside dans les connaissances elles-mêmes, mais, au moins autant, dans le souci d'une bonne compréhension entre l'enseignant et l'élève. "Les gens n'arrivent pas à un malentendu ou à un conflit s'ils n'ont pas défini ou s'ils ont mal défini". (*J. Fr. Marmontel (1723/1799, Éléments de littérature (1787))*).

En connaissant avec précision (*akribeia*) ce qui est mythe, histoire, -- plus tard : *chreia* (*chrie*), *gnomè* (*sententia*, proverbe, aphorisme), *kataskeuè* (*confirmatio*, preuve) et *anaskeuè* (*refutatio*, réfutation d'une preuve), *koinos topos* (*locus communis*, lieu commun, exposition), l'enseignant pouvait indiquer avec précision le type d'élaboration de texte qu'il entendait et l'élève pouvait comprendre avec précision ce qu'il devait rédiger.

Notre enseignement actuel, en négligeant les définitions et en laissant les modèles appropriés "libres", crée une série de malentendus.

Outre les sept types de textes mentionnés ci-dessus (pour l'enseignement secondaire), la deutéro-sophistique (pour l'enseignement supérieur) disposait des types de textes suivants : *enkomion* (*laudatio*, éloge (discours) des actions de quelqu'un ; éventuellement négatif : *psogos* (*vituperatio*, blâme (= critique)), *sunkrisis* (*comparatio*, comparaison (parallèle)), *prosopopoiia* (*prosopopeia*, peinture de la vue (apparence)) et *èthopoiia* (*ethopoeia*, description de l'intérieur (caractère) d'une personne (éventuellement d'un animal)), *ekfrasis* (*descriptio*, description), *thesis* (*propositum*, *propositio*, position, qui est défendue), *nomos* (*lex*, loi (discussion)).

Le lien entre l'herméneutique de la tâche et la textologie est évident : le texte (son type) est la réponse à la question et son élaboration, comme le stipule la tâche. - En parlant de compétences linguistiques.

#### **A.I -- Echantillon bibliographique.**

Cette tradition de l'Antiquité tardive s'est poursuivie, en évoluant historiquement. Par exemple, Noël Delaplace, *Leçons Françaises de littérature et de morale (avec préceptes du genre et des modèles d'exercices)*, Bruxelles, 1844" 552pp.

**I. -- Prose** : récits, tableaux, descriptions, définitions, fables, allégories ; -- morale religieuse, morale profane (" Philosophie pratique ") ; -- lettres ; -- discours et fragments oratoires, introductions de discours, clôtures de discours ; -- dialogues philosophiques ou purement littéraires ; dessins et portraits de personnages, parallèles (politiques, littéraires, éthiques).

W.R. 252.

**II.** On dit que la rhétorique n'a pas évolué, mais la comparaison, objective, de la liste de l'Antiquité tardive et de celle du XIXe siècle est pourtant claire : le goût évolue avec le développement de la culture.

Si nous regardons *Ch.-M. des Granges/ Mlle Magueloner, La composition Française (Livre du maître)*, Paris, 1930, nous voyons, une fois de plus, le traditionalisme et l'évolution : histoires, descriptions, portraits, lettres, "moralité" (essais éthiques), analyse littéraire et critique. Les textes persuasifs ("oratoires") ont été laissés de côté. -

Un autre point de vue est offert par *J. Gob, Précis de littérature Française*, Bruxelles, 1947 :

(i) concepts introductifs (textes professionnels et, textes philosophiques / textes esthétiques) ;

(ii) les compétences linguistiques :

a. Invention, arrangement, conception (stylisation) ;

b. la poésie ;

c. exercices de composition (description, narration, discours) ;

(iii) les genres littéraires : les genres essentiellement "littéraires" (c'est-à-dire esthétiques) (descriptif, narratif ; lyrique ; dramatique) ; les genres accidentellement "littéraires" (lettre ; texte didactique ; texte scientifique et philosophique ; texte historique ; critique ; poésie didactique ; texte éloquent) ; une note sur la satire et la presse... Là encore, tradition et évolution, simultanément.

Vers +/- 1950, un retournement de situation se produit : *T.A. Van Dijk, Moderne literatuurtheorie (Een experimentele inleiding)*, Amsterdam, 1971, en témoigne. J. Kristeva, R. Barthes, J. Derrida, Ph. Sollers,-- N. Chomsky, Max Bense, A.J. Greimas, R. Jakobson, C.S. Peirce, T. Todorov et d'autres, qui ont examiné le langage et le texte d'une manière nouvelle, ont trouvé une nouvelle théorie du langage (ou "rhétorique"). Le "texte", la "littérarité", le "style", la "métaphore" et la "métonymie", la "narratologie", etc. deviennent soudain d'une actualité nouvelle. La textologie et la littérature apparaissent, au sens actuel du terme.

On pense à *R. Wellek/ A. Warren, Theory of Literature*, New York, 1942-1 (traduction française : *La théorie littéraire*, Paris, 1971).

Ce qui a été exposé pendant des siècles et des siècles - de manière relativement simple - par la rhétorique, devient maintenant la proie de théories (souvent hyper-spécialisées, voire formalisées) (WR 103 ; 187/ 191).

W.R. 253

### **A.II.-- *Quatre types de textes pré-rhétoriques.***

Nous examinerons brièvement (et dans le style traditionnel) le rapport, la description, la narration et le discours : ils sont, après tout, pré-supposés dans tout discours. Celui qui veut parvenir à une compréhension, qui influence (WR 4 ; 28v.), au moyen de la parole (texte), doit, selon le cas, être capable de (1) rapporter, (2) décrire, (3) raconter, (4) traiter.

#### **(1).-- *Le rapport***

L'“Hupotuposis”, courte esquisse, était un exercice antico-médiéval de formation de texte. Prenez, *Marrou, Hist.d.l'ed.*, 239s., comme modèle.

Paraphrase, ici au sens de “ rapport sommaire “ de ce qui, immédiatement avant, a été entendu, lu, c'est-à-dire un *muyhos*, une fable ou un mythe. Le Papyrus Fayoum nous a conservé une autre œuvre d'apprentissage.

**Donné :** un mythe en vers ;

**Demandé :** “paraphrasis”, “hupotuposis” (terme plus clair).

Voilà pour la tâche à accomplir.

#### ***Maintenant le texte.***

“Un fils, qui avait tué son père et ‘craignait la loi du parricide, s'enfuit dans le désert’“ (= verset de la lecture).

Alors qu'il marchait dans les montagnes, un lion le poursuivait. Avec le lion sur ses talons, il a grimpé à un arbre. Il a ensuite vu un serpent (“dragon”), qui s'est précipité vers cet arbre et, éventuellement, a pu y grimper (...). En fuyant le serpent, il est tombé.

(Gnomè, sententia, proverbe :) Le méchant n'échappe pas au dieu : “Le dieu fera justice du méchant”. Cette dernière phrase est, encore une fois, un vers mémorisé par l'étudiant, à savoir celui de Ménandre d'Athènes (-342/-291), un célèbre poète comique. Nous l'appellerions maintenant un “zedeles”.

C'est le résumé de l'idée ou de la structure du *muthos*. Ce dicton (proverbe, proverbe) est, après tout, le modèle régulateur (structure syntaxique), dont le récit est le modèle applicatif (interprétation sémantique ; WR 209/211 ; 250).

**Note.--** Il s'agit, ici, du jugement de Dieu (WR 53 : Borderline ; 93 : Dikè), bien connu des anciens.

Sans le “dire” (dire = structure), l'histoire est aveugle (une pure anecdote, sans sens pour la vie). Sans l'histoire, la “leçon morale” (mieux : structure) est vide.

Le fait qu'un mythe puisse, aujourd'hui encore, avoir une signification philosophique est démontré par *M. Heidegger* (WR 29), *Sein und Zeit*, I, Tübingen, 1927 ; 1949-6, 191/196 (*Le Cura- ou Zorgefabel*),

W.R. 254.1,

**Deuxième exemple de rapport.**

**Echantillon bibliogr. :**

-- J. Broeckaert, *Le guide*, 82s. (Les circonstances) ;

-- O. Willmann,.- *Abriss*, 9 (*Merkspruche der Rhetoriker*).

**(1) Ambiguïté.**

Le “multivariable” est celui qui obéit à la règle du “univariable” (WR 180 ; 199/201 ; 250). L’identité complète (= objet matériel, thème) est une ; l’identité partielle (= analogie, -- objet formel, point de vue, demandé) est multiple.--

**(2) Schémas non ambigus.**

Pour l’auteur, il s’agit de rendre l’idée d’ambiguïté utilisable dans le texte.-- Il existe deux variantes d’un schéma d’interprétation en circulation à propos d’un événement (données diachroniques).

A. J. Broeckaert, o.c., 82, nous apprend les circonstances. -- Le vers latin résume : Quis (qui), quid (quoi), ubi (où), per quos (par le biais de quelles personnes), quoties (combien de fois), cur (par lequel/pourquoi), quomodo (comment), quando (quand).

O. Willmann, o.c., 9, donne une variante : Quis (qui), quid (quoi), ubi (où), suibus auxiliis (avec quels outils), cur (par quoi / pourquoi), quomodo (comment), quando (quand).

**Commandé :**

(i) acteur(s), personnes (êtres) agissantes et action (quoi, praxis) ;

(ii) comment / avec - quels - outils / avec - la - coopération - de - qui sont les précisions de (i) ;

(iii) où / quand (combien de fois) est le lieu dans le temps et l’espace ;

(iv) quoi/pourquoi l’explication (raisons nécessaires et suffisantes pour rendre l’événement, l’action, compréhensible).

**Conclusion :**

(a) Le thème (objet matériel) est la praxis (action, événement) ;

(b) les objets demandés (objets formels) sont les aspects, les “lieux communs”, les perspectives, inhérents au thème, appelés “circonstances”.

B. L. Rademaker/ H. Bergman, *Sociological Currents*, Spectr./Intermed., 1977, 148 ; 149. “La situation, les personnes impliquées, leurs actions et leurs alternatives comportementales sont placées dans un cadre spécifique par le récit ! -- “Pour reconnaître comme telle une instance particulière (= modèle applicatif) de “dire le code” (utiliser et, immédiatement, exposer un système secret d’accord), il faut savoir qui l’a dit, quand, où, à qui, - dans quelles circonstances, etc.”.

En d’autres termes, adaptées aux recherches sociologiques actuelles, les généralités - actualisées (WR 165) - reviennent sans cesse. Sa “valeur éternelle” (WR 4 : philos. perennis) est évidente. Nous allons maintenant voir comment les Grecs anciens ont fondé ce système.

W.R. 254.2.

**Deuxième exemple de rapport.**

Marrou, o.c., 240.-- *Le diegema, l'histoire.*

Après les muthos suit un exercice plus difficile de défaite sommaire.

**(1) La tâche.**

(a) **Donnée** : l'enseignant lit un poème, un fragment de pièce de théâtre, une histoire ordinaire.

(b) **Demande** : En dix lignes (notez la (quantification), écrivez une représentation qui

(i) aussi précis (akribeia ; WR 251), objectif (WR 201) que possible,

(ii) aussi clairement que possible,

(iii) et est sans erreur (selon les normes grammaticales),-- ceci, selon le modèle suivant :

**a1.** temps,

**a2.** lieu ;

**b1.** agens (créature agissante),

**b2.** agir (praxis),

**b3.** déroulement de l'action ("manière dont l'action se déroule"),

**b4.** explication ("cause"). On voit que ce que nous appelons aujourd'hui la praxéologie, la description d'un événement ou d'une action, était pratiquée ici, à un niveau élémentaire.

**Note.** - Le fait peut être mythique, poétique, historique.

Nous citons un modèle poétique, *Odusseia*, 10 : 348/373. Odusseus est dans la maison de Kirkè (WR 106 ; 138). Il dit : " Les quatre aides de Kirkè étaient, pendant ce temps, occupés dans sa demeure (...). Elles étaient les filles des sources, des forêts et des ruisseaux sacrés se jetant dans la mer (WR 80). On a recouvert les sièges hauts de couvertures aux couleurs magnifiques, les violettes par-dessus, les linettes par-dessous. Devant les sièges, le second a placé les belles tables en argent et y a déposé les paniers en or. Le troisième versa le vin délicieux, doux comme du miel, dans une cruche d'argent et disposa aussitôt les coupes d'or.

Le quatrième assistant a apporté de l'eau. Sous un grand trépied, elle a allumé un feu puissant. On a vu que l'eau devenait chaude. Quand elle a atteint le point d'ébullition à l'intérieur du métal brillant, elle m'a fait asseoir dans la baignoire. Avec l'eau du puissant trépied, elle a préparé un mélange agréable et l'a versé sur ma tête et mes épaules jusqu'à ce qu'elle ait chassé la fatigue débilante de mon corps. Elle me baigna et m'oignit d'huile, sur laquelle elle enveloppa mes sous-vêtements dans un beau manteau. Puis elle m'a conduit à la belle chaise recouverte d'argent. Sous mes pieds, elle a glissé le pouf.

L'une des aides a apporté de l'eau dans une belle cruche dorée ; au-dessus d'un bassin d'argent, elle a aspergé mes mains, les a lavées. Devant moi, elle a dressé la table en bois poli. La haute gouvernante vint mettre du pain sur la table, qu'elle réapprovisionna avec de nombreux plats : des réserves, elle partageait sans calcul. Puis elle m'a invité à dîner (...)"

W.R. 255.

**(2) Le rapport,**

**(i) Introduction.**

Dans ce texte tiré de l'épopée, l'Odusseia, Homère (+/- -800) laisse parler Odusseus.

**(ii) Moyen -- (temps et lieu)**

Pendant le séjour d'Odusseus dans la maison de la sorcière Kirkè, des nymphes (d'action), comme aides et comme gouvernantes, préparent à Odusseus une réception en ligne. (manière / parcours) Par la bouche du héros Odusseus, le poète s'attarde longuement. Une nymphe prépare les sièges, une autre les tables, avec les paniers dessus, la troisième le vin. La quatrième donne au héros un bain réparateur, après quoi elle lui attribue la place d'honneur. Une des nymphes se lave les mains. La distinguée gouvernante met la table. Le banquet est sur le point de commencer.

**(iii) Conclusion.**

Tout cela arrive parce que Kirkè et ses poils veulent remplir les hauts devoirs de l'hospitalité (explication / cause).

**Conclusion.**

On voit qu'en décrivant la structure (en six points de vue de la praxéologie), on peut faire un compte rendu précis du texte épique homérique sur une dizaine de lignes. -

**Note --** Si l'on omet l'un des six éléments intégrateurs, il y a un vide, ce qui viole la totalité (la Gestalt ; WR 114). Prêtez attention à la manière dont le temps et le lieu situent l'événement et dont les quatre autres "biens communs" le caractérisent. Sans les six points de vue, l'histoire (la structure) est aveugle. Sans l'histoire, la structure est vide.

**Mise à jour.**

**Echantillon bibliogr. :**

-- Y. Stalloni, *Méthodes de contraction et de synthèse de textes (Concours d'entrée des grandes écoles)*, Paris, 1983, 2 ;

-- J. Moreau, *La contraction en la synthèse de textes*, Paris, 1977;'

-- Ed. Marketing, *Contraction et synthèse de textes à l'entrée des grandes écoles (Epreuves intégrales des concours)*. Paris, 1983.

La " contraction " (littéralement : contraction, résumé) est, selon Moreau, " le " résumé " d'un texte, c'est-à-dire rien d'autre que la réduction du texte de base à un tiers, un quart, un cinquième, etc. de sa longueur ".

La "synthèse" est une "contraction" très claire : plusieurs textes de base, identiques ou apparentés ou traitant de plusieurs sujets, résumés selon leur unité (en termes de contenu, d'arrangement (= disposition, plan), de conception (= stylisation)).



W.R. 256.

Les Editions Marketing, o.c., 5/8, donner, spécimen suivant.

H.E.C. 79 (Polytechnique). -- Durée : 3 heures.

Résumez, en 400 mots, le texte suivant (de *Roger Caillois* (1913/1978), *L' esprit des sectes*).

met en évidence, ce faisant, les idées principales et la ligne de pensée de l'auteur ('l'articulation de la pensée').

À la fin de votre copie, indiquez le nombre de mots utilisés.

**Note** -- On peut voir que la quantification est allée loin.

**Autre exemple.**-- E.S.C.A. 79.-- Durée : 3 heures.

Résumez le texte suivant en 400 mots.

Les candidats doivent indiquer sur leur copie, par blocs de cinquante lignes (c'est-à-dire les cinquante lignes), le nombre de mots utilisés dans la marge, juste en face de la ligne correspondant à ce nombre. Le total sera donné à la fin de la copie.

Un excédent de dix pour cent est autorisé. Au-delà de 440 mots, cependant, un point sera déduit pour chaque tranche de dix mots... Les correcteurs tiennent compte de la performance. (o.c., 109/113).

Y. Stalloni, o.c.,7, précise : habituellement la soustraction est d'un point (sur un total de vingt) pour chaque coupe (= section de texte) de dix mots au-dessus du seuil de tolérance. Si l'on demande 400 mots, la marge est de 40 (c'est-à-dire jusqu'à 360 ou 440 mots). A partir de 359 ou 441 mots, le candidat perd un point ; à partir de 349 ou 451, deux points,

**Conclusion** : Les examens d'entrée dans les établissements d'enseignement supérieur en France obéissent à des conditions non-maléfiques :

Tout d'abord, lisez l'ensemble du texte en une seule fois (30 à 40 minutes pour 4 000 mots),

**a2.** puis, résumez ses composantes (disposition, plan, schéma),

**b1.** ensuite, résumez les paragraphes (sections de texte contenant une idée), après chaque lecture,

**b2.** résumez le cheminement de la pensée, dans chaque cas après la lecture du paragraphe.

Notre enseignement des langues ferait peut-être bien d'affiner le modèle du résumé ancien le plus tôt possible. Plus tard, les élèves seraient alors prêts à faire face à cette forme récente de contraction (simple ou multiple). "Il est tôt pour devenir un maître.

W.R. 257.

**Modèle à petite échelle de contraction multiple de texte ('synthèse').**

**Echantillon bibliogr. :**

*Gilberts Niquet, Structurer sa pensée / Structurer sa phrase*, Paris, 1978, 10/12.  
Niquet donne une série de textes à la télévision ; nous en choisissons quelques-uns.

(A)1. La télévision tourne tard le soir : elle est souvent en partie responsable de notre fatigue matinale.

(A)2. Pas une seule chose n'est déplacée ! Il est hors de question de se déplacer pour vivre une autre expérience ou pour rencontrer d'autres personnes ! On est assis, cloué à l'écran, bouche bée (...).

(A)3. L'homme, en tant que téléspectateur, est prêt à se familiariser avec l'univers de manière purement passive : il reçoit des informations de la télévision, mais ne s'informe pas activement.

(A)4. Les images télévisées tourbillonnent sur l'écran comme des rafales de vent (...). Le monde devient un tourbillon, une tornade. Comme les feuilles qui tombent, les nouvelles, une fois transmises, sont emportées.

(A)5. Le réel se confond avec le purement imaginaire : Stendhal (= Henri Bayle, ce Stendhal (1783/1842), romancier français) à côté de Georges Pompidou (1911/1974 ; président français 1969/1974) ; (...) Don Juan (personnage légendaire ; peut-être un noble espagnol, Don, Juan Tenerio, qui vécut à Séville au XVI<sup>e</sup> siècle) tombe amoureux de Sylvie Vartan (actrice française actuelle) (...). D'un point de vue culturel, la fête foraine flamande est omniprésente.

(A)6. Dis-moi comment tu passes ton temps libre, et je te dirai à quel type de culture tu appartiens (selon un sociologue). Appliquée au traitement de la télévision par le public, cette phrase nous montre que les programmes télévisés du dimanche, entre autres, constituent un indicateur de valeur possible de la distribution de la culture télévisuelle. Ils vont du western, l'après-midi, à la smartwatch, le soir. Quelle médiocrité décevante, étalée sur de pitoyables scénarios, textes, intentions, images de l'écran de télévision ! Tout est réduit à tuer le temps. Résultat : au moment où la densité d'écoute est particulièrement élevée, on tombe sur une médiocrité sans saveur et massivement dispersée.

(A)7. Un reportage télévisé ("reportage") n'apparaît jamais sur l'écran de télévision dans son intégralité et sans explication ("commentaire"). Le journaliste de télévision limite ses images à une sélection restreinte et y ajoute sa propre interprétation.

C'est donc évident : la télévision nous impose son point de vue et son jugement de valeur.

W.R. 258.

**(B)1.** On pense parfois que les images télévisées nous parviennent directement et sont traitées de manière passive. La réalité est différente : un membre de la famille veut regarder du sport, un autre veut regarder un film, un autre encore veut regarder de la technologie ou du théâtre. Le passionné des médias est, en même temps, un observateur des médias, voire un critique des médias. Loin de toujours les enfermer dans leurs propres perspectives, la télévision peut donc obliger les membres de la famille à discuter entre eux.

**(B)2.** Il n'est pas étonnant que les émissions sur la médecine soient si populaires : elles répondent à un besoin du téléspectateur, celui d'être informé sur la médecine. (...).

**(B)3.** La télévision met la littérature mondiale à la disposition du public. Quelque chose qui, sans la télévision, n'aurait jamais trouvé son chemin en dehors d'un petit cercle de parties intéressées.

**(B)4.** Je suis professeur de littérature française. Un jour, mes élèves m'ont surpris : ils discutaient du *Rouge et le Noir* (un roman de *Stendhal*, publié en 1831). J'étais curieux (...) : ils avaient effectivement vu un film.

Le soir - sur la base du roman en question. Mon libraire m'a dit que, en dehors des jeunes, d'autres personnes avaient également fait cela. De plus, les ventes du livre avaient fortement augmenté depuis. Le même phénomène s'est produit après *Germinal* (de la série *Les Rougon-Macquart* (1885), sur la vie d'un mineur, du naturaliste *Emile Zola* (1840-1902).

### ***Demandé.***

**(1)** Lecture (méthode Stalloni ; WR 256). La lecture globale fournit, peut-être, un titre concis qui résume (A) et (B).

**(2)1.** Faites un résumé (reflétant le fil de votre pensée).

**(2)2.** Ver. égal à cela, (A)3 et (A)7 ; (A)3 et (B)1 ; (A)4 et (A)5 ; (B)1 et (B)2,3,4.

**(2)3.** Les cours WR 180 (interprétation), WR 227 (argumentation dialectique), voire WR 215 (éristique) sont-ils applicables ?

**(2)4.** Après une lecture attentive, pensez-vous que la télévision se prête au "marketing" (WR 247) ?

**(2)5.** Peut-on qualifier ces textes de "rhétoriques" ? Essayent-ils de vous influencer dans une direction ou une autre par le biais de la compréhension ?

**(2)6.** Le couple "modèle réglementaire et applicatif" est-il applicable au point A) 6 ? (cf. WR 253).

**(2)7.** Le schéma praxéologique (WR 254) est-il applicable quelque part ?

W.R.259

**(2).I. --L'“ekphrasis” (descriptio), la description.**

Alors que le rapport était un type de texte qui se raccourcissait (jusqu'au raccourcissement quantifié), les types de littérature qui suivent s'allongent (plutôt), s'étendent, se développent.

***Le premier type, que nous esquissons, est la description***

***Echantillon bibliogr. :***

-- J. Broeckert, S.J., *Le guide du jeune littéraire*, I (*Eléments généraux et compositions secondaires*), Bruxelles / Paris / Bois-le-Duc, 1849 - 1 ; 1872-2, 179/219;-

-- C. Lefèvre, S.J., *La composition littéraire*, Bruxelles, 1936-3, 300/322 (*La description*) ;

-- J. Gob, *Précis d. litt. fr.* BXL. 1947, 151/154 (*La description*) ;

-- E. Zola (WR 258), *De la description*, in : *Le roman expérimental* (1880), in : *Oeuvres compl.* x, Cercle du livre précieux, 1968 ;

-- Alain Robbe-Grillet (1922/2008), *Temps et description, dans le récit d'aujourd'hui*, in : *Pour un nouveau roman*, in : *Idées* (Paris), n° 45 ;

-- Ph. Hamon, *Qu'est-ce qu'une description*, in : *Poétique*, n° 12 ;

-- J. Ricardou, *L'ordre des choses ou une expérience de la description méthodique*, in : *Pratiques* (Metz), n° spécial, 75/84.

***Définition.***

“La description est la représentation verbale, (...), détaillée, d'une chose perceptible par les sens “ (C. Lefèvre, o.c., 300) “ Une description a pour but de faire percevoir à son semblable (auditeur, lecteur), par le pouvoir de la parole, un spectacle que l'auteur a observé ou imaginé “. Gob, o.c., 151).

On voit que la perception sensorielle doit soit précéder la perception factuelle, soit être possible (“perceptible”). Plus encore : que le descripteur récupère cette perception, au fur et à mesure, chez son semblable.

*Ch.-M. Des Granges/ Mlle Maiguelone, La composition. fr.*, Paris, 1930, 799ss., dit : “On essaie par des mots de suggérer l'impression que donnerait une perception personnelle directe ou une peinture de paysage ! L'accent est mis ici sur le suggestif (WR 135v.), c'est-à-dire sur l'éveil chez le prochain de sa propre perception, bien que celle-ci soit dirigée, avant tout, vers le soi perçu.

Phénoménologique (cf. E. Husserl) : le “je” - au moyen de son langage - fait participer le “tu” (compagnon humain) à sa propre orientation attentive (“intentionnalité”, sur l'observé, (1) je, tu (2) orientation intentionnelle qui est communiquée, (3) de manière verbale,--il y a trois aspects structurels.

W.R. 260.

***Un personnage unique.***

Le côté humain (éventuellement dans son degré d'évocation) est, simplement, de seconde classe. Décrire, c'est d'abord représenter ce qui est (WR 201/20-3 : en soi).

C. Ansotte, *Traité pratique de rédaction et d'élocution*, Dour, 1910, 61, indique deux aspects de cette limitation à l'objet :

(a) La "gestalt" (WR 114/119) est rendue "en subordonnant le choix des détails à l'impression d'ensemble", autrement dit, selon Ansotte, la totalité des observés donne à la description son unité ;

(b) L'alternance des détails reflète la richesse et la diversité de l'observé : les impressions partielles (de préférence originales et nouvelles) "peignent puissamment l'observé, le caractérisent, le rendent visible". C'est l'aspect multiplicité, inhérent à l'objectivité de la représentation.

***Typologie.***

J. Broeckaert, o.c., 180, distingue deux types.

(1) La description d'une action ('une action successive' ; o.c., 180/190), -- ce que l'auteur appelle une histoire ;

(2) La description d'un fait simultané ('un tableau simultané', a table. -- o.c., 211/219), -- ce qu'il appelle la description effective.-- Au sein de la description effective, Broeckaert distingue des sous-types : "Paysages, bâtiments,-- portraits, mœurs, -- tout peut être décrit.

D'où des noms tels que topographie (description du paysage, -- paysage naturel et culturel), prosopopée, description des vues (portrait, stricto sensu) et description du personnage, èthopoiia (image du personnage) (WR 251), également appelée "éthopée". Ces deux derniers types sont actualisés dans la description comportementaliste et celle des sciences humaines ("verstehende").

***Modèles applicables.***

Nous allons en examiner brièvement quelques types.

***App. Mod. 1.- Le simulacre ou la double description.***

***Echantill. Bibliogr. :***

-- H. Morier, *Dict. d. poét. et de rhétor.*, Paris, 1981-3, 989/1005 (Similé).

-- Homéros, *Iliade*, 4:141f, nous donne un modèle.

Ménélas, prince de Sparte, est blessé par une flèche (WR 33 : Trojan War) -- "Alors qu'une jeune fille méonienne ou carienne teint de pourpre l'ivoire qui servira d'ornement à la bride (= mors) des chevaux, l'ornement repose entre-temps dans sa chambre à coucher ; de nombreux cavaliers l'emporteraient volontiers, mais il reste là comme un ornement pour un prince, à la fois ornement du coursier et ornement du cavalier.

W.R. 261.

Ainsi, Ménélas, tes cuisses galbées, tes jambes, et tes belles chevilles, sous elles, étaient tachées de taches de sang ! -- On voit qu'Homère introduit une équation pour décrire le fait de la guerre : "Comme ..., ainsi ..." Comme une fille (...) colore l'ivoire de pourpre, (...) Ainsi (...) étaient (...) tachées de taches de sang". On voit : violet --- sang ; ivoire ---- cuisses, jambes, chevilles. Mais le poète épique reste hésitant face à la scène en temps de paix : "La parure repose, pendant ce temps, dans sa chambre (...)". C'est une interjection. mais elle décrit.

Le texte de type simili réside dans ce que Morier appelle la bijection entre le violet et le sang et entre l'ivoire et les cuisses, les jambes, les chevilles. La scène de guerre est représentée dans une scène de paix, point par point ('bi.jection' ou 'addition'). Cela ne s'applique pas à l'insertion qui, peinte isolément, ne correspond pas bijectivement, (non ajoutée) à la scène de guerre. L'équation simulée ou bijective n'est, en d'autres termes, pas entièrement développée.

A l'exception de l'insertion, la description est double :

- (i) c'est direct (la scène de la guerre) ;
- (ii) elle est indirecte (la scène de paix, au moins en partie, comme une représentation de la description directe).

### ***App. Mod. 2.-- La caractéristique.***

#### ***Echantillon bibliogr. :***

O. Willmann, *Abriss der Philosophie (Philosophische Propädeutik)*, Wien, 1959, 34 ; 153f.

Caractériser signifie

- (i) décrire la nature essentielle d'un produit donné.
- (ii) de manière à omettre le non-réel. On peut aussi introduire le mot grec " tupos ", " typifier " (WR 255). Nous nous référons au terme 'hupo.tuposis'(WR 253), hypotypose, contour (ici : de l'essentiel).

Avec la caractéristique, nous nous approchons, fortement mais non développée, de la description phénoménologique de l'être (phénoménologie 'eidétique' : l'eidos (WR 30 ; 246)).

La perception sensorielle stricte (WR 259) est, à cet égard, préservée en tant que 'empeiria' (WR 41 : le visible), mais elle est simultanément transcendée, en tant que 'theoria', pénétration, perspicacité (WR 41 : l'invisible).

Willmann, o.c.,153f., décrit la structure de l'esquisse de la caractéristique ou de la créature, par exemple un être humain.

(1)1. À quoi ressemble une personne (description de la vue, prosopopoiia) ?

(1)2. Que fait-il dans la société ?

W.R. 262.

En d'autres termes : la profession, la position (selon Willmann). Ce qui est encore une fois *prosopopiia*, description de la vue (mais alors socialement comprise).

**Note :** Ce double aspect extérieur renvoie au scientisme en tant qu'actualisation : le spécialiste des sciences naturelles examine et décrit la vue, le visible et le tangible.

(2) Qui, quel genre de "personne" (caractère, âme) est quelqu'un ? Willmann souligne, ici, l'esprit, la volonté et l'âme.

**Note.--** Cet aspect, qui représente l'*èthopoiia*, la description du caractère ou de l'âme, signifie l'intérieur, derrière la vue. Elle s'actualise dans la science spirituelle (l'herméneutique en tant que science humaine) qui, à travers le perceptible extérieur, décrit l'âme, l'intériorité, -- ceci, selon la méthode de l'entendement ('*verstehende*').

Willmann fait remarquer que le typique, le caractéristique, peut être compris de deux façons.

### **1. L'idéalisation.**

Ainsi Aristote, dans sa *Poétique*, 15 dit "Les "bons" peintres dépeignent la caractéristique des thèmes traités (*note* : l'aspect réaliste, à une syllabe). Pourtant, malgré la fidélité de leur interprétation, ils en donnent une image plus belle. De même, si un homme de lettres dépeint des personnes coléreuses, frivoles ou ayant d'autres défauts de caractère, il doit ennoblir ses personnages.

### **2. Le naturalisme.**

Il existe un "réalisme" qui représente la "réalité" de manière brute, voire dégradée, car il considère l'idéalisation comme une échappatoire à la dure réalité. La question typique est donc de savoir ce qui constitue la misère (le misérabilisme, par exemple).

#### ***Appl. Mod. 1. -- Le rapport de synthèse.***

(a) Si, dans l'analyse d'un *muthos* (WR 253), un élève reconnaît la structure (reg. mod.) dans ce que nous appelons aujourd'hui "zedeles", alors il donne la caractéristique, le contour de l'essence.

(b) Si, en résumant un événement, quelqu'un décrit brièvement sa structure sextuple, cela décrit son caractère typique, sa caractéristique.

#### ***Décrire la structure de manière concise, c'est la caractériser.***

#### ***App. Mod. 2.-- La description comportementale.***

On prend par exemple *Homère, Odyssée* 10 : 210/219. Le poète épique veut décrire succinctement le comportement des animaux sauvages, manipulés par la 'sorcière' (WR 80v. ; 106 ; 254) Kirke, en tant que dame des bêtes (= un titre magique).



W.R. 283.

Dans la vallée, entre les montagnes, ils trouvèrent la demeure de Kirkè : elle était constituée de pierres polies. Sa pointe était visible de loin.

A proximité se trouvaient des loups de montagne et des lions, que Kirkè, en administrant des potions de magie noire, avait fait travailler par magie. Les animaux n'ont pas attaqué les hommes sauvagement. Au contraire, ils se levèrent et, avec leurs longues queues, ils passèrent devant eux - tout comme les chiens de la maison agitent leur queue autour de leur maître lorsqu'il rentre d'un festin, car il a toujours, après tout, quelque nourriture savoureuse avec lui, - de même, avec leurs lourdes griffes, les loups et les lions, agitant leurs queues, marchèrent autour d'eux".

1. L'aspect extérieur, le comportement externe, est décrit ici, succinctement, avec un trait (le remuement de la queue), mais, en même temps, la vie intérieure des animaux - à travers le comportement externe - transparaît. Ici, il y a prosopopée et éthopie en même temps !

2. Encore (WR 260v.) :

(i) L'événement réel est, directement, dépeint (un - un décrit sans ambiguïté) dans le comportement des animaux sauvages ;

(ii) ceci, à son tour, est représenté, dans la comparaison avec les chiens - animaux domestiques, -- indiquant une représentation indirecte. Le procédé de la simile est un outil descriptif puissant.

### ***App. Mod. 3.-- La caractérisation de. Le paysage.***

#### ***Echantill. Bibliogr. :***

-- Lewis Mumford *Technics and Civilization*, New York, 1934 ;

-- Jeremy Rifkin, *Ted Howard, Entropy (A New World View)*, New York, 1980 -- Il s'agit du monde du milieu du siècle dernier.

(1) Le paysage naturel était, principalement (caractéristique dominante, impression principale), des forêts, dans lesquelles les gens vivaient.

(2) Le paysage culturel a évolué en conséquence : le bois était, avant l'introduction du charbon et de la machine à vapeur, la ressource industrielle dominante ("type d'énergie"). Celui-ci, (i) en tant que matière première, (ii)a. en tant que combustible, (ii)b. en tant que produit fini (les ustensiles, les outils, les appareils (navires, presses à huile et à vin, presses d'imprimerie, etc.) étaient, tous, fabriqués en bois).-- forêt et bois, telles étaient les caractéristiques du monde médiéval. Dans le langage populaire : "Le bois et la forêt étaient à l'ordre du jour". Là encore, on voit le caractère synthétique ("inductif"). En effet, l'induction sommative est le fondement de l'esquisse de l'essence.

### ***App. Mod. 4.-- La caractérisation d'un type humain.***

Le terme "fan" est familier dans le monde de la musique pnote Le mot vient de "fanatique".

W.R. 264.

**(1) *La vue depuis le ventilateur.***

**Echantill. Bibliogr. :** *Joepie* (Deurne), 392 (20.06.1981) : 4/5.

Il s'agit d'Angela, l'une des filles du groupe Dolly Dots, composé de six membres, qui était extrêmement populaire au Japon.

**a.** “Dans l'une des plus grandes discothèques de Tokyo, il y a environ deux mille ‘fans’. Nous entrons : tous chantent à tue-tête. Nous nous asseyons à la table pendant un moment : je pense que presque tous les “fans” nous ont regardés de plus près, avec cette chose particulière qu'ils vous touchent pendant un moment, puis s'en vont en souriant.

**b. (i)** Chez nous (en Occident), les “fans” demandent un autographe.

**(ii)** Là-bas, au Japon, ils vous touchent un instant et semblent - avec cela - avoir une âme”.

On voit : la starlette pop, vue de l'extérieur, “ comportementaliste “ (dirait-on), décrit le phénomène. Prospéee !

**(2). *L'âme du fan.***

**Echantill. Bibliogr.:** *Joepie* (Deurne), 409 (17.01.1982) : 76/77.

En parlant à Beedee, un membre du groupe des quatre Ramones.

**(i)** “J'aime avoir quelque chose d'un héros. Un ‘héros’ est quelqu'un en qui on croit, mais avec qui on ne doit pas traiter directement (*note* : culte distant)”.

**(ii)** “Par exemple, John Lennon, le Beatle, était mon dernier héros. Bien que je ne sois pas nécessairement d'accord avec sa “philosophie”, j'apprécie ce qu'il y a de vrai en lui : il était **a. un** homme aux opinions honnêtes, **b.** avec un “cœur” - **c.** quelqu'un qui voulait accomplir quelque chose !

Ici, l'éventail - être, de l'intérieur, est décrit par quelqu'un qui le vit. Le journaliste, qui rapporte les propos, participe à cette expérience.

**Pour étayer ces propos**, *Joepie* (Deurne), 398 (01.11.1981), 66v., cite le chanteur Feerkal Sharkey, du groupe pop nord-irlandais The Undertones, composé de cinq membres : “Je pense que c'est dans la nature de l'homme de toujours vouloir mettre quelqu'un - un politicien, un chanteur - sur un piédestal.

Cette affirmation **(i)** confirme l'essence, la “ caractéristique “, du “ fan “ (culte du héros à distance), **(ii)** mais l'explique (WR 254 : cause). Qui n'est plus une description, car l'explication dépasse le donné (le phénomène visible). Ethopée ! Qui ne pense pas ici à l'idéalisation, (WR 262)

**App. Mod. 5.- *Le “enkomion”, laudatio, louange.***

**Bib. st :** *H.I. Marrou, Hist. d. l' ed.*, 273/275.

**Donné :** une personnalité, vivante ou morte, mythique ou historique.

**Demandé :** caractère élogieux,

W.R. 265.

L'éloge est une description, mais avec l'intention d'étayer un jugement de valeur...  
Voici l'ancien schéma deutéro-sophique.

**(A)- *La description de la vue.***

Il se divise en deux parties.

**(A)1. *Les valeurs externes.***

**a.** L'eugénie (origine noble). **b.** Le milieu : **i.** la ville de naissance, **ii.** le peuple, **iii.** le régime politique (par exemple la démocratie), **iv.** les parents, la famille. **c.** La personnalité : **i.** l'éducation, dont on a bénéficié, **ii.** le cercle d'amis, **iii.** la notoriété acquise ("fame"), **iv.** les fonctions publiques, **v.** les biens, **vi.** les enfants (nombre, beauté), **vii.** la leuthanasie ; la mort paisible.

**(A)2. *Les valeurs physiques externes.***

**a.** la santé, **b.** la force du corps, **c.** la beauté, **d.** la sensibilité "euaisthèsia".

**(B) *La description de l'âme (portrait-robot).***

Deux aspects principaux.

**(B)1. *Les attitudes face à la vie.***

**a.** sagesse (= éducation générale), **b.** maîtrise de soi, **c.** courage, **d.** sens de la justice, **e.** sens de la religion, **f.** noblesse d'âme, **g.** magnanimité (qui ne faiblit pas pour des broutilles).

**(B)2. *Les comportements qui en découlent.***

**a.** Sa finalité :

**i.** les activités altruistes et désintéressées,  
**ii.** les activités qui visent le bien objectif (et non l'utile (WR 236) ou le plaisir (WR 237)),  
**iii.** les activités orientées vers le bien public, **iv.** les activités menées en dépit des risques et des dangers.

**b.** *Sa situation* (les circonstances, dans lesquelles) :

**i.** le sens du moment opportun, **ii.** Les précédents (actes accomplis pour la première fois), **iii.** les activités accomplies seules, **iv.** les activités dépassant les autres, **v.** les activités accomplies avec peu d'associés, **vi.** les activités inhabituelles pour son âge, **vii.** les réalisations accomplies contre tout espoir, **viii.** les réalisations non accomplies sans effort et sans souffrance, **ix.** les activités accomplies rapidement mais bien.

Voici plus de trente "cephalas", points de vue, perspectives, sur l'être d'une personne. On voit que prosopopée et éthopée vont - à nouveau - de pair. On voit que les valeurs de l'âme, aussi haut placées soient-elles, ne sont pas examinées sans l'analyse des intentions (analyse de l'orientation vers un but) et surtout pas sans la situation, c'est-à-dire l'ensemble des circonstances. Une phrase remarquable pour la totalité, dans laquelle se situe l'être humain. Cfr. WR 255 (situer, dans le temps et l'espace).

W.R. 266.

**App. Mod. 3. - La peinture hypothétique ;**

**Echantillon bibliogr. : H. Morier, Dict. d. poét. de rhét., 520/531.**

Hypotuposis', sketch, peut également signifier un sketch dramatisant. Morier dit : \*L'hypotypose est une figure de style, dans laquelle on décrit. La scène est rendue et perçue de manière si vivante, si "énergique", qu'elle offre l'apparence de la présence réelle, du relief et des couleurs de la réalité décrite". (o.c.,520).

Le mot latin est *evidentia*, "placer au milieu". Un modèle célèbre est *M. Tullius Cicero* (-106/-43), dans son *Quatrième discours catalan*.

" Il me semble que je vois cette capitale (Rome), lumière du monde habité et forteresse de tous les peuples, s'effondrer soudainement dans un grand incendie. Je vois, au milieu des morts de notre patrie, des tas de citoyens dans un état misérable et sans sépulture. Devant mes yeux se dresse la scène de Cethegus et, à la fois, quelqu'un qui se fait plaisir, quand il vous assassine !

Cicéron voit le danger que représentent Catilina et son groupe politique, qui tentent de renverser Rome, voire de la détruire. Afin de souligner l'effet (les conséquences), de le mettre clairement sous les yeux ('*evidentia*'), il prétend être, déjà, le contemporain du futur. En cela, il imite les voyants, qui eux aussi - bien que "mantiquement" (sous inspiration ; WR 88) - affichent un tel "style". Pas de loin ; non : au milieu de la description elle-même.

Une actualisation devenue mondialement célèbre est le fameux "I have a dream" de Martin Luther King (1929/1968).

Plus banal, mais toujours "hypotypique", l'homme populaire dit : " Je me vois déjà dans cette situation ". Ou encore : "Je vois que vous avez déjà coulé". La présence immédiate de la chose décrite est frappante. Le caractère strictement rhétorique se distingue.

Le sketch ou l'hypotypose de la dramatisation peut être très court. Le *Lutrin* est une épopée paysanne écrite par *Nicolas Boileau-Despréaux* (1636/1711). Il décrit l'atmosphère des "rois paternels" comme suit : "Quatre boeufs attelés, d'un pas tranquille et lent // Promenaient, dans Paris, le monarque indolent". Même les boeufs deviennent gras.

Mais, dans un roman, l'hypotypose dramatisante peut être soutenue pendant trois, quatre pages. Mais à chaque fois, le lecteur est placé au milieu de tout cela.

W.R. 267

(2).2. -- *La “diëgesis” (diëgema, muthos), narratio, histoire.*

Le deuxième type de texte expositif est l’histoire.

**Echantillon bibliogr. :**

- J. Broeckaert, *Le guide du J.litt.*, I, 180/190 (Description d’ une action successive)
- ;
- C. Ansotte, *Traité prat.*, 48/59 (De la narration) ;
- G.-A. Gasquy, *La narration française*, Marseille, 1905 ;
- Ch.-M. Des Granges/ Melle Magualonne, *La comp. fr.*, 794/799 (Un récit : *Gil Blas et le fripier*) ;
- R. Fayolle, *La critique*, Paris, 1978, 213/216 (*L’analyse du récit*) ;
- Cl. Bremond, *Le message narratif*, in : *Communications*, 4 (*Recherches sémiologiques*), Paris, 1964, 4/32 ;
- J.-M. Adam, *Le récit*, Paris, 1984 ;
- Mieke Bal, *Narratologig*, Paris, 1977 ;
- Rimmon-Kenan (*Sholomith*), *Narrative Fictiony*, Londres / New York” 1933 ;
- J.-M. Adam, *Le texte narratif*, Paris, 1984 ;
- P. Ricoeur, *La narrativité*, Paris, 1980 ;
- G. Genette, *Nouveau discours du récit*, Paris, 1983.

La “narratologie” est le nouveau terme pour une vieille question : *Aristote*, dans son *Poetika*, 1450a 2/3 et suivants, parle du noyau du drame, à savoir le muthos, l’histoire (WR 253). La deutéro-sophistique a son enseignement sur le récit, à la fois muthos et dègèma (WR 254). La narratologie est surtout née depuis *Vladimir Propp*, *Morfologija Skazki* (*Morphologie du conte de fées*), Leningrad, 1928. C’est très formalisant.

**Définition.**

“ Le muthos, le récit, est la “ mimèsis “, la représentation d’une “ praxis “, l’action “. (*Aristote*, *Poet.*, 1450a 2/3). L’histoire est une “sunthesis”, une représentation fermée, de “ta pragmata”, les faits : c’est ce que décrit *Aristote*, également dans son *Poète*, ibidem. *Poet.*, 1450b 23, appelle le récit une “ sustasis “, représentation structurelle, des faits afin qu’ils constituent un acte (événement) complet et cohérent. Cette action doit avoir une certaine taille (‘megethos’). En d’autres termes : une phrase ou deux ne constituent pas une véritable histoire !

On comprend ainsi *J. Gob*, *Précis d. litt. Fr.* , 154/160 (*La narration*) : “Une histoire est la représentation d’une série d’événements qui sont tellement liés qu’ils forment un tout, c’est-à-dire un acte (événement) unique et complet”. (o.c., 154). Cette définition de l’essence semble aristotélicienne.

*C. Ansotte*, *Traité pr.*, 49, dit : “ Le récit est la relation d’un fait, réel ou imaginaire, avec toutes les circonstances intéressantes qui s’y rapportent, depuis son origine jusqu’à sa conclusion générale “.

W.R. 268.

Nous notons le terme de “circonstances”, dans la mesure où elles sont “intéressantes” : tous les détails n’appartiennent pas, raisonnablement, à une histoire : seules les circonstances qui maintiennent l’intérêt. La tension, qui maintient l’intérêt, semble aller de pair avec ce que dit Ansotte, o.c., 49 : “Il ne faut rien prévoir qui doive arriver”. En d’autres termes, le fait que le lecteur, l’auditeur, ne sache pas ce qui va suivre, le “ fascine “.

*T.A. van Dijk, Textologie, 150/155 (Structures narratives)*, souligne que l’objet est “ l’action “ au sens large. Les êtres agissants peuvent être des êtres humains, des animaux, des plantes, des choses inanimées : un tremblement de terre ou une tempête, par exemple, émanant de la croûte terrestre ou des couches d’air en tant que sujets “agissants”, sont une “action”, un événement. Les États, les objets (dans la mesure où ils ne sont pas actionnables) - selon van Dijk - n’appartiennent pas, sauf indirectement, à l’objet du récit. L’auteur introduit le terme “non-redondant” (non-redondant, non contradictoire, car “vieille nouvelle”) pour indiquer que ce qui suit doit être inconnu, nouveau ou, du moins, comme nouveau, pour maintenir l’attention.

Ch.-M. des Granges, o.c. 795, dit : “ Le récit est le récit direct d’une action, le narrateur étant le témoin et parfois le héros (sujet agissant) “. Cette définition s’applique, par essence, aux récits à la première personne (et ensuite un je, qui prétend ou prétend avoir vécu l’événement lui-même).

### ***Structure.***

(1) La structure du récit, déjà WR 253 (la dualité modèle narratif ‘régulateur’ et ‘applicatif’) et WR 254 (la représentation sextuple praxéologique), a été discutée. -- Ces deux approches restent bien sûr valables du point de vue narratologique. Mais il convient de les définir plus précisément.

### ***(2) deux clarifications.***

Le couple ‘présage’ (= vt., acd)/’suite’ (= vv, csq) et le couple ‘nœud/disjonction’ constituent la structure de l’action, l’événement de l’histoire.

### ***(A) Le couple “ présage/succession “.***

Prenons un exemple tiré de VI. Propp : “Un prince offre un aigle à un héros. Cet aigle emporte le héros vers une autre principauté” Le signe (vt = antécédent (= acd)) est

W.R. 269.

“Un prince offre un aigle à un héros”. Dans un conte russe analogue, Propp découvre la séquence suivante : “Un vieil homme donne un cheval à Sushenko, et ce cheval emmène Sushenko dans une autre principauté. Ce cheval emporte Sushenko vers une autre principauté”. Dans un autre conte de fées analogue : “Une princesse donne une bague à Ivan. De cet anneau sortent des jeunes hommes qui emmènent Ivan dans une autre principauté”.

Propp, en faisant attention à l’ordre, vt/vv, et en comparant plus d’un conte de fées en tant que structure d’histoire, découvre l’analogie

(1) Les noms des acteurs/actrices (prince, vieillard, princesse ; -- aigle, cheval, anneau ; -- héros, Sushenko, Ivan ; etc.) ne sont pas identiques, de même que leurs caractéristiques.

(2) Les actions (événements), qu’il appelle “fonctions”, sont identiques.

En d’autres termes :

(1). Ce qui importe, c’est de savoir par qui l’action est accomplie (homme, animal, - êtres extra-naturels, objets),-- quels moyens les agents (êtres agissants) emploient, pour agir (persuasion, tromperie, violence, magie, etc.),-- avec quelle intention (dommage, service, passe-temps, etc.) ils agissent, dans l’événement ;

(2). Ce qui est essentiel, c’est ce que fait un personnage, le rôle (la fonction) que joue un agent. (Cl. Bremond, *Le message narratif*, 6).

### **Conclusion.**

1. Le lien ‘vt/vv’ est essentiellement un lien d’actions, remplissant un rôle (fonction). Nous désignons ce lien par le couple “ signe/continuation “, le “ signe “ étant tout ce qui est condition nécessaire et, le cas échéant, suffisante pour la “ continuation “ qui, d’une manière ou d’une autre, en découle.

2. Nous allons un pas plus loin que Propp : il n’est même pas important (= pas essentiel) de savoir quel rôle joue un agent, ce qui se passe : ce qui est essentiel, c’est qu’un rôle soit joué, que quelque chose se passe. En d’autres termes, la connexion pure “vt/vv” est essentielle.

Le lien qui existe entre vt et vv est secondaire. Dans une histoire passionnante, le lien est tel que le vt stimule l’intérêt (en raison de l’aspect surprenant du vv). Si, par exemple, dans un conte de fées, une princesse se transforme soudainement en pierre précieuse ou disparaît simplement dans l’air, cela suffit : le sujet surprend, vu du texte. Il n’en faut pas plus.



W.R. 270.

3. Une autre amélioration que nous apportons à la théorie des histoires de Propp est que, une fois que l'histoire de déplacement temporel pur (comme par exemple la plupart des contes de fées) est dépassée, la relation v/vv devient qualitativement importante : quelqu'un qui lit un roman sur un triangle amoureux et qui, par exemple en tant que croyant biblique, prend le mariage au sérieux, apprécie la qualité de la relation v/vv :

“Miet était mariée (= vt). Elle tombe amoureuse d'un homme, à son travail (= vv).” Pour le croyant biblique, ce vv (sur vt) est un début de “ péché “, alors que, pour une personne déracinée, pour qui le mariage a été sécularisé, ce vv est simplement un “ changement de partenaire “. Ce qui se passe, le rôle (la fonction) joué par l'agent (pour utiliser les termes de Propp), importe aux deux types de lecteurs.

***En d'autres termes :***

(1) La phrase “ présage / continuation ” est un phénomène syntaxique ;  
(2) en le situant dans la vie réelle (‘sitz im leben’), ce signe syntaxique est interprété sémantiquement (WR 209 ; 250 ; 253). Les jugements de valeur, par exemple, apparaissent en sémantique.

**(B) *Le couple “nœud / dénouement”.***

C. Ansotte, *Traité* pr., 49, mentionne une deuxième structure.

**(1) *Le nœud.***

Elle expire, à proprement parler, en deux temps

(1)a. L'“ ekthesis “, expositio, introduction (pré-note) met **a. le temps et le lieu** (WR 254), c'est-à-dire la localisation,

**b. les personnages, les agents** (WR 254 : êtres agissants),

**c. les conditions initiales** (situation initiale) de l'action, dispersées (J. Broekaert, o.c., 189).

Ansotte, o.c., 50, dit : l'introduction donne la couleur locale, c'est-à-dire les données concrètes singulières (temps/lieu, personnages, conditions initiales).

(1)b. **Note** : L'introduction est donc le nœud préliminaire ou initial, dans le sens où le signe global (vt) y est présent. Une fois que l'on connaît la situation initiale, on a le premier vt ; la première vv (continuation) peut commencer.

(2) Le nœud proprement dit, -- “ desis “ (liaison) ou “ plokè “ (intrigue, en vlanglais : “ plot “), est appelé Broeckaert, o.c., 184, “ une complication d'incidents “ (un enchevêtrement constitué d'incidents (événements imprévus)).

Aristote appelle “nœud” la partie de l'histoire, du début à la fin, d'où jaillit le renversement en faveur du bien ou du mal.

W.R. 271.

**(2) Le dénouement.**

Le dénouement de Lusus, Aristote appelle l'histoire depuis la couverture (perirpe.pateia ou metabasis) pour le meilleur ou pour le pire jusqu'à la conclusion. Ansothe parle de la fin ou du résultat de l'événement".

**Application.**

Ce schéma abstrait (syntaxique), ci-dessus, prend vie grâce à son interprétation (sémantique). Prenons une ballade de *Joseph von Eichendorff* (1788/1857), issue de la Jüngere romantische Schule der Heidelberger. Ce romantique très équilibré a été, à une époque, avec Ludwig Uhland (1787/1862), exceptionnellement populaire auprès du public allemand.

Le titre est : **Die Lorelei**. Die (ook : der) Lei" signifie "roche" et "die Lure" est une nymphe (esprit de la nature féminin, elfe). De telles nymphes, qui apparaissent comme des femmes d'une beauté perfide, sont considérées comme les adeptes d'un "jugement de Dieu" (WR 253).

**A.-- Introduction.-- (Frontknot)**

"Es ist schon spit. Es ist schon kalt. Il est déjà tard. Il fait déjà froid.

**B... nœud.**

Qu'est-ce que tu as fait à travers la forêt ? Pourquoi chevauches-tu seul dans la forêt ?

La forêt est longue. Du bist allein. La forêt est longue. Vous êtes seul.  
Du, schöne Braut, Ich führ' Dich heim !" Toi, belle mariée, je te conduis chez toi.  
"Grosz ist der Männer Trug und List Grande est la tromperie et la ruse des hommes.

Vor Schmerz mein Herz gebrochen ist. Mon cœur est brisé par le chagrin.

Wohl irrt des Waldhorn, her und hin. La corne de la forêt va et vient.  
O flieh : Du weizt nicht wer ich bin". Fuis quand même : tu ne sais pas qui je suis.

"Si reich geschmückt ist Rosz und Weib. Le cheval et la femme sont si richement vêtus.

So wunderschöm der junge Leib. Le jeune corps est si merveilleux.

**C.- Dissolution.**

Jetzt kenn 'ich dich: Gott !steh' mir bei!! Maintenant je vous connais : que Dieu me vienne en aide !

du bist die hexe lorelei !" Tu es la sorcière Lorelei !

"Du kennst mich wohl : von hohem SteinTu me connais : depuis le haut rocher

Schaut stil meim Schlosz, tief, in den Rhein. Schaut stil meim Schlosz, profond, dans le

Rhin.

Es ist schon spät. Es ist schon kalt. Il est déjà tard. Il fait déjà froid.

kommst nimmermehr aus dieser Wald". Vous ne sortirez jamais de cette forêt.

W.R. 272.

**Note** -- F. Buytendijk, *Zur Phänomenologie der Begegnung*, in : O. FRöbe-Kapteyn, *Eranos-Jahrbuch*, 1950 (*Mensch u. Ritus*), Zürich, 1951, 431/ 486, nous offre une description existentielle-phénoménologique de ce que l'on appelle - au sens technique - une "rencontre" (Begegnung, rencontre, encounter), c'est-à-dire le fait de connaître son prochain à un niveau plus profond, d'âme à âme, à travers la vue (WR 261v.).

Ici, l'homme s'imagine, avec pitié, qu'il doit sauver cette belle femme, apparemment sans défense, jusqu'à ce que, soudain, dans ce qu'Aristote appelle l'"anagnorisis" (la reconnaissance de sa véritable identité), il s'avère qu'il est lui-même sur le point de sombrer, organisé par elle. La vue, prosopon, est une jolie fille ; la vérité est une Lorelei, une femme qui accomplit le destin.

### **Application.**

1. Il existe, bien sûr, de nombreux types d'histoires. Nous allons en choisir un au hasard : l'anecdote. Il existe plus d'une définition. Dans chaque cas, cependant, c'est une histoire qui caractérise quelque chose de "singulier-concret". Il y a aussi quelque chose en elle qui va au-delà du purement singulier-concret.

2. Un modèle applicatif qui, là encore, raconte littéralement une rencontre réelle, une connaissance à un niveau plus profond, en dessous de la "vue".

*Michaela Denis, Un léopard sur les genoux*, Paris, 1956, 35s, raconte comment, entre autres, elle a vécu le tournage des Mines du roi Salomon (au Kenya) comme une actrice dans une équipe hollywoodienne.

### **A. pré nœud (ekthesis, expositio).**

J'avais recruté un garçon de neuf ans pour porter ma boîte à maquillage. Les pourboires que je lui ai donnés l'ont placé dans une tranche de salaire plus élevée que son père. Je pense qu'il était très attaché à moi.

### **B. Nœud (desis).**

Environ un an plus tard, alors que nous étions sur le point de quitter Nairobi (...), il est venu me voir. Je l'ai regardé : je me doutais qu'il voulait dire quelque chose. Je pensais qu'il avait besoin d'argent, alors j'ai voulu lui en donner. Il a refusé. Inclinant la tête, il se tenait devant moi, ses yeux sombres embués de larmes... "Explique-toi", lui dis-je... "Tu dois me prendre comme ton enfant". -- Mais ton père et ta mère, ai-je dit, seraient très en colère s'ils perdaient leur fils. -- Le petit garçon nègre ne répondit pas.

### **C. Dissolution (lusis).**

Je l'ai pris par le menton et lui ai dit : "Je serai ta tante, la sœur de ta mère. -- Son visage s'est éclairci. Encouragé, il a dit : "A bientôt". Je l'ai vu partir en chantant.

W.R. 273.

**(2).3. -- “Thèse”, *propositio, traité*.**

La “thèse”, à l’époque du deutéro-sophisme, est le développement systématique d’un sujet abstrait.

Relié, toententijde, avec cela, étaient :

1. La chreia (chrie), dont nous parlerons plus tard, et le gnome, sententia, prononciation ;
2. le kataskeue, confirmatio, justification (argument, preuve) et son opposé, l’anaskeue, refutatio ;
3. l’enkomion, lauditio, eulogy (WR 264v.) et son opposé, le psogos, vituperatio, eulogy ;
4. La crise du soleil, comparatio, comparaison (parallèle) ;
5. la prosopopée, la description des perspectives, et l’éthopée, la description de l’âme (WR. 261vv. et
6. de nomos, lex, législation(s).

Le topos koinos, locus communis (développement du point de vue), doit être mentionné séparément, car il est une composante de presque tous les textes.

En dehors du résumé, spécifique au thème et à la problématique, le discours est le texte de base, présent dans tous les types de textes précédents et, en particulier, dans celui qui vient d’être énuméré.

***Echantillon bibliogr. :***

- O. Willmann, *Abriss d.Phil.*, 9/13 (*die materien der logik, von der aufsatzlehre aus gesehen*) ; 47/48 (Chrie) ;
- O. P. Spandl, *Methodik und Praxis der geistigeri Arbeit*, Munich, 166 ;
- E. Fleerackers, L. Geijsels, S.J., *De verhandeling*, Anvers, 1965-12 ;
- G. Niquet, *Structurer sa pensée/ Structurer sa phrase (Techniques d’expression orale et écrite)*, Paris, 1978 ;
- S.P. Moss, *Composition by Logic*, Belmont (Calif.), 1966 ;
- O. Pecqueur, *Manuel pratique de dissertation française*, Namur, 1922-2 ;
- J. Bojin/ M. Dunand, *Documents et exposés efficaces (Messages, structure du raisonnement-ment, illustrations graphiques)*, Paris, 1982 ;
- H. De Boer, éd., *Schriftelijk rapportage (Guide pratique pour la rédaction de rapports, notes, mémorandums, thèses, mémoires, correspondance commerciale et autres)*, Utr./ntw. ), Utr./Antw., 1961 ;
- G. Beville, *L’expression écrite, image de l’ entreprise (Structure, style, présentation)*, Paris, 1979 ;
- U. Eco, *How to write a thesis*, Amsterdam/Deurne, 1985 (un ouvrage de sémiotique).

***Définition.***

Le traité est le développement raisonné d’un thème (E. Fleerackers, *De verhandeling*, Antw., 1944-5, 13). Le père Fleerackers dit que tout l’esprit (intellect, sentiment) y est à l’œuvre.

W.R. 274.

Les types de discours comprennent, selon Fleerackers,

(i) La réflexion, c'est-à-dire un discours, dans lequel l'imagination (avec sa capacité abductive) prédomine ;

(ii) la rêverie, dans laquelle l'humeur est fortement présente, tandis que (iii) le raisonnement, dans lequel la persuasion d'une conclusion est centrale.

L'édition 1965-12 définit par exemple : "Le traité est la belle représentation de la réflexion sur la réalité". (o.c.,7). Si l'on considère le terme "beau" comme essentiel, alors on n'a affaire qu'à un seul type (genre) de discours, à savoir le discours bellettriste ("littéraire").

Le terme "réflexion" désigne le type de texte didactique, qui se distingue de l'épopée (principalement de grande portée), du lyrisme (principalement et de manière décisive, même, l'expression d'une humeur) et du drame (jeu de scène).

### ***Typologie.***

En plus de ceux déjà mentionnés, O. Pecqueur, o.c,

(1) discours informels (o.c., 356/385 : dissertations badines) : l'amour de soi, la tristesse et la joie, par exemple, sont alors les thèmes ; la plupart des exercices scolaires de discours donnent des discours informels, c'est-à-dire des exposés sans prétention, pré-scientifiques.

(2) Les traités scientifiques (o.c.,319/355), éthico-politiques (o.c.,13/166), littéraires (o.c., 167/318) revendiquent une formation formelle du texte, c'est-à-dire un traitement du thème aussi logiquement fermé que possible.

### ***A.-- Déclaration Herméneutique.***

Cfr WR 249v., -- O. Willmann, *Abriss*, 10, nous donne l'éclairage de base sur la question.

Les scolastiques (800/1450) distinguaient les "quaestiones simplices de uno vocabulo" (questions simples sur un seul terme) et les "quaestiones coniunctae de propositione aliqua" (questions composées sur l'une ou l'autre prononciation). Cette distinction reste, à ce jour, très déterminante.

### ***A.1. -- Affectations à durée déterminée.***

Par exemple, "Travail", "Le proverbe" sont des termes composés d'un seul mot. Quiconque reçoit une telle déclaration commerciale est immédiatement confronté à un éventail extrêmement large d'interprétations et de justifications possibles.

Mais, comme le dit Willmann, dans tous ces cas, la première tâche (tâche partielle) est la définition. WR 96;-- 104 (portée et contenu du concept) ; 238 (définition protagoricienne) nous ont donné, déjà, de façon sommaire, un aperçu de ce qu'est réellement la définition. Le WR 251 (l'avertissement de Marmontel) nous a appris son importance même.

W.R. 275.

Aneximenes de Milos (-588/-524) nous a appris que déterminer l'essence, c'est "dire ce qu'est une chose". Le paléopythagoricien Archytas de Taras (= Archytas de Tarentum ; -445/-395) nous a laissé des exemples :

"L'absence de vent est (i) la masse d'air (ii) au repos" ;

"La mer silencieuse est (i) le mouvement des vagues (ii) qui s'est arrêté".

Socrate d'Athènes (-470/-399) a systématiquement introduit le "horismos" (definitio, description de la "délimitation"). Platon d'Athènes (-427/-347) introduit la typologie (diairesis, divisio, classification).

### ***Modèles applicables.***

(1) Le travail est un effort dans la mesure où il crée une valeur économique. Le proverbe est un dicton qui résume succinctement des situations que l'on peut déterminer à l'infini.

(2) Typologie platonicienne (classification des concepts) : il y a le travail physique et le travail mental (= deux types) ; il y a des proverbes qui établissent des faits (Ainsi le père, ainsi le fils) et il y a des proverbes qui portent des jugements de valeur (Safety first : la sécurité passe avant tout) (= deux types).

Pour les thématiques antéprédicatives (sans prédicat) à un terme, comme le dit justement Willmann, la définition est le point de vue principal (premier lieu commun). Les autres points de vue. (modèles applicatifs (= exemples), explications, situations, etc.) sont des lieux communs secondaires. Voir plus loin.

### **A.2. -- *Tâches multipartites.***

Par exemple, "Travail et loisirs", "Travail, liberté et jeu". -- Les proverbes comme 'sagesse populaire'. Proverbes et situations de la vie" - toutes ces affirmations comportent plus d'un terme. L'herméneutique de ce deuxième type d'antéprédicat prête attention aux mots contraignants comme " et ", " comme ".

Par exemple, le sujet demandé "Travail et loisirs" ne concerne pas deux traités consécutifs, mais la relation entre ces deux données. Par exemple, le sujet demandé "Proverbes et sagesse populaire" n'est pas deux traités sur chacun des deux termes, mais les proverbes interprétés du point de vue de la sagesse populaire (point de vue ; WR 200 : obj. formel).

### **B.1. -- *Tâches d'une phrase.***

Une phrase contient un prédicat. Avec cela, nous sommes dans le domaine prédictif. Par exemple, "Le travail, bien qu'il soit un effort, est pourtant la source de la santé". Le proverbe contient souvent des images".

Ici, la phrase demandée n'est pas un discours de plus (sur le sujet et les autres parties de la phrase), mais le sujet dans la mesure où il est discuté (= indiqué) dans le proverbe et les autres parties de la phrase. Par exemple, on définit le travail, l'effort et la santé, puis on indique la relation.



W.R. 276.

**Note** -- Nous nous référons, ici, au WR 200v. (structure du sol).

### **B.2. – Taches de plusieurs phrases**

Le thème prédicatif peut être **(i)** une phrase (= préface et postface, ‘protase’ et ‘apodose’) ou **(ii)** une multiplicité de phrases (un texte) -- Nous renvoyons à WR 11 (indication du texte) ; 20 (h. comparative) ; 164v. (général, particulier : tradition herm.).

#### **Modèle appliqué.**

Prenons pour thème le poème suivant de *G. Gezelle* (1830/1899) : “O belle rose -- qui, au-delà de toute limite -- de beauté et d’enchantement, sourit -- Pourtant tu es frêle -- Et, presque, tu dévoreras --”. Viens, tiens-toi debout, et reste dans mes pensées... Là, libéré de la durée et intact, -- reflété dans la mémoire, -- tu vas, désormais, -- te réjouir, -- que ton tronc, déjà, mort, et le vent, gâchant, joue dans ta fleur, (avril 1878 ?).

Nous nous référons au fondement de toute herméneutique textuelle, WR 253/258 (le rapport). Ceux qui ne peuvent pas résumer (induction sommative) ne peuvent pas caractériser (WR 261/265).

De manière caractéristique, le poème de Gezelle se résume à ceci :

**(i)** un contraste entre la splendeur esthétique exceptionnelle d’une rose (WR 272) rencontrée accidentellement (avec l’impression d’éternité qu’elle procure), d’une part, et la mort imminente de la plante en question, d’autre part. Cf. WR 11 (harmonie des contraires) ;

**(ii)** la réaction de Gezelle à cette splendeur : viens, tiens-toi et reste avec moi dans ‘t thought (où les choses, y compris l’accidentel, ne se fixent jamais, c’est-à-dire dans la mémoire humaine, une partie de l’esprit humain (WR 137vv. : conscience élargie) 153vv. (aspect nocturne)). Ce n’est qu’après avoir mis en œuvre cette caractéristique sommaire comme premier lieu commun (= point de vue de base), que l’on peut traiter la demande complète (qui comprend le reste des points de vue).

Remarque stylistique.

La stylistique est une conception, avec une intention rhétorique (WR 5 : ‘lexis’).

*O. Willmann, Abriss*, 106f., fait remarquer que les thèses de traités peuvent contenir des éléments stylistiques.

**(1)** Par exemple, l’oxymore : “Le mysticisme contient un aspect qui peut être caractérisé par les termes “asofos sofia”, insaniens sapientia, sagesse imprudente.

**(2)** Il en est ainsi, par exemple, du paradoxe : “Une joie partagée est une joie doublée” ou “Une fois n’est pas coutume”. L’analyse montre rapidement que ces deux figures de style, l’oxymore et le paradoxe, sont des dictons très utiles. Essayez de vous “traduire” dans un texte qui ne soit pas truffé de figures de style.



W.R. 277.

**Observation logique.**

Les thèmes prédicatifs sont soumis à (ce que les scolastiques appelaient) le carré logique ou carré de portée, qui est l'ancien nom de la structure d'ordre (= str. distributive).

**Echantillon bibliogr. :** G. Booij et al., *Lexicon van de taalwetenschap*, Utr./Antw., 1980 - 2.38 (fourchette).

**1. Modèle appliqué.**

Ainsi le père, ainsi le fils" (// La pomme ne tombe jamais loin de l'arbre). La question n'est pas de savoir si cette phrase est vraie, mais si elle est toujours vraie. Il existe, par exemple, un proverbe français qui dit "A père avare, fils prodigue" : la radinerie des parents provoque souvent la prodigalité des enfants. En d'autres termes, un proverbe renforce l'autre, car tous deux n'expriment qu'une vérité partielle.

**2. Traduit logiquement :**

(i) les quantors (quant(ifi)ca(t)eurs) dérivent du carré logique : tous/ certains oui/ certains non (= tous non) ;

(ii) on parle, depuis peu, de quantum universel (tous), de quantum existentiel (mieux : singulier) (un seul), de quantum privé (certains), les plus fréquents dans les affaires humaines.

Ce dernier est applicable ici : "Pour certaines relations père/fils (parents/enfants), le fils reprend le type de comportement du père" (ce qui signifie "pour d'autres (certains) non"). Cfr WR 55 : 57 : 140 (tous possibles) ; 189. La portée logique (les réalités auxquelles la phrase se réfère) ou l'étendue est d'une importance décisive pour un discours précis (WR 249 : akribeia). La fourchette correcte dans la déclaration est très importante.

**B.--- lieux d'échange**

Le "lieu du lieu" est un point de vue (perspective, angle d'interprétation) qui revient sans cesse.

M. Roustan, *La dissertation littéraire*, Paris, s.d., l'un des rares ouvrages sur le discours qui accorde une importance décisive à l'herméneutique des tâches (o.c., 5/42 ; note, à propos du problème (de la question), qu'un discours peut vouloir dire

(i) défaite (rapport),

(ii) déclarer (indiquer les conditions nécessaires et suffisantes),

(iii) défendre et/ou réfuter. Mais Roustan ne va pas beaucoup plus loin que cela. Il y a plus que ce qu'il dit. Un qui prend beaucoup plus de soin est S.P. Moss, *Composition by Logic*, Belmont (Californie, USA), 1966. Nous partons de ce travail.

La question (et donc la structure des explications) pourrait être abordée, entre autres, à partir de la dichotomie ontologique de l'"être actuel" (scolastique "existence", existence effective, et "essentia", être).

W.R. 278.

Moss, o.c. 27/38, parle de “quels sujets”. Les exemples montrent clairement que le pronom interrogatif “quoi ? / Tout et rien est précisé.

(i) Quel est le fait établi à Genève en 1553 qui a choqué l’opinion publique ? En 1553, Jean Calvin (Kalvin) (1509/1564) condamne au bûcher Michel Servet (1511/1553), médecin et théologien espagnol. Le factice est la portée du questionnement relativum.

(ii) Quelle preuve Calvin a-t-il donné qu’il avait le droit, au nom de “Dieu”, de faire brûler M. Servetus ? (L’essentiel de la preuve est demandé).

Quelle distinction y a-t-il entre le bûcher ordonné par Calvin et le bûcher auquel les sorcières ont été soumises pendant des siècles ? (la comparaison est le point de vue)

À quoi Calvin attribue-t-il la persévérance des “saints” (les élus) (l’explication (la cause) est demandée)... En d’autres termes, Moss considère le sujet “quoi” comme une demande distincte. Cette topique (lieu commun) est réductible à beaucoup d’autres. Le nom qui l’accompagne détermine sa nature.

### **B I. - Lieux factuels**

Moss, o.c., 97/105 (déclarations de faits) thématise - ce que l’on appelle dans les milieux scientifiques - les déclarations de protocole. Il les comprend comme incluant des résultats quantitatifs, statistiques. Cette affirmation ou côté “positif” du fait comprend la représentation correcte d’un fait perceptible par les sens. Par exemple, un processus chimique (prenez le nuage nucléaire de Tchernobyl en Ukraine à la fin du mois d’avril 1986) ou un fait historique (prenez l’essor de la musique pop). La représentation - dit Moss (et tous les autres) - doit être (i) véridique (“objective”) et (ii) exacte.

Il est clair que, avec cela, nous aboutissons à la description (WR 259/266), surtout en ce qui concerne son univocité (WR. 260).

**Conclusion :** La demande d’un discours peut être simplement une description. Mais sa forme raisonnée, bien sûr... La description d’un événement diachronique est narrative (WR 267/272). La narration d’un traité est une narration formelle (WR 274 ; pas ‘informelle’), -- raisonnée.

Le côté assertif apparaît également dans la question “où et / ou quand”. La situation peut être la question principale (WR 254 ; 270 (ekthesis)). Par exemple : “Où exactement/quand exactement M. Servetus a-t-il été brûlé sur le bûcher ? -- L’accent est mis sur la mise en situation, mais, immédiatement, la factualité est thématisée.

W.R. 279

L'affirmation vient, aussi, dans ce que Moss, o.c., 144/148 (exemple de déclaration), traite : l'exemplification.

On clarifie une idée (concept) ou une définition (WR 274) au moyen d'un modèle applicatif (= exemple). C'est l'exemplification illustrative : on "illustre" ce que l'on prétend (si, bien sûr, le lecteur/auditeur connaît l'illustration).

On construit une affirmation générale à partir de faits établis, qui pointent tous vers le même modèle. C'est l'exemplification inductive.

Exemple familial : l'historiographie pragmatique de Polubios de la mégalopole (-200/-125) "pragmatique", dans son langage, signifie "ce que la "praxis" est des faits (surtout, dans son cas, de nature politique)". (Notez la différence avec WR 209 ; 236, où l'on parle d'aspect pratique).

L'accent mis sur la factualité (est-ce que quelque chose s'est passé ?) se retrouve également...

(i) chez les romantiques, du moins les allemands (on pense à la " philosophie positive " de F.W. Schelling (1775/1854), et

(ii) chez les positivistes français (par exemple A. Comte (1798/1857)).

## **B.II. Orphelinats.**

Il convient de noter que l'on ne peut représenter le côté stellaire ou factuel sans un minimum de compréhension de ce qui est factuel. La certitude et la substantialité sont complémentaires.

### ***Premier type de description de l'essence.***

(1) Moss, o.c., 137/143 (énoncés de définition) discute de la clause d'essence (WR 274v. ; 261 : caractéristique).

Il y a ainsi R. Kuehnl, *Faschismus (Versuch einer Begriffsbestimmung)*, in : *Blätter für deutsche und internationale Politik*, xiii (1968) : le traité est une conceptualisation, mais formelle (raisonnée).

(2) Moss, o.c., 39/46 (how topics), soulève la question "comment ?". On peut la considérer comme une description de l'être, d'une nature plus précise : "Comment Louis Pasteur (1822/1895), le fondateur de la microbiologie, a-t-il découvert le principe du vaccin?:- C'est un événement (WR 251 ; 276vv. (histoire). Il n'est pas rare que le "comment" fasse référence à un processus. Le traité est ensuite une description raisonnée du processus.

### ***Deuxième type d'être.***

(Moss, o.c., 57/70 (*sujets de contraste*), 71/81 (*sujets de comparaison*) et 82/92 (*sujets de comparaison et de contraste*), introduit la comparaison distributive : en comparant on découvre (i) des similitudes et (ii) des différences (contrastes). On apprend à voir les deux ensemble.

W.R. 280.

La base en est, bien sûr, l'analogie (WR 200). Et c'est le proportionnel ou le métaphorique.

(2) Application de la structure collective.

Moss, o.c., 7/26 (thèmes du pourquoi), parle de l'énoncé : "pourquoi/pourquoi Karl Marx est-il critiquable ?" le lien, la cohérence, entre la critiquabilité et les raisons nécessaires (séparément) et, éventuellement, suffisantes (conjointement) de celle-ci est ce qui est requis. C'est purement logique.

La base est ici l'analogie, mais cette fois-ci attributionnelle ou métonymique : entre, par exemple, l'hospitalité manifestée et la grande valeur qui se manifeste chez l'invité, il y a identité partielle : l'une est causée (motivée) par l'autre. Un lien (par exemple un lien de causalité) est découvert en comparant les deux termes (du point de vue de la relation) ; comparaison collective.

***Modèle applicable.***

*Gorgias de Leontinoi* (-480/-375), le deuxième plus grand protestant, est connu pour son *Enkomion Helenès*, Poème sur Hélène. Hélène, dans l'Iliade et l'Odyssée (WR 33), est l'épouse de Ménélas (WR 260), mais elle est trompée par Pâris (= Alexandros), le fils de Priamos, prince de Troie (WR 33), dont elle est l'épouse légitime.

Gorgias, qui veut prouver que l'on peut tout justifier, part des raisons nécessaires (et suffisantes) pour le faire. Il introduit un polémique (pluriel de lemmata) : soit le destin de Troie était déjà programmé par le destin et les divinités, et, alors, la faute en revient à ces destins ; soit Hélène a été violemment enlevée, et, alors, elle est la victime de Pâris (qui porte la faute) ; soit elle a été séduite par les paroles de Pâris (WR 21/29 ; surtout 25), et, ensuite, "les Athéniens, prennent conscience que rien, en ce monde, n'agit aussi puissamment que la parole ("la faute en revient, une fois de plus, à Paris).

***Conclusion*** : Helena est innocente de la guerre entre les Grecs (Achéens) et les Troyens.

Tout le traité porte sur le lien entre la cause du comportement d'Helena et son (im)culpabilité, c'est-à-dire son degré de responsabilité. Les facteurs, qui ont déterminé son comportement, l'excusent (immédiatement un merveilleux exemple d'analyse du destin antique (WR 153)). WR 273 (enkomion).

W.R. 281.

**Modèle applicatif.-- Echantillon bibliogr. :**

*P. van Schilfgaard, Aristote, La Haye, 1965, 10/12 (Les Mystères de Samothrace).*

Dans l'île de Samothrace existaient, depuis des temps immémoriaux, des mystères (WR 146), dont les Kabeiroi, Cabiri, les Kabi(e)ren, étaient les divinités. Il s'agissait de deux (ou trois) hommes (Axiokersos et son fils Kadmilos et autres) et de deux (ou trois) femmes (Axiokersa sur Axiëros et autres).

Philippe II (-382/-336), roi de Macédoine, et son épouse, Olumpias (-375/-316), les parents d'Alexandre le Grand (WR 35), étaient des initiés. "Sur les bornes construites comme un autel (en -325), sur les rives de l'Hufasis, affluent de l'Indus, qui formaient la limite orientale de l'empire, Alexandre en a fait ciseler d'autres : "A Héraclès et au Samothrace Kabeiroi" !". (O.c.,11). Les mystères de Samothrace sont devenus très populaires à l'époque hellénistique-romaine (WR 35) : par exemple, les Ptolémées égyptiens et les Romains favorisaient ces mystères.

**On fait maintenant attention au raisonnement de van Schilfgaard :**

(1) Traditionnellement, les Kabires étaient les agents causals (WR 9) de  
**a. la fertilité, b1. le trafic maritime et b2. le droit d'asile.**

(2) Alexandre et son professeur Aristote - ainsi van Schilfgaard -  
**a. créer un nouveau monde (fertilité), chacun dans son propre domaine,**  
**b1. avec de nouvelles formes de trafic, à l'échelle internationale,-- économique, politique, scientifique (trafic).**

**b2. Ce nouveau monde offre un ample asile (refuge) à d'innombrables courants éthiques, religieux, philosophiques, dans lesquels la vieille sagesse, sans cesse, féconde de nouvelles formes (ad a). Cf. o.c., 11/12.**

On voit comment toute une culture, l'hellénistique-romaine, est caractérisée (WR 263 : Moyen Âge) sur la base d'une comparaison (distributive) : l'analogie entre la religion kabi(e)rienne, d'une part, et, d'autre part, le monde tel que ses créateurs, Alexandre et Aristote, l'ont créé, est, ici, le lieu commun (point de vue). L'équation distributive !

**B.III.-- Langage clair.**

L'ambiguïté (WR 180 ; 227) est discutée par Moss, o.c., 47/56 (combinaison : organisation de la double thèse ; organisation de la phrase de la triple thèse) comme une tâche commerciale. On peut, en effet, mettre en avant les côtés clairs (le pro ou le pro) seuls ou les côtés sombres (le contra ou le contra) seuls. On peut aussi analyser les deux après l'autre (double vue). On peut analyser les deux après l'autre et prendre une vue supérieure, à partir de laquelle on les "réconcilie" (dialectique).

W.R. 202.

Le modèle d'application est le WR 257v. Les avantages et les inconvénients de la télévision. Du moins en ce qui concerne le modèle dual, sans une "réconciliation" des deux positions.

Ce que Moss ne semble pas voir, c'est que l'ambiguïté ne doit pas nécessairement prendre la forme d'un clair-obscur (avantage et désavantage). Il ne voit que la pluralité axiologique (celle qui enseigne les valeurs), mais il y a aussi la pluralité générale ou celle des points de vue. Un exemple en est le WR 200 (Kalupso, mythologique, éthique, érotique, etc.). Voir aussi, à ce sujet, WR 210.

### **A. Le dialogue.**

**Echantill. Bibliogr. :** C. Ansotter *Traité prat.*, 101/103 (*Du dialogue*). En guise de définition : le dialogue est le fait qu'au moins un sujet ("thème") est interprété par au moins deux interlocuteurs, sous la forme d'une conversation ("entretien"), de telle sorte que les points de vue ("opinions, positions") concernant le sujet sont exprimés.

Les penseurs existentialistes - tels que Gabriel Marcel (1889/1973) ou Jean-Paul Sartre (1905/1980) - ont utilisé la scène pour mettre en scène des "points de vue" sous la forme d'interprètes (ce que Peirce appellerait) (WR 224). - Les dialogues de Platon d'Athènes (-427/-347) sont des spécimens immortels de rencontres entre interprètes (WR 272). Il s'agit de traités sous forme dramatisée.

### **Modèle appliqué.**

Que le théâtre puisse être la raison, le développement raisonné d'un thème (WR 273 : définition v. verh.), est prouvé par l'extrait suivant d'Antigone (-441) de Sophocle de Kolonos (-496/-406).

#### **1. Ekthesis" (notes introductives ; WR 270).**

Antigone, la fille d'Œdipe, contre l'interdiction de Kreon, le souverain de Thèbes, a livré une liturgie funéraire à son frère Poluneikes (afin de le consacrer aux divinités des enfers (Hadès ; WR 66 : loi Themis).

#### **2. Dialogue.**

Kreon : "Là, les yeux fixés sur la terre, avouez-vous ou niez-vous ce dont les hommes vous ont accusé ?

Antigone : "Oui, je l'ai fait. C'est ce que je dis. Je ne nie rien".

Kreon : "Réponds-moi franchement et brièvement : étais-tu au courant de l'interdiction que j'avais émise ?

Antigone : "J'en étais consciente. Comment aurais-je pu ne pas le savoir, puisque votre interdiction était publique."

W.R. 283.

Kreon : “Néanmoins, avez-vous défié la loi ?

Antigone : “ En effet ! Après tout, ce n’est pas Zeus qui a prononcé cette interdiction, ni Dike (WR 64 ; 66), la déesse qui appartient aux divinités souterraines -- divinités qui ont imposé le droit de tuer à l’humanité.

Vos “ commandements “ ne sont pas assez puissants pour que je puisse faire en sorte qu’un mortel viole les lois non écrites et indélébiles des divinités, - pas aujourd’hui, - pas hier, - non : ces lois sont toujours valables ! Personne ne sait depuis quand elles sont en vigueur.

Par conséquent, je ne voulais pas encourir de punition - par simple crainte de l’opinion d’un homme - à cause des divinités.”

### ***Conclusion.***

(1) On discute d’abord de la factualité (WR. 278) (le fait de la liturgie des morts ; le fait de la connaissance de la loi).

(2) Ensuite, le raisonnement (l’opposition entre les “ lois “ purement humaines - terrestres - et les lois purement divines (bien que chtoniques) domine le raisonnement ; cf. avec 280 (les raisons nécessaires et suffisantes)), deux points de vue (types d’interprétation) dominent le dialogue.

**Note --** La méthode dialectique du protosophisme (WR 227),-- oui, plutôt : la méthode éristique de Zénon d’Élée (WR 215;--9);-- la méthode scolastique de. le sic (oui) et non (non), qui n’est que l’élévation sur un plan supérieur (WR 76), des deux méthodes précédentes -- il date de Pierre Abélard (1079/1142) et de S. Thomas d’Aquin (1225/1274) ; -- la méthode “dialectique” de G.F.W. Hegel (1770/1831) et de K. Marx (1818/1883 ; voir cours Première année : Logique),-- toutes ces méthodes ne sont que des variantes de la pluralité générale.

### ***Note -- Le discours conscient de la méthode.***

Prenons un livre comme celui de *Ch. Bühler, M. Klein, Introduction à la psychologie humaniste*, Bilthoven, après 1972, qui traite de trois approches méthodologiques de la psychologie (la behavioriste, la psychologique des profondeurs et l’“humaniste-existentielle”), il tient ou tombe avec l’idée d’ambiguïté.

Ou prenez *L. Rademaker/H. Bergman, ed. Sociologische stromingen*, Spectrum/Intermediair, 1977 : les méthodes positivistes, d’analyse fonctionnelle, conflictuelles, phénoménologiques, d’interaction symbolique, ethnométhodologiques, de théorie des systèmes, de théorie de l’échange, marxistes, “critico-rationalistes” viennent à l’esprit. encore une fois : l’ambiguïté !



W.R. 284.

**B. La “chreia” (chrie).**

**Echantillon bibliogr. :**

- H.I. Marrou, *Hist.d.l' éd. ant.*, 241 ;
- O. Pecqueur, *Man : prat.*, 12 (*La Chrie*) ;
- O. Willmann, *Abriss*, 9 (*Chrie*).

La “chreia” (littéralement : schéma utile) concerne une anecdote (WR 272), attribuée à un personnage célèbre. Cette anecdote peut être un acte ou un dicton. Ou les deux. La taille du texte, dans l'ancienne école secondaire, était “une petite page”. La structure du texte à élaborer comportait huit volets. Les paragraphes étaient appelés “cephalaia”, capita, c'est-à-dire points de vue principaux ou “plattitudes”.

Selon le texte de R.I. Marrou, o.c., 241, l'effet était le suivant.

Isokrates d'Athènes (-436/-338 ; WR 246) a dit un jour : “Les racines de l'éducation sont amères, mais leur fruit a un goût agréable”.

**Recherché.**-- Formation du texte selon le chreia octuple.

**Élaboration.**

**I.A.** Caractéristique d'Isokrates (WR 261 : structure),--ceci, comme ‘enkomion’ (1 du discours ; WR 264v. : modèle élaboré).

**1.B.** Caractérisation du dicton (WR 276).

**1.B.1.** Paraphrase (WR 253) de l'aphorisme (= énoncé court et sans contexte). Ceci, en trois lignes.

**1.B.2.a.** Kataskeuè (justification ; argument ; WR 251) de la paraphrasis (qui, apparemment, représente l'opinion ou la thèse de la direction).

**1.B.2.b.** Anaskeuè (réfutation ; WR 251), comme contraste (WR 279), du contrefactuel (WR 197), c'est-à-dire de l'opinion, qui contredit la parole d'Isokrates.

**1.B.3.a.** Sunkrisis (comparaison “-- mieux : comparaison illustrative ; WR 251).

**1.B.3.b.** Anecdote (WR 272), c'est-à-dire un exemple illustratif (WR 279)

Marrou mentionne, ici, Démosthène d'Athènes (-384/-322), qui - selon une anecdote - se battait avec une voix faible et une parole tout aussi faible ; pour devenir un grand orateur, cependant, il a appris à parler avec des cailloux dans la bouche et contre la mer rugissante, sur le rivage. Il est devenu le plus célèbre orateur grec.

**Note** -- Notez l'analogie (WR 2821 : amer, racines -- exercice démosthénique ; fruits agréables -- éloquence célèbre.

**II.** Les arguments d'autorité, empruntés aux “anciens” (par exemple Hésiode de Askra (WR 34 ; 39)). Ici, le négociateur s'appuie sur ce que d'autres que lui ont dit ou fait en la matière.

**Note.**-- Le gnome (sententia, proverbe, sort ; WR 251) a la même structure que la chreia, mais sans le caractère (Voir WR 275 : proverbe).

WR. 285.

*La version d'Afthonios d'Antiocheia* (+ 270/ ...).

Ce rhéteur de l'Antiquité tardive procède comme suit.

**A. Introduction.**

Louez l'anecdote (acte/proverbe).

**B. Le milieu.**

**B.1.** Paraphrase (caractérisation de l'anecdote).

**B.2.a.** Cause, c'est-à-dire explication (WR 254 ; 264 ; 280 (une cause)) - ce qui satisfait la justification de l'opinion exprimée.

**B.2.b.** Contrefactuel (a contrario), c'est-à-dire la réfutation du contre-modèle.

**B.2.c.** Similitude (a simili) - illustration apparemment comparative.

**B.2.d.** Exemple (ab exemplo), - le modèle applicatif.

**B.2.e.** Témoignage (= a testimonia).

**C. Serrure.**

“Voici l'idée saine d'Isokrates d'Athènes : l'éducation par l'apport” en est un exemple (a brevi epilogo).

Une version mnémotechnique se lit comme suit :

**A.** Quis ? (= quis egit / dixit ? qui a agi / parlé ainsi ?).

**B. Moyen.**

**B.1.** Quid ? (= quoi ? qu'a-t-il/elle fait/dit ? ; -- paraphrase).

**B.2.a.** Cur ? (cur res ita se habet ? pourquoi ? -- explication).

**B.2.b.** Contra (= contre-modèle).

**B.2.c.** Simile (= parabole ; WR 260v. ; 263).

**B.2.d.** Paradigmes (= exemples).

**B.2.e.** Testes (= témoins ; c'est-à-dire “dicta et scripta”, arguments d'autorité parlés et/ou écrits).

**C. Fin** -- Adhortatio (= Exhortation)

Marmontel (WR 251) dit que la choria était l'interprétation d'une déclaration ou d'un fait curieux. Étant donné qu'une partie des romantiques a mal interprété la chreia comme une “servitude” (c'est-à-dire une liberté “sauvage”), beaucoup ont pensé que la chreia devait être supprimée. Et pourtant ! Regardez bien : les huit “céphalées”, points de vue, sont des types d'interprétation. Derrière ce schéma se cache l'ambiguïté d'un fait ou d'un dicton.

**1.** Cela est démontré, tout d'abord, par le contre-modèle, c'est-à-dire l'interprétation opposée, qui est invariablement fournie dans le schéma discursif (WR 283 : éristique, “ dialectique-protosopique “. Schéma (méthode) scolastique, hégéliano-marxiste). Pour et contre, côté lumière et côté ombre, plus d'une partialité, - ils sont explicitement prévus dans le Chreia.

**2** En second lieu, cela ressort de l'ambiguïté purement méthodologique (WR. 283 : approche méthodique), qui, là encore, est explicitement prévue dans le schéma :

(i) l'argument d'autorité (qui apprend à écouter les autres plutôt que soi-même) ;

(ii) la caractérisation, expliquée par **a.** l'énoncé, **b.** la ressemblance, **c.** le paradigme (préf.) et les autres points de vue, le prouve sans aucun doute.

W.R. 286,

### **B.-- Rhétorique, éloquence.**

Le premier à avoir écrit une “rhétorique” semble avoir été le premier protestant *Anaximène de Lampsakos* (-380/-320), avec son *Peri rhètorikès*, -- quelque chose d’antérieur à la rhétorique d’Aristote (qui se situe +/- -362/-361).

#### ***Echantillon bibliogr. :***

outre les ouvrages, WR 1 cité, on peut également citer :

-- *Umberto Eco, La structure absente (Introductions à la sémiotique)*, Paris, 1972, 19 (*Rhétorique*) ; 154/166 (*Le message persuasif : la rhétorique*) ;

-- *O. Reboul, La rhétorique*, Paris, 1984 ;

-- *H. Elentsen, Moderne Rhetorik (Rede und Gespräch in der Wirtschaft und im öffentlichen Leben)*, Heidelberg, 1963-2 ;

-- *H. Lausberg, Elements der literarischen Rhetorik*, Munich, 1967-3 ;

-- *G. Klaus, Die Macht des Wortes (Ein erkenntnistheoretisch-pragmatisches Traktat)*, Berlin, 1969-4 ;

-- *Kopperschmidt, Allgemeine Rhetorik (Einführung in die Theorie der persuasiven Kommunikation)*, Stuttgart, 1973.

Le schéma général (platitudes) de la rhétorique traditionnelle a été donné WR 5/6, -comme le lemme, l’hypothèse de travail, de ce cours. Nous allons maintenant élaborer ce schéma de manière détaillée.

### **B.I. -- La rhétorique textuelle**

Nous venons d’apprendre, en pré-rétorique, ce qui constitue un texte. Tous les types de texte - rapport, description, narration, discours - se retrouvent dans le type de texte affectant, qui est le discours. - Sur le plan rhétorique, la théorie du texte ressemblait à ceci.

#### **B.I.A. La théorie de la recherche (heuristique).**

La rhétorique doctrinale comprend traditionnellement cinq rubriques.

##### **B.I.a.1. la théorie de la preuve.**

Isocrate d’Athènes (WR 246) a donné comme tâche au type de texte persuasif

(i) “parler de manière à fournir les preuves (logiquement strictes)” ou, à défaut

(ii) “parler de manière à rendre crédible son affirmation”.

En d’autres termes : tous ceux qui, aujourd’hui, limitent la rhétorique au second type, c’est-à-dire à la transmission, par toutes sortes de moyens “persuasifs”, d’une proposition (opinion, thèse ; WR 273), mutilent la rhétorique pleine et vraie. Non seulement cela contredit le grand rhétoricien Isocrate. Elle contredit également la persuasion factuelle : aucun rhéteur ne négligera une preuve logique rigoureuse. Cf. WR 213/215 (les scientifiques professionnels adoptent également une approche “rhétorique”),

W.R. 287.

**Trois types de raisonnement.**

Aristote (et, avec lui, Eco par exemple) distingue

**(1) Le raisonnement apodictique,**

inhérents à l'utilisation experte, y compris philosophique, du langage.

**a.** les hypothèses sont

**a.1.** les premiers principes (in)logiques (WR 197/199) : **(i)** ce qui est (ainsi), est (ainsi) ; **(ii)** ce qui n'est pas (ainsi), n'est pas (ainsi) ; **(iii)** quelque chose ne peut pas être (ainsi) et ne pas être (ainsi) en même temps ;

**a.2.** les prémisses (premisses), qui sont absolument certaines, prouvées ou prouvables. Cfr. La logique d'Aristote.

**b.** les dérivations (= postulats), qui ont toujours la forme de base de la phrase conclusive (= syllogisme), sous une forme ou une autre, donnent, comme résultat du raisonnement, des conclusions apodictiques (absolument certaines, indiscutables).

Selon Aristote, la communauté des experts ("philosophes", "scientifiques") est le groupe social où circulent ces certitudes. C'est ainsi qu'ils parviennent à se comprendre et à s'influencer mutuellement. Ce qui est un premier type de rhétorique (WR 213/215 en évidence),

**(2) Le raisonnement dialectique**

(discuté dans les Topics d'Aristote).

**a.** les prépositions sont **a.1.** les premiers principes ; **a.2.** les prépositions sont des prépositions probables, "plausibles", "raisonnables", comme par exemple les opinions établies (par exemple "Il est de son devoir de défendre sa patrie").

**b.** Les dérivations, par le raisonnement, sous toutes les formes, sont, selon le cas, mutuellement contradictoires ou opposées. On essaie de "prouver" la conclusion la plus "plausible" par le raisonnement, -- comme disait Isokrates : "rendez-la crédible".

La communauté d'experts travaille avec de tels points de départ "hypothétiques" et parvient ainsi à un deuxième type de compréhension et d'influence mutuelles ("rhétorique").

**(3) Le raisonnement rhétorique**

(discuté dans la Rhétorique d'Aristote).

**a.** les prémisses sont **a.1.** les premiers principes ; **a.2.** les prémisses sont, comme dans le raisonnement dialectique, des prépositions "plausibles", "crédibles" (par exemple : "La valeur du règne animal, pour l'homme, est indiscutable").

**b.** les dérivations, par syllogisme (par exemple l'enthymème ou le syllogisme implicite), donnent des conclusions "crédibles". (par exemple, "La protection des animaux est une chose significative").

W.R. 288.

Le processus de compréhension, avec son influence mutuelle, montre ici, outre le raisonnement logique strict (apodictique et “dialectique”), également un raisonnement logique non strict, -- par exemple l’appel au côté sensible aux valeurs dans l’homme (WR 24 : axiologie), comme par exemple l’influence de l’autorité, l’influence du “charisme” (personnalité rayonnante), le désir (WR 28v.), etc.

1. Selon Aristote, il s’agit là d’un exemple typique du bon sens, tel qu’il est manifesté par les gens “ordinaires”.

2. Mais les protosophes (WR 230vv.) ont développé cela d’une manière techniquement sophistiquée (‘sophistiquée’). Cfr. *L. Bellenger, La persuasion, 12/17 (Les premiers professionnels de la persuasion : les Sophistes)*. Celle-ci est née de la démocratie sicilienne (WR 231).

Cela donne donc (i) le concept plus étroit de “rhétorique” (utilisé par Aristote) et (ii) l’idée péjorative de “rhétorique” (WR 246 : Isokrates ; Platon), jusqu’à nos jours (WR 247 : Marketing).

### *Mise à jour*

“ On tend aujourd’hui à n’attribuer la caractéristique “apodictique” qu’à certains systèmes logiques, déductibles d’axiomes indiscutablement établis “ (U. Eco, o.c., 155).

Nous ne pouvons pas souscrire à cette affirmation sceptique (WR 182) d’Eco. Le fait que seuls certains (WR 277) systèmes sémiotiques (par exemple la logistique et les mathématiques taxonomiques) offrent des certitudes absolues est tout simplement faux. Umberto Eco, par exemple, à l’université de Bologne où il enseigne la sémiotique, douterait-il qu’une catastrophe nucléaire se soit produite dans la nuit du 25 au 26 avril 1986 à Tchernobyl en Union soviétique ? Et pourtant, il arrive à cette certitude absolue par d’autres moyens que la méthode du dessin (logico-mathématique) !

Déjà *Cl. Buffier, S.J.*, précurseur du commonsensisme (la philosophie écossaise du Common Sense), dans son *Traité des vérités premières* (1717) a fait remarquer que l’esprit prescient a des certitudes fondamentales.

*A. Farges, La crise de la certitude (Etude des bases de la connaissance et de la croyance)*, Paris, 1907, 22/27, donne le point de vue scolastique à ce sujet

(a) il existe certains faits (WR 278 : certitudes), certaines propositions (WR 201 : nature absolue) ; 198), certaines dérivations (WR 216;198v.)

(b) il existe certains témoignages (WR 284v. : argument d’autorité).-- Toute critique qui n’est pas sceptique accepte cela.

W.R. 289

### **B.I.a.2. la théorie de la fermeture (syllogisme),**

Nous nous référons à la logique (Cours Première Année).

*F. van Eemeren/ R. Grootendorst/ T. Kruiger, Argumentation Theory, Utr./Antw., 1981-2, 9/16 (Qu'est-ce que l'argumentation ?),* dit que 'l'argumentation' est la défense de positions' (WR 281vv. : pluriel). - Le prototype de ce "langage argumentatif" est le discours de clôture.

Il s'agit d'un texte démonstratif (= argumentatif), qui peut être représenté comme un raisonnement avec **(1)** deux prémisses (prépositions ; vz1, vz2), c'est-à-dire les "arguments" et **(2)** une conclusion (nazin ; nz), c'est-à-dire une "opinion", (o.c., 27).-- C'est l'héritage aristotélicien, bien sûr, sous une nouvelle forme.

Les proposants distinguent deux règlements :

**(1)** la prospective, qui **a.** élabore les prépositions (arguments, prémisses) et **b.**, ensuite seulement, les postpositions (= thèse, opinion), et

**(2)** le référent, qui **a.** élabore la postphrase (= conclusion, proposition, opinion) et **b.**, seulement ensuite, les phrases prépositionnelles ('prouver') (o.c.,32).

*Le diagramme en trois parties de C.S.S. Peirce (1839/1914).*

*Echantillon bibliogr. :*

*K.-O. Appl, Einl., Charles Sanders Peirce, Schriften, I (Zur Entstehung des Pragmatismus), Frankf. a .M., 1967, 373/394 (Deduktion, Induktion und Hypothese).*

**Donné.** -- J'entre dans une pièce et vois une série de sacs contenant des haricots. Sur une table se trouve une poignée de haricots. Ils sont, à l'analyse, 3/4 blancs...

**Demandé...** Le raisonnement syllogistique de cette observation, si l'on sait qu'un seul sac a été ouvert.

**I.-- Abduction (= hypothèse ; réduction régressive).**

Intuitivement, j'en déduis (je décide) que la poignée provient de cette seule poche.

-- **Rg.** (Tous les haricots (WR 277), dans ce sac, sont 3/4 blancs.

-- **Rs.** (= Résultat, conclusion). -- (Eh bien) ces (WR 277) haricots, ici et maintenant, sont 3/4 blancs.

-- **Ap.** (=Application, modèle applicatif)... (Donc) ces haricots (WR 277), ici et maintenant, proviennent de ce sac (ouvert).

Note--méthode *comparative*.

**II.-- Déduction (= réduction progressive).**

Je suppose que tous les haricots, dans le sac en question, sont 3/4 blancs.

-- **Rg.--** Modèle réglementaire.-- Tous les haricots, dans ce sac, sont 3/4 blancs.

-- **Ap.--** modèle applicatif.-- Maintenant, ces haricots, ici et maintenant, sortent de ce sac.

-- **Rs.--** résultat (= conclusion).-- Donc ces haricots sont 3/4 blancs.



W.R. 290,

**Note** -- Le syllogisme abductif, “ devinant “, “ devinant “ n’est pas certain : le manche posé sur la table peut avoir été apporté là par quelqu’un qui l’a apporté de l’extérieur de l’espace du sac (WR 107 : possibilités spéculatives), Ce n’est, en d’autres termes, pas une preuve apodictique.

**Remarque** --Normalement, le syllogisme déductif est ici apodictique, c’est-à-dire que la partie (ensemble privé : l’anse) est comme le tout (ensemble universel : le sac à trous).--Bien sûr, comme il s’agit d’un raisonnement statistique, c’est seulement la limite (valeur limite) des anses sur l’ensemble du sac qui donne la certitude apodictique.

### **III.-- Induction (= *peirastique, essai, réduction expérimentale*).**

Dans la déduction qui vient d’être élaborée se trouve l’idée de puissance d’une expérience possible : si je prends au hasard (au hasard = au hasard) et de manière répétée une poignée du même sac, alors j’obtiens le test expérimental (essai-erreur) (vérification/falsification) de l’hypothèse. Il s’agit de la méthode d’échantillonnage.

**Ap** (= modèles applicatifs) -- Ces haricots proviennent de ce sac (un ouvert) (= échantillon aléatoire, répétable).

Eh bien, ces haricots sont 3/4 blancs.

**Rg** (= modèle réglementaire)... Donc tous les haricots, de ce sac, sont 3/4 blancs.

**Remarque : il existe** deux types d’induction (raisonnement par échantillonnage).

L’induction amplifiante, “extrapolante” et extensible dure jusqu’à ce que tous les échantillons aient été répliqués. La certitude est provisoire et non apodictique. Motif : il y a dichotomie (complémentarité). Il y a les haricots qui ont déjà été examinés (analysés). Mais il y a le reste, les haricots qui n’ont pas encore été examinés, il est donc toujours possible (de manière spéculative) qu’ils ne correspondent pas au modèle d’échantillonnage provisoirement établi.

L’induction sommative, exhaustive, définitive (aussi appelée “aristotélicienne”) est un fait, lorsque le dernier échantillon a été complété. Si tous les haricots ont été testés pour le pourcentage “blanc”, il y a une certitude apodictique.

Cfr WR 263 : schéma;-- 253/258 : rapport (induire est vaincre (de certains à tous ; de tous individuellement à tous collectivement) -276 (caractérisation).-- L’induction sommative est la limite de l’induction amplificative.

### **Typologie des syllogismes.**

#### **L’enthousiasme.**

Enthumèma” est ce qui est dans l’esprit de quelqu’un ; -- ce qui est implicite, inexprimé.

**Modèle appliqué** : “Je suis un être humain. Donc faillible (WR 180)”. Explicite : “Tous les êtres humains sont faillibles. Eh bien, je suis un être humain. Je suis donc faillible.



W.R. 291,

***“Is fecit, cui prodest”***

Il/elle a fait l’acte, qui en profite (pour le faire). Sénèque de Cordoue (+1/+65), le professeur de sagesse de Néron, a écrit une Médée (Medeia), dans laquelle cet enlèvement se produit.

C’est une déclaration de culpabilité, qui est très souvent faite par la police judiciaire (pensez aux films policiers, dans lesquels Maigret et autres). C’est la forme anthymématique du syllogisme suivant :

Ceux qui profitent du crime en sont coupables.

(Eh bien, vous avez apporté ce bénéfice du méfait).

Tu en es donc coupable.

Il ne s’agit évidemment pas d’un raisonnement apodictique - “ Cogito ; ergo sum “ (je vis par une activité consciente, “ penser “ ; donc j’existe). Ce célèbre raisonnement du fondateur de la philosophie moderne, René Descartes (1596/1650), est un enthymème :

(Tous les êtres, qui sont conscients (“pensants”), doivent d’abord exister)

Eh bien, moi, Descartes, je suis conscient (“pense”).

Donc j’existe.

Aristote appelle “enthymème” non seulement le syllogisme dont une partie est cachée, mais aussi le syllogisme qui repose sur des prémisses crédibles (WR 287), c’est-à-dire non apodictique.

***L’epicheirem.***

Il s’agit d’une phrase d’accroche, dont la vérification suit immédiatement toute préposition.

Ainsi le raisonnement de M.T. *Cicéron* dans son *Pro Milone* :

Tout agresseur illégal peut, en conscience, être tué (légitime défense). -- Ceci découle à la fois de la loi naturelle et de la loi positive (créée par l’homme) (WR 282v.).

Eh bien, Clodius était l’assaillant illégal de Milo, ce qui est conclu de **i.** sa vie antérieure (antécédents), **ii.** l’escorte (escorte armée), qui l’accompagnait.

Milo a donc été autorisé à tuer Clodius, en légitime défense, en conscience.

**B.I.a.3. La théorie des sophismes, resp. la théorie des paralogismes**

Aristote, dans ses réfutations sophistiques, traite les réfutations factices dont les protestants étaient si friands comme des raisonnements invalides ou factices.

**Modèle applicatif :** “ Cum hoc ; ergo propter hoc “ : la suite va de pair avec le présage ; le présage est donc la cause de la suite (WR 268/270).

Dans le milieu gay, on est remarquablement exposé au sida. Donc l’homophilie est la cause du SIDA - ce qui n’est certainement pas un raisonnement apodictique.

W.R. 292.

La distinction entre les conditions conjointement suffisantes et individuellement nécessaires (“précurseurs”) n’est pas faite ici : l’homophilie est nécessaire, mais pas suffisante dans la causalité.

***Modèle applicatif. -- Le langage idéologique.***

Une idéologie, comme le libéralisme ou le communisme, se compose d’énoncés **1.** apodictiques., “**2.** dialectiques” (et donc ouverts à la contradiction et à la contestation), extra-rationnels (ce qu’Aristote appelle la “rhétorique”) et, aussi, **3.** paralogiques ou même sophistiques, tandis que l’ensemble est présenté comme une vision du monde et une philosophie de vie rationnellement justifiées.

***Écoutez le raisonnement suivant.***

La défense du monde “libre” est un devoir. Eh bien, ce monde “libre” est menacé par la Libye. Une contre-action est donc de mise.

L’aide fraternelle aux pays “socialistes” (les “alliés”) est un devoir. Eh bien, notre allié “socialiste”, l’Afghanistan, est menacé. L’aide fraternelle à l’Afghanistan est donc un devoir.

La rhétorique devient une critique de l’idéologie : elle examine les faux arguments des idéologues.

***Echantillon bibliogr. :***

*S. Breton, Théorie des idéologies, Paris, 1976 ;*

*M. Amiot et autres, Les idéologies dans le monde actuel, Paris, 1971 ;*

*L.J. Halle, The Ideological Imagination, Chicago, 1972 ;*

*K.O. Apel et autres, Hermeneutik und Ideologiekritik, Frankf.a.M. 1971,*

***B.I. a.4. Les sujets ou platitudes.***

“Les anciens attachaient une grande importance à cette heuristique. (...). Ils avaient tout un arsenal à leur disposition” :

**1. La définition** (WR 279;-- 274v. ; avec le genre (= collection universelle) et l’espèce (= type ; collection privée : WR 275 (typologie)) et l’énumération (WR 255 : description de la structure ; l’“énumération” est l’énumération des parties intégrantes d’un tout (structure collective) ;

*La parabole et le contraste* (WR 279vv).

*Les circonstances* (WR 254.1v. ; 284v. : chreia) ;

*Le présage et la suite* (WR 268/270 ; -- 254.2 (cause) ; 264 ; 280 (thèmes du pourquoi)).-- Ainsi A. Langlois, *Le style*, 57.

On peut aussi aller au-delà de ce schéma, du moins en apparence. Voici comment *S. Freud, das Unbehagen in der Kultur*, Wien, 1929, procède à une énumération, il développe l’idée du “principe de plaisir”.

W.R. 293.

Dans ce contexte, il énumère les sources (causes, “présages”) et les types de souffrance.

on : “La souffrance nous menace de trois côtés :

    dans notre propre corps, qui, voué à la décomposition et à la désintégration, n’est pas prêt sans les signaux d’alarme que sont la douleur et la peur ;

    à cause du monde extérieur, qui a le pouvoir invincible et inexorable de se jeter sur nous et de nous détruire ;

    Enfin, la troisième menace” provient de nos relations avec les autres êtres humains : la souffrance qui en découle est peut-être encore plus douloureuse que toutes les autres formes de souffrance (...) !

Cette triade “corps/autres êtres humains/monde extérieur” vise apparemment à donner une sorte de vue d’ensemble des grandes dimensions de la souffrance. Comparer avec par exemple 263 ci-dessus : caractérisation du paysage (nature : culture comme grandes dimensions). Ou cf. WR 103 : début/milieu/fin comme parties intégrantes d’une totalité.

### **B. I. a. 5. la doctrine de la passion (pathétique).**

Thrasymachos de Chalkèdon (-450/ -380) (WR 64), protestant et rhéteur, enseignait comment manipuler l’esprit (des juges, par exemple) par la conception (= le style) et l’“action” (= le fait d’agir). Depuis lors, la théorie des pulsions (la théorie des passions) et une théorie de l’esprit sont restées un aspect durable de la rhétorique (WR 288 : côté valeur).

### ***Echantillon bibliogr. :***

En dehors de la théorie strictement rhétorique de l’esprit (WR 20vv.), ils se réfèrent par exemple à

*Th. Ribot, La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10 (qui reste encore instructif) ;

*H. Albrecht, Ueber das Gemüt*, Stuttgart, 1961 ;

*S. Strasser, Das Gemüt (Grundgedanken zu einer Phänomenologischen Philosophie und Theorie des menschlichen Gefühlslebens)*, Utr./Antw./Freiburg, 1956 ;

    plus loin : *J. Broeckaert, Le guide*, I, 258/282 (*Sentiment*) ;

*C. Lefevre La comp. litt.*, 80/83 (*Les passions*).

J. Broeckaert, 260, résume : “ L’admiration empile les exagérations dithyrambiques, les comparaisons flatteuses. L’ironie mordante, le reproche ironique, la menace impitoyable sont des expressions populaires de la haine et de la soif de vengeance. L’envie, qui veut se venger de sa déception, mais qui a honte de le faire ouvertement, couvre son aversion par des louanges. Les orgueilleux défient ; la peur implore la pitié. Les honneurs de la reconnaissance. Une démarche hésitante, une parole brisée, une dérive de la pensée, un abattement, qui transparait dans la parole, marquent le chagrin. La soif de vivre saute, bouillonne, éclate, ne se préoccupe ni des obstacles ni de l’avenir, ne tient compte ni des règles du jeu ni du temps, se complaît dans l’humour, évite les choses profondes, fait appel à l’esprit...

W.R. 294.

La joie tranquille et sincère est moins visible et pourtant touchante, moins inattendue et pourtant plus expressive. Le chagrin lugubre et effrayant aime vivre à travers des pensées sinistres, des souvenirs tristes, des prémonitions sombres. L'espérance solide se manifeste par des attentes fermes, par des souhaits constamment vacillants : elle regarde vers le ciel avec confiance. Le désespoir - qui, d'ailleurs, ne peut être justifié par rien - s'enveloppe d'un silence peu ragoûtant, qui n'est interrompu que pour lancer ses indignations, contre la nature : dans sa rage, il périt de regret, il appelle le néant (Cérutty)".

Après cette énumération, typique des rhétoriciens, il n'est pas étonnant que les effets pathétiques soient monnaie courante en rhétorique. " Puisque le but du langage persuasif est de faire vibrer une corde dans l'esprit, le rhéteur, en préparant son texte, cherche quelle corde, de préférence, doit être mise à vibrer dans l'auditoire : admiration ou indignation, enthousiasme ou haine, dédain ou rire, crainte ou espoir " (A. Langlois, *Le style*, 57).

### ***Platitudes axiologiques.***

Selon Aristote, le langage persuasif doit être  
à partir de "topoi" généraux, loci, sujets (platitudes, etc.).  
les idées et leur articulation.

On suppose qu'un homme politique veut faire passer une mesure dans l'eekklesia (WR 65 : agora). Pour ce faire, il doit recommander ce qui est "bon" (la "bonne" mesure). Eh bien, être heureux est un type de "bien". Mais de la même manière, le sens de la justice, le sens de la mesure, la générosité, etc. est un type de "bien".

Conclusion : l'intitulé général "bon" ouvre la voie à la recherche d'idées (et de leurs articulations) (droit réussi, mesure, magnanimité).

D'autres platitudes de nature pathétique sont : l'intérêt public (rhétorique politique), la loi et l'ordre (rhétorique juridique), l'honneur (éloge funèbre).

Vous pouvez voir que, dans ces platitudes, il y a une théorie des valeurs.

On regarde - en dehors de ces domaines classiques - comment, sur un marché, ceux qui "vendent la marchandise" spéculent sur les sentiments.

W.R. 295,

**Modèle applicable.**

**Echantillon bibliogr. :** *M. Starace, De l'intuition à la voyance*, Périgueux, 1981, 19s. L'écrivain est en visite, avec son professeur en rhétorique des assurances. Elle donne

la conversation (WR 282v.) à nouveau :

les conjoints qui sont déjà assurés estiment qu'il n'est pas nécessaire de poursuivre la discussion ;

le point de vue de l'agent est qu'il gagne.

1. "Puis-je vous demander auprès de quelle compagnie vous avez été assuré ?" L'agent, pendant ce temps, se tenait déjà dans la cuisine... "Par La Séquanaise, Monsieur ! "Bien", dit l'agent. "C'est une très bonne compagnie" -- "Oh ! Alors !" a laissé échapper le mari étonné. "C'est la première fois qu'un concurrent me dit quelque chose comme ça. -- "Les gens sont si méchants et jaloux. Toutes ces entreprises sont saines : elles travaillent, après tout, sous la garantie de l'État. Donc votre assurance est bonne". Le couple s'est regardé, stupéfait.

Essayez de caractériser (WR 276) le sentiment (et, immédiatement, la valeur) sur lequel l'agent "spécule".

"Puis-je jeter un coup d'œil à votre accord ?" a poursuivi l'inspecteur. La femme volontaire s'est précipitée vers le tiroir du buffet. Une grande enveloppe, contenant le contrat, est sortie. Elle l'a remis à l'inspecteur. L'inspecteur l'a déplié et a lu "Cinq cent mille F.F.". (Nous écrivons 1961 : la nouvelle monnaie française n'existait pas encore),

"Regardez, monsieur. Si vous déposez le montant, vous économisez la somme de cinq cent mille francs. De plus, en cas d'erreur de calcul, d'accident de la route - il ajoute précipitamment : "Qu'une telle chose ne vous arrive jamais ! " Eh bien, la veuve recevra un dépôt immédiat d'un million et demi.

Mais vous, monsieur, vous valez bien plus que ça, sûrement !" Il l'a prononcé avec beaucoup d'insistance. Notre bon mari se souvenait surtout qu'il valait plus d'un million et demi (à l'époque). Flatté, il demanda : "Pourrais-je l'augmenter ?" "Mais cela va de soi, monsieur.

Mais il y a plus, maintenant que nous en sommes là : vous pouvez avoir une assurance avec nous ainsi qu'avec La Séquanaise. Vous avez alors deux contrats au lieu d'un". L'inspecteur s'est alors assis sur le coin de la table, entre les deux enfants, et a commencé à écrire le nom de l'homme sur la fiche rose. "Occupation ?" a-t-il dit (...". Inutile de dire que les gens ont accepté.

Essayez de caractériser les platitudes (valeur, sentiment) qui sont mises en œuvre.

W.R. 296.

### **B.I.b. La théorie du règlement (rhétorique harmologique)**

Le langage persuasif à l'ouest, après la "heuresis" (inventio, invention), quelles sont les preuves dont il dispose (et la forme sous laquelle elles sont présentées), quelles sont les valeurs qu'il peut affirmer. Le "diataxis" (= "taxis", dispositio, arrangement, arrangement mutuel) établit le plan.

**Echantillon bibliogr. :** J.-P. Dumont, *Les Sophistes (Fragments et témoignages)*, Paris, 1961, 26 ; 40s., nous donne un schéma de Protagoras d'Abdera (o.c., 26) et un autre schéma, que nous notons :

Proöimion (exordium, introduction),  
milieu : **2.a.** diègèsis (narratio., récit ; WR 267), **2.b.1.** tekmería (indicia, motifs oratoires de preuve ; WR. 179), **2.b.2.** eikè (probabilia, motifs plausibles ; WR 287),  
epilogos (conclusio, peroratio, conclusion).

### **L'arrangement principal.**

Les R.W. 17 (Ptahhotep) ; 103 (arithmos paléopythagorien, (= structure)) ; 231 (schéma de Koraks) nous ont appris la structure de base de tous les arrangements (R.W. 109 : arrangement structurel) : toutes les variantes de textes présentent, quelque part, cet arrangement de base. Il est "banal".

### **Le modèle isocratique.**

Isokrates d'Athènes (WR 246) l'a structuré comme suit .

**A.** proöimion (exordium).

**B.** Moyen.-- **a.** Diègèsis (narratio). **b.1.** Pistosis (persuasion au moyen de "peitho", c'est-à-dire d'arguments plausibles). **b.2.** Agon (persuasion par des motifs apodictiques ; WR 11 ; 144 ; 215 ; 231). **c.** Anakephalaïosis (recapitulatio, résumé)

**C.** Epilogos (pathètikon meros, partie pathétique).

### **Le modèle classique.**

La symétrie (équilibre mutuel) domine, dans l'esprit paléopythagorien, l'agencement. L'expositio, l'explication, c'est-à-dire la section centrale, est introduite et complétée, avant et après, par trois sections,

#### **introduction.**

**B.1.** prothèse, propositio, théorème ; WR 273;--dans lequel le donné et le demandé (WR 249 : déclaration) sont énoncés,-- ainsi que diairesis, divisio, division ('plan').

**B.2.** diegesis, narratio, l'histoire, dans laquelle les faits sont racontés.

**C.** ekthesis, expositio, exposition (WR 270, où le terme narratif est utilisé) c'est-à-dire le traité proprement dit ou l'argument, la preuve.

**D.1.** elenchos, refutatio, réfutation (WR 291 : la réfutation du contre-modèle), cfr WR 199 (modèle parménidien).

**D.2.** anakephalaïosis, recapitulatio, summary (classification rétrospective)

**E.** Fin .

**Note :** Pour tous les rhéteurs, il ne s'agit que d'un modèle de pratique idéal, qui sera adapté.

W.R. 297.

*S. Moss, Composition by Logic*, 121/136 (opinion statement), 121, dit : “Une opinion progressive (...) est la thèse (thesis, propositio), que, tout au long du texte, nous voulons rendre vraie”.

Dans le langage de la persuasion, c’est bien sûr aussi vrai qu’ailleurs. C’est précisément cette proposition qui est évoquée (attention, humeur bienveillante), -dans l’introduction. -dans la “thèse” articulée, -dans la division (énumération 1) selon les caractéristiques principales, esquissée, -dans le récit, raconté selon les faits, -l’argument prouvé ou rendu plausible, -dans la réfutation de son contre-modèle, indirectement prouvé, -dans le résumé (énumération 2), esquissé, -dans le discours de conclusion, arrivé, situé ou traité émotionnellement.

***Arrangement formel et conforme à la réalité.***

***Echantill. Bibliogr. : A. Barilari, Méthode pratique de dissertation***, 1, Paris, 1980, 68/127 (*La mise en ordre : le plan*).

Barilari distingue deux types d’établissements :

le formel, qui est banal (et donné d’avance) (o.c., 69/75 ; 105/109), sous lequel il prend deux sous-types,

Le diagramme chronologique (génétique), qui décrit le développement (WR 3),

et

le diagramme dialectique (WR 283), qui concilie des points de vue opposés, à un niveau supérieur ;

le fondamental (ou mieux : fidèle à la tâche), qui s’adapte directement à la tâche, sans tenir compte des lieux communs (o.c., 75).

Parfois - comme le dit Barilari (o.c., 110) - l’arrangement est imposé par le jury qui présente la tâche. Par exemple, lorsque le thème et le problème ressemblent à ceci : “La qualification de la vie”.

“Quel contenu donnez-vous à ce terme ?” (WR 274 ; 279 ; 292 : définition)-- “Peut-elle

pour mener une politique de vie qualifiée ? (WR 275 : tâche à long terme (“politique de la vie qualifiée”) ; 275v. : phrase unique)

“Quels seraient, à votre avis, les principaux aspects d’une telle politique ?” (WR 292 : énumération).

Il est clair que, si la tâche est fixée de cette manière, le parolier lira l’arrangement à partir de celle-ci. Mais très vite, d’ailleurs, s’il est suffisamment familier de la rhétorique, il reconnaîtra les platitudes de cette même déclaration. Mais il est clair, comme le dit Quintilien, que des règles trop uniformes et trop générales (platitudes) peuvent devoir être brisées, même si elles restent utiles (*Institutio oratoria* (+/- +95), une somme sur l’éducation et les compétences linguistiques). Un arrangement totalement “libre” n’existe pas.



W.R. 298

**B.I.c. La théorie du design (stylistique).**

L'utilisation pragmatique (affective) de la langue prête attention à un troisième aspect du texte, à savoir la "lexis" (elocutio, paroles) ou, plus encore, l'"hermeneia" (interpretatio, interprétation).

**Echantillon bibliogr. :**

*H. Suhamy, Les figures de style*, Paris, 1983-2 (les figures de style sont un phénomène stylistique très important) ;

*P. Barucco, Eléments de stylistique*, Paris, 1979 (revue des théories actuelles, parfois sophistiquées) ;

*A. Langlois, Le style (La chose et la manière, du xvii au xx siècle)*, Frameries / Bruxelles, 1925 (grande collection de citations, sorte d'anthologie) ;

*J. Broeckaert, Jeune litt.*, 1, 115/150 (Du style) ;

*C. Lefèvre, La comp. litt.*, 161/290 (Le style) ;

*H. Triebel, Vom Stil des Rechts (Beitrag zu einer Aesthetik des Rechts)*, Heidelberg, 1947.

**Définition.**

"Le style (design) est la manière dont on exprime la pensée à travers le langage" (J. Broeckaert, o.c., 114).

La stylistique actuelle s'inspire de Bally (WR 21), Bruneau, Leo Spitzer, entre autres. Suhamy, o.c., 12, définit comme suit : La stylistique est la description systématique des moyens et des fins de l'"expression" (design) ! Ces définitions abstraites prendront vie grâce aux modèles applicatifs.

**Modèles applicables.**

Nous nous sommes déjà rencontrés là-bas :

WR 260 : simile (263) ; (ii) WR 266 : hypotypose imagée ; (iii) WR 286 : oxumoron ; paradoxe ; (iv) WR 282 : dramatisation par le dialogue.

Tout ce qui s'écarte de la communication "sèche", purement résumée, acquiert, en principe, une valeur stylistique. La valeur pragmatique et signifiante (WR 20) augmente grâce au design.

**Deux modèles. -- Echantillon bibliogr. :** *R. Bruzina, Eidos : Universalité dans l'image ou dans le concept*, in : *R. Bruzina / B. Wilshire, Crosscurrents in Phenomenology*, La Haye / Boston, 1978.

Voici deux représentations de la même idée (ce qui permet de comprendre que "hermeneia" peut signifier "style").

Le grand prêtre informe l'un de ses fils qu'il est nécessaire de l'envoyer à l'Église (en Afrique de l'Ouest) : "Je désire qu'un de mes fils accompagne ces gens, pour être mes yeux là-bas. S'il n'y a rien, revenez. Mais si c'est le cas, ramenez-moi ma part. -- Le monde est comme un masque qui danse.

W.R. 299.

Si vous voulez voir ce monde, ne restez pas dans un seul endroit. Mon esprit me dit que ceux qui ne sont pas les amis de l'homme blanc diront aujourd'hui, demain, "Si seulement nous avions su".

(Maintenant, la même idée dans une formulation différente ("style").

"Je vous envoie en tant que mon représentant parmi ces gens,--juste au cas où cette nouvelle religion surgit, continue, pour être sûr. Il faut suivre l'évolution du temps, sinon on reste à la traîne. J'ai le pressentiment que ceux qui, aujourd'hui, n'acceptent pas les Blancs, regretteront amèrement, un jour, leur manque de perspectives. De : *Chinua Achebe* (écrivain nigérian), *L'anglais et l'écrivain africain*, in : *Transition*, 4 (1965), n° 18, 18/ 19, -- texte traitant de deux styles d'anglais dans la mesure où il est écrit/parlé par les Négro-africains).

Il est clair que le locuteur/écrivain et l'auditeur/lecteur diffèrent dans le premier et le second style : archaïque, négro-africain, moderne-occidental. La même idée interprétée dans une langue différente (WR 180 : configuration de l'interprétation ; 200 : objet matériel/formel). L'herméneutique est la clé de la stylistique.

### ***Typologie littéraire.***

Les genres littéraires se distinguent précisément du point de vue du style. WR 15 (style ludique, artistique, sacré),-- 196v. (style mythique et philosophique) nous l'a déjà appris.

WR 254.2 (l'hospitalité de Kirkè), 260 (la blessure de Ménélas) ; 262 (les animaux de Kirkè) nous offre un style épique. WR 271 (Die Lorelei), 276 (O beautiful rose) nous offre un style lyrique. WR 282 (fragment d'Antigonè) offre un style dramatique : il y a donc le style défensif, descriptif, narratif, oratoire (rhétorique, persuasif). Ainsi, dans le style persuasif, il existe des sous-styles : politique, juridique, académique.

### ***Traduction***

Traduttore traditore (Traduire, c'est trahir)r- est un proverbe italien.

H. De Vos, *Einl./Erl.*, *Ernst Jünger* (1895/1998). *Lob der Vokale und Sizilischer Brief an dem Mann im Mond*, Brüssel, s.d., 19f., nous donne un exemple éloquent. Le vers latin "Nulla unda, tam profunda quam vis amoris furibunda". (Aucune eau n'est aussi profonde que la puissance de l'amour (minne) est folle). Il existe une traduction allemande rimée : "Keine Quelle/ So tief und schnelle/ Als der Liebe/ Reissende Welle".

W.R. 300.

La différence de style peut être représentée en disant que le latin évoque l'eau profonde et sombre qui repose dans la citerne romaine et l'allemand les ondes claires et coulantes d'un puits dans le paysage germanique. Ici, l'eau se reflète dans une forme infernale, mouvante et transparente ; là, elle révèle sa nature sombre et insondable.

### ***Les figures de style.***

“Il y a des dictons et des tournures de phrases qui donnent aux idées une forme, une sorte de “schéma”, de figura, de configuration, qui leur confère une beauté et une force qui les distinguent de l'expression incolore”. (J. Broeckaert, o.c., 90). Boeckaert situe les figures de style “auxèsis”, amplificatio, conception amplifiée (o.c., 76).

Il existe d'innombrables procédés stylistiques. Ils ont fait l'objet de nombreux débats. Jusqu'à maintenant. Outre la simile, le pittoresque hypotypique, l'oxymore, le paradoxe, le dramatisation, nous nous attardons, un instant, sur les tropiques (tropologie).

### ***Echantillon bibliogr. :***

A. Mussche, *Nederlandse poëtica*, Bruxelles, 1948, 34/75 (L'image) ;  
H. Morier, *Dict. d. poët. et de rhét.*, 670/742 (Métaphore) ; 743/793 (Métonymie) ; 1102/ 1119 (Synecdoque).

### ***Point de départ.***

une expression renforcée en remplaçant une expression moins renforçante par une expression plus renforçante, voilà, semble-t-il, l'idée clé. Tropos “, en grec, signifie “tourner”, c'est-à-dire, en théorie textuelle, “tourner”. Les tropos sont, la métaphore, la métonymie et la synecdoque.

### ***Modèle applicable.***

Mussche, o.c., 414 cite C. Stutterheim, jr, *Het begrip 'metafoor'* ; Amsterdam, 1941. L'un d'eux a noté le remplacement de l'expression incolore par une expression - colorée et, encore plus colorée, disant, ceci, sur une base identitaire (W.B. 199/201).

a. Le colonel A. s'est battu, à Aceh, aussi courageux qu'un lion. Le colonel A. était aussi courageux qu'un lion. comparaison (type distributif, WR 279v.)

b. Le colonel A. s'est battu comme un lion. Le colonel A. était comme un lion. équation = partiden-tity

c. Le colonel A. était un lion. Colonel A., le lion d'Aceh. Métaphore. Ce lion.

On voit que la théorie du modèle (WR 57) est à l'œuvre ici : on parle en termes d'un objet connu (le lion) à propos d'un objet inconnu (le colonel A., sur lequel on fournit des informations, dans le texte).

W.R. 301.

Il en va de même pour les simulations, par exemple (WR 260) : Homère parle, à propos des jeunes filles qui colorent l'ivoire avec du violet (modèle = fait connu), du sang de Ménélas, qui colore les parties du corps (fait inconnu, sur lequel le modèle fournit des informations). la fourniture d'informations est la base du renforcement.

**Modèle applicatif** : la métonymie. -- On vérifie le renforcement.

**a.** Manger des pommes provoque, en partie, la santé. Les pommes provoquent, en partie, la santé. (comparaison : type collectif, WR 260). (identité partielle)

**b.** Manger des pommes, c'est la santé, c'est la santé. Les pommes sont la santé, la santé. métonymie

La nourriture saine. Les pommes saines. La métonymie.

La théorie du modèle fonctionne, ici, non pas par similitude (= métaphore), mais par cohérence (présage / suite ; WR 268v.),

Ici, le lien de causalité. Le causé (suite, effet), la santé, est considéré (identifié) avec le causant (signe, cause). Cette identité partielle nous permet de parler en termes de suite (effet) à propos du signe (cause).

Plus encore : "Manger des pommes peut être remplacé (identifié) par "Pommes". Pourquoi ? Parce que les pommes sont l'objet direct du manger. Cette cohérence (structure collective ou systémique) nous permet de parler, en termes d'objet souffrant, de l'action de cet objet souffrant (manger).

**Conclusion** : il y a deux métonymies ici.

**Modèle d'application** : la  
**ynecdoque.**

On vérifie l'armature :

Les pommes sont saines.

Une pomme est saine.

Les pommes saines.

Une pomme saine.

Comparaison = identité  
partielle (comparaison  
quantitative)

La théorie des modèles fonctionne ici par comparaison quantitative : une pomme est un échantillon (WR 290 : induction), un spécimen, un élément singulier, de l'ensemble des pommes. Cela permet de parler, à partir d'un seul spécimen, de tous les spécimens (collection universelle).

En d'autres termes, la métaphore portait sur la propriété commune des éléments d'un ensemble. Dans la synecdoque, il s'agit de l'étendue (la relation quantitative) (WR 277) : on peut, à partir d'un seul ou de quelques-uns, parler de tous (et vice versa).

De même, en termes de partie ("une bonne âme"), on peut parler du tout (humain).

W.R. 302.

**B.II. -- La rhétorique mnémonique.**

**Echantillon bibliogr. :** A l'exception de WR6, il faut se référer à *H.I. Marrou, Hist. d. l'éd., 275, (la mnemotechnie)*.

Marrou dit que, chez les deutéro-sophes, la mémorisation était, pour l'essentiel, basée sur l'association d'images faciales. Pourtant, en principe, l'improvisation était "le summum de la compétence oratoire".

En effet, Alkidamas d'Elaiia, élève de Gorgias (WR 25 ; 280), avait déjà établi l'ordre suivant : si quelqu'un dispose de larges informations de base (présage), il possède le pouvoir d'improvisation (continuation).

Comme indiqué plus haut (WR 6), Hippias d'Elis, dans un sens laïcisant (WR 225vv : désacralisation), le travail de mémorisation est central.

En dehors de ces trois moments - association visuelle, information de base, force de la mémoire - les rhéteurs archaïques-sacrés connaissaient la déesse mnemosune et les muses.

Voir, à cet égard, WR 79/84 (base religieuse-hist.) ; 37/39 ; 42 (dé-légitimation ; type ontolog.) ; 63 (type droit positif) ; 66/74 (type politique); 124/130 (modèle paléopyth.) ; 196v. (type parménidien). On pensait que tout le travail mental, comme toutes les autres formes de travail, était guidé et inspiré par des entités musicales. Il en est de même pour le travail rhétorique, notamment le travail de mémoire.

**Travail de mémoire musicale.**

*J.-P. Vernant, Mythe et pensée I, 80/107*, en tant qu'historien-psychologue, en esquisse quelques aspects.

Enthousiasmos " , " enthousiasmes " , " enthousiasme " - que ce soit au sens transporté ou au sens sobre : on confond enthousiasme, être poussé par un " esprit " , inspiré, et non pas avec l'extase (" transe ") - était l'expérience psychologiquement consciente, l'expérience d'un apport d'informations qui émergeait des profondeurs, dont le bénéficiaire (poète, savant, orateur) était l'interprète (WR 68/70 : après l'hermétisme ou l'hermétisme de l'orateur).

exemple "prophétique" (mantique), tous les interprètes archaïques-sacrés ont été conçus).

Mais il y avait deux aspects complémentaires :

**a.** Le répertoire de base, qui comprenait les énoncés (données/exigences), ainsi que les lieux communs, issus de la tradition ;

**b.** L'entraînement dur, sous la direction des entités musicales, avec un professeur terrestre.

Certaines personnes pensent que l'inspiration des muses est passive. Quelle erreur : les archaïques savaient mieux que nous !

W. R. 303.

**B. III. La signification ou la rhétorique du langage.**

Nous nous référons à WR 6 ; 20vv, (signification, la doctrine des moyens d'expression (humains)) ; 4 (biologie comportementale : 24 ; 27v). Bien sûr aussi à WR 208/211 (sémiotique : syntaxe, sémantique, surtout pragmatique). Cela, en ce qui concerne la recherche fondamentale.

G. Fauconnier, *Algemene communicatietheorie*, Utr./Antw., 1981, nous offre une nouvelle vision : on peut, en effet, interpréter la relation d'influence (cœur de toute rhétorique) du point de vue du processus de communication. La nature entière regorge de communications de messages : mécaniques (pensez à la télévision ou au téléphone), végétaux (le tournesol réagit à la lumière, qui agit comme un "message" (portion d'information)), animaux (le chat de la maison réagit au message (information, idée) contenu dans les odeurs de la cuisine), et surtout humains.

a. Depuis Cl. Shannon/ W. Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana (Illinois), 1959, par exemple, nous avons eu une théorie tech(nolog)isque du message (source/émetteur ; récepteur/destination codage/décodage, etc. sont les termes de base).

b. M. van Schoor, *Bestaanskommunikasie*, Bloemfontein, 1977, présente une théorie humaine et intersubjective de l'échange de messages (communicateur ; médium (code, signes) ; récepteur ; -- communication, message, interprétation, -- sont les termes de base dans lesquels on parle d'information mutuelle).

**Conclusion** : cette théorie à deux niveaux de la transmission des messages peut servir d'information de base pour une rhétorique actualisée. Cfr WR 165.

**Le double aspect.**

Thrasymachos de Chalkedon (WR 64 ; 293) a appris les rudiments de l'élocution (déclamation), qu'il a empruntés au jeu d'acteur (technè hupokritikè, l'art de jouer).

H.I. Marrou, *Hist.d.l' éd.*, 275, note que l'agoge, l'actio, l'acte linguistique (influence-actes) de survenir, le débit de parole, le contrôle de la voix (WR Démosthène), notamment le soutien de la parole par la mimique (habileté gestuelle) était concerné.

Mais il y a aussi le côté moral (WR 261v. ; 263vv) : le talent d'acteur était un... rencontre" (WR 272) d'âme à âme. La Prosopopée recouvre une Ethopée (impact sur l'âme) ; WR 135v. nous offre une interprétation paléophthagoricienne de celle-ci ; cf. P.-C. Jagot, *L' éducation de la parole (Comment convaincre, séduire et captiver par une élocution claire et assurée ?)*, St Jean de Braye (Fr.), 1975).

W.R. 304.

**Note -- La persuasion éthique.**

“Les anciens voulaient que le persuadeur, toujours, utilise sa propre personnalité, sa propre nature morale, comme garantie de la véracité de sa parole”. (A. Langlois, *Le style*, 57). En d’autres termes, celui qui persuade est lui-même un “argument” au profit de ce qu’il persuade.

Nous nous référons, tout d’abord, au WR 246v.. : Langlois dit ‘les antiquités’ mais la fourchette (WR 277) est fautive. En effet, l’expression suggère “toutes” les antiquités, ce qui est incorrect, car un certain nombre de sophistes n’avaient pratiquement aucune conscience. Cette conscience professionnelle a été, à juste titre, soulignée par les grands socratiques (Platon, Aristote), ainsi que par Quintilien. “Déjà Aristote note que (1) la justesse des propositions de l’utilisateur de la langue et (2) son honnêteté sont deux bons arguments”. (L. Bellenger, *La persuasion*, 18).

**L’influence de la disposition éthique de ses semblables**

C’est ce qui ressort de I. Kant (1724/1804), principale figure de l’Aufklärung allemande, où il interprète la thèse du “retour à la nature” de J.-J. Rousseau (1712/1778) (WR déclaration polyphonique ; 284 : chreia). Le texte est à la fois un exemple du procédé stylistique “schème kat ‘arsin kai thesin” (... pas... mais).

“Rousseau ne voulait pas que l’homme retourne à l’état de nature, mais il voulait qu’il le regarde depuis le niveau de culture où il se trouve actuellement. Il partait du principe que l’homme est bon par nature (puisque cette “nature” est héritée), mais de manière négative. Concrètement, l’homme n’est, de lui-même et délibérément, pas mauvais ; mais il risque d’être infecté et corrompu par des dirigeants et des parangons mauvais ou maladroits.

Mais comme il faut pour cela des hommes de bien, qui doivent eux-mêmes être éduqués, et qu’il n’y a pas une seule personne parmi eux qui ne porte pas en elle une dépravation (congénitale ou acquise), le problème de l’éducation de la conscience reste entier.

Raison : la tendance malveillante innée à notre sexe est rejetée par la raison humaine générale, et peut être limitée, mais n’a pas encore été éradiquée”. (J. Pfeiffer, *Hrsg., Kant-Brevier*, Hamburg, s.d., 339 (No. 788)).

Kant est, apparemment, beaucoup moins optimiste que Rousseau ! Voir aussi WR 261v.

(caractéristique) ; 263v, (éthopée) ; 285 (description de l’âme).



W.R. 305.

**Table des matières.**

Avant-propos... 1/6

**Partie I.-- Introduction historique à la rhétorique philosophique (7/247)**

**I.A.--** Le premier cadre historico-culturel (7/8);-- Sumer (9/15) ; Egypte (16/18) ; tomes (19/21) ; Bible (22/29).

**1.B.--** Le deuxième cadre historico-culturel (30/36) : l'Hellas.

La relation "philosophie / rhétorique" (37/247).

**Premier échantillon** : Thalès contre Miletos (37/91) ; après Thalès (91/97)

**Deuxième échantillon** : le paléopythagoricien (98/177).

Chiffres et étirements (98/102) ;

Le concept du nombre (103/130) ;

Le concept de l'âme (animisme : 131/158) ;

la notion de beauté (= modèle commercial : 159/177).

Troisième échantillon : Alkmaion de Kroton (178/181), -- Pythagoricien.

**Troisième échantillon** : le rationalisme xénophanique et éléatique (182/224).

**Intr.** : scepticisme et propreté juridique (182/185) ;

Le rationalisme éclairé xénophanique (186/195) ;

la logique éléatique de l'être et du non-être (Parménide ; 196/207) ;

La critique du fondamentalisme zenonien (208/224).

**Quatrième échantillon** : Protagoras contre Abdera (Philosophie humaniste). (225/245).--

Impression générale (225/237). La kriteriologie de Protagoras (238/245).

Le jugement de valeur de Platon (246). Analyse du marché (247).

**Partie II.-- introduction à la rhétorique systématique (248/304)**

Introduction (248/249).

**A.** pré-rhétorique (249/285) : herméneutique des tâches et littératologie (249/252) ; -- quatre types de textes (rapport : 253/258) ; description (259/266) ; récit (267/272) ; - - traité (273/285).

**B.** Rhétorique (286/304).

Tekstuologische r. (286/301) : heuristique (286/295) ; théorie de l'arrangement (296/297) ; stylistique (298/301).--

**II.** Mnémonique r.(302).-- **III.**

Signifische r. (303/304)..

Deo trino Mariaeque gratias.